

**Inde**

**Quelques poses de la Déesse**

**1992 – ...**

**François-Marie Périer**

A l'attention du lecteur :

J'ai choisi de mettre ces carnets en lignes, écrits en Inde, et en France pour quelques-uns. Je ne les ai pas relus entièrement avant. Ils ont été un peu corrigés pour certains au fil des années. Mes voyages ( 18 au total ) se sont déroulés entre 1992 et 2007 comme voyageur indépendant et guide entre 2003 et 2006.

J'espère qu'ils t'inspireront, ouvriront ou rejoindront quelques pistes en toi !

Om! lokâh samastâh sukhino bhavantu !

Om, que tous les êtres soient heureux !

## Bharat

Qui pose le pied en Inde marche sur l'océan de lait que barattent encore, toujours, plus que jamais Dévas et Asuras et se trouve lui-même avec lui, avec eux baratté. Toutes les formes naquirent, selon les écritures indiennes, du barattage de l'océan de lait par les dieux et les démons, tirant sur le serpent en deux sens opposés, unis en leur insu, car tel il est écrit - et les dieux et les sens - par la manifestation à être. Bharat.

L'Inde n'a jamais cessé d'être la source, le fleuve, les bouches, la mer, tous les océans donnant au joug du jour le cristal, la lave ou l'indicible, à tous ceux qui soutiennent l'éclat, la fusion et le vide. Tout ici a son aube avec son crépuscule, nul ne peut s'y laisser éblouir de lumière sans s'abolir en ses ténèbres.

L'Inde est un grand losange entre les cimes blanches, le bleu du ciel, entre les crêtes et les mers aux mêmes teintes. Et comme l'eau entre ces deux vertiges, l'élan, l'abîme, joue ses métamorphoses, l'homme se noue et se dénoue, métempsycoses. L'Inde est une grande louange entre deux inconnues : la mer, la mort. Entre elles l'âme erre, l'âme erre, toujours recommencées, encore s'échouant sur les mêmes rivages.

L'Inde dit tout à qui veut ou ne veut l'entendre. Elle est les vagues hautes comme les parois himalayennes, la plaine qui avance comme le Gange dont on ne peut voir qu'une berge, jaillissement qui paraît nier à tout jamais la poussière, la boue, le sable dans sa crinière folle à Gaumukh et puis mille et mille rivières ruisseaux, caniveaux, marécages. Un milliard d'êtres qui se désirent et se déchirent trente-trois millions de divinités, soit autant, donc, de démonités en balance. Et ces êtres qui tournent sur et autour d'eux-mêmes, que le serpent attache et arrache à leur être barattent l'océan de larmes où se noie cette terre et s'y abîment et s'y noient à leur tour ou y meurent de soif, barattent l'océan de lait d'où s'émut cette terre et y font et y voient s'y lever mille milliards de formes, toutes celles que peut contenir l'infini que bordent et baignent trois infinis: l'humain, l'humus, lumière.

Espace de toutes créations, toutes dissolutions, étincelles, extinctions, cour de récréation des dieux, des autres, en tout lieu, enjeu perpétuellement remis en jeu entre eux. Lotus péninsulaire sur l'océan de toutes nos aurores, de toutes nos horreurs crépusculaires, sous-continent soutenant toute l'Asie, contenant tous les autres, lui-même insoutenable, lui-même incontenable, content de tous les sorts qu'il se fit, qu'on lui fit, et de tous les mondes, c'est le cœur qui se bat, s'ébat, bat sans rien qui ne l'apaise, sinon lui-même qui se cherche lui-même.

### Mahabalipuram, résurgences

Cette terre entre deux mers ouvre sur aussi deux mondes. Entre l'Occident blanc et l'Océanie noire. Les grands rocs de granit m'évoquent brusquement l'Australie, Ayers Rock. Les dravidiens ont parfois le visage d'aborigènes australiens, parlent une langue de leur famille. Quel âge ce peuple a-t-il? Depuis quand est-il ici? Quels furent vraiment ses rois? ses déesses? ses dieux? De l'Inde à l'Océanie, de l'Océanie aux Amériques. A Tirukolakundram, non loin de Mahabalipuram, des marches qui montent vers le sommet du temple, les gopuras des sanctuaires s'élèvent, dans le vert des grands arbres, évoquant à leur tour les cités mayas de Palenque, Tikal, Uxmal...

La descente du Gange, ou "repentance d'Arjuna", était ensevelie sous plusieurs mètres de sables. Nous vivons le temps des révélations, où tous ceux qui nous précédèrent remontent du sol qui nous porte et demandent à l'homme une réponse à leurs énigmes. Le totalitarisme religieux qui refoulait dans les terres et dans les consciences la mémoire de ce qui fut, et qui le fit lui-même, n'est plus. L'inconscient personnel, collectif, ressort comme ressortent les traces des origines qui nous expliquent. Archéologie et théorie de l'inconscient naquirent simultanément dans une Europe où l'échec du clergé à produire autre chose que de la peur en surface du monde et du moi était consommé.

## Soie

Soleil, lune. Ce qui fascine l'homme. Ce que l'homme façonne, ce qu'il voudrait qu'il ne s'efface. Et c'est une lumière sans laquelle l'humain n'est plus l'humain. Et c'est une lumière qui est le rêve d'un rêve de matière, qui est une pensée posée sur terre, comme une larme, posée dans le désert. Et elle brille.

Un arbre, un ver qui se nourrit de ce que l'arbre tend au monde, et peu à peu se clôt dans son linceul. Puis l'homme va retrouver le fil vers la lumière depuis les ténèbres animales et le suivre comme on suit le filon dans la terre enceinte du dieu astre. L'or et l'argent se nouent autour de la soie pure, démêlée, baptisée, se mêlent et s'épousent dans les noces de l'élue, sur le corps qui verra bientôt le bien aimé comme un reflet sur elle, lune dans la nuit brune, il luit comme un soleil. L'homme est issu du ciel, ce qu'il rêve et revêt est comme un voile qui est tissu du ciel aussi, ici. Le sari ne s'oppose entre sa peau, son oeil, que si le cil se pose, le clôt, que si le sable laisse le vent poser son grain sur la pupille et s'oublier celui de celle qu'il disait aimer, que si le sel referme la plaie vivante de l'iris en cicatrice de guerre qu'on a perdue.

Rien entre soi et la soie, et parmi les reflets, la moire, l'amour entre les règnes que nulle araignée ne tissa. La toile est rayon d'étoiles, mémoire à venir.

Voir comment les métaux coulent sous la terre, comment l'homme y puise ou épuise le songe en une gnose triste, comme il veut que ce fleuve coule en lui et sur lui, comme ses propres veines qui conduiraient son sens jusqu'au cœur de son âme, lui l'amant et la forge, lui l'aimant et les feux. La lune et le soleil se montrent et se cachent telle un couple qui craint que leur amour se sache, et parfois apparaissent unis devant la terre éblouie de mystère, de ténèbres fécondes. Et l'or et l'argent sont et le fils et la fille ici-bas que l'on file et les fils qui s'enlacent et jamais ne s'en lassent autour de soie pour que la femme - terre et ciel constellés de leurs races et leurs astres - porte tracés les signes de l'harmonie des sphères, que cette longue plage, que cette grande vague où plane et vogue le sari, voie lactée sur la terre, fassent s'y poser les yeux amoureux des dieux, des mortels. Lorsque l'hymen a mis enfin l'homme à genoux devant la femme à nue, et permis à l'humain de passer en une seule nuit de l'humus à demain, lorsque les noces n'ont laissé que la sueur et quelques larmes sur le saint suaire qui s'était ouvert comme une onde sur un ciel nouveau, que la vie est passée sur les visages et sur les sages en écrivant sur eux les signes sans mensonge d'un parchemin écrit des chemins parcourus, et des cimes courues, alors, quand l'être ne possède plus rien, car il vit partout, les lettres de sa peau, les rides de son texte s'effacent, et ils demeurent. Alors le sari brûle, alors l'argent et l'or sortent du jeu magique, du voile où ils se prirent, s'éprirent de la femme, alors la soie s'envole en sacrifice lent, alors le soi demeure hors des dualités du ciel et de la terre.

La soie montre et le monde la regarde, que Bharat - l'Inde - est l'union des opposés d'où est issu le nectar de l'immortalité. Le mythe dit: dieux contre démons, l'univers entend: dieux avec démons, l'amour comprend: homme et femme en l'amour élaborant en eux l'élixir par le barattage de leurs corps unis, temples.

### Semio

L'encre qui coule de la plume comme une pluie du ciel sur les ailes de quelque oiseau sacré, le sillon qu'a laissé le ciseau dans la pierre sont aussi des filons aurifères que l'homme a mis au jour en eaux de vie profondes, lointaines, immanentes, répandues sur le monde.

### Alter

L'homme simule ou bien s'immole. Il est faux ou bien feu, souffre ou bien s'offre.

### Eau-delà

Gagner le large. Perdre pieds. Contre toutes les vagues, trouver l'eau qui s'apaise au-delà. Passer les barrières des coraux ou des fauves marins. Renoncer aux bagnes et aux bannières, lâcher prise et prison, raison, nation et damnation, l'inhumain inhumé déjà dans son taire stérile, oublier même jusqu'à l'horizon, l'oraison qui nous portent. Gagner le large qui écrit l'allégresse et laisser la graisse aux idoles, être tous les océans et laisser à son tour toutes les plages tendres en soupir d'amour et de mort à la fois dans ce rêve sans fin, tel l'amant sans sommeil.

### Magie

Mahabalipuram. Lieu de la victoire face au grand démon Bali. Ville où les temples contemplés disent le passage des sages et des temps. La roche creusée, ciselée, isolée par la vision du Beau comme une terre découvrant ses formes révélées par le fleuve qui la caresse et la modèle, la roche creuset des voies des hommes depuis les ioniens, l'Égypte, Rome. La roche rendue au souffle océanique, regardant s'en aller avec le grain du sable, du sel celui de sa peau tendre, tendre vers le grand tout, celui de sa peau pierre, baisée par tant de vents, de vagues, de cycles, de cyclones furieux - d'amour - que la belle du rivage ne rejoigne plus vite le voyage et ses noces sans fin en le dieu dissolu et sa danse cosmique.

## Rêve

Vishnou d'abord. Il dort. Sur un serpent. Ligne, spirale, cercle. Nombriil du monde. Brahma. Puis tout autour de lui se fait. Sommeil et puis soleil. Rêve cosmique et puis révolution des astres. Art. Songe et puis gnose. Shiva.

Cobra - Mahabalipuram.

Aller chercher le serpent sous la terre. Arracher son venin et ses crocs. L'enfoncer dans la paille. Jouer de la musique pour le faire danser.

Le serpent donne l'hypnose, qui signifie sommeil, par les yeux. La mort par les crochets. Il règne, il régnait sur la terre, sous la terre, dans les eaux. Deux êtres le vainquirent pour signifier aux hommes le sens : Krishna et apollon. Deux autres aussi : le lion solaire, l'aigle céleste.

Mais le serpent aussi est gardien du savoir, gardien du pouvoir, gardien de l'amour. Le cobra qui s'élève dans le chant sans repos de la flûte souffle et siffle avec elle, puissamment, comme une amante, vexée qu'on se joue d'elle, se redresse et lance des éclairs et oscille en son corps qui se tend et hésite à devenir divine ou de venin, entre la danse, la lutte, l'amour et la morsure. Et face au musicien céleste, elle faite apsara aspire à le baiser ou bien à le briser.

Shakti.

Il faut que la femme entende d'abord le son qui lui dise à elle la matière inerte et dense, lovée, volée à elle-même et ne contemplant qu'elle, la voie de l'amante qui danse, évolue et se fait voyante. Il faut que l'espace entre celui qui joue et celle qui jouit déjà laisse que leurs souffles se mêlent, que leurs regards s'opposent, que leurs désirs se nient et que ni l'une ni l'autre ne détournent leurs sens de ce qui semble être une voie sans issue ... si l'on veut qu'à la fin ils s'aiment et s'épousent et s'unissent.

Le regard.

Le cobra paraît voir par deux yeux simulacre d'yeux qui couvrent ses écueils. Ils montrent deux sphères séparées qui se parent soudain d'un lien. Ce que l'homme doit voir: les contraires rejoints. Mais aussi la vision détournée de la source de la lumière d'où peut jaillir le feu de la brûlure menant jusqu'au bûcher.

Garder son esprit concentré en un point. Vaincre ses sens en leur offrant l'espace des déserts, des océans par dessus les déserts. Maîtriser le souffle. Disent les écritures indiennes. Alors le serpent se redresse, pensée effondrée car fondée sur elle seule, se rédempte et montre lui-même en miroir le souffle long, le regard fixe, la ligne unique qui se tend vers le but.

Commencement du monde. Vishnou couché sur le serpent primordial, éternel, Ananta. Et le son anime la ligne, la fait lingam, langue de feu aussi. Et de cette

ligne première en mouvement sortent toutes les autres. Comme d'un point partent tous les rayons qui font tout ce qui est. Comme d'un poing ouvert partent cinq doigts qui firent aussi tout ce qui est.

L'âme hante le palais déshérité du roi si l'amante ne paraît dans l'air qui tremble dans sa lumière.

### In-dia

Inde - non dualité - car tout s'y réalise en la réalité qui s'avère sans fin. L'Inde pour voir que le désir de chacun fera la peur de tous s'il parvient à ses fins, et porte le chaos.

### Feu - Tanjore.

Seule la conscience de la souffrance universelle et personnelle peut éveiller le feu de la compassion véritable. Comprendre. Que seule la vision de Celui qui a incarné la conscience peut être le séisme - en ce mot se cache le messie - qui ébranlera la révolte salvatrice en chacun.

### Toile- après Madurai

Nous nous mouvons dans l'espace de nos pensées. La "réalité " du corps, c'est une accumulation d'informations sans solidité aucune. La pensée projette une image avec des lois et l'individu obéit aussi à ces lois. Sans image de ce qu'est le corps, uniquement en pénétrant les sensations, sans aucun savoir, alors l'enchaînement au corps - image mentale - illusion disparaît. La conscience peut alors se déplacer dans le monde de l'information comme en un rêve sans aucune attache.

### Voyage

Voyage. Pour voir jusqu'à perte de vue. Et dans les yeux crevés, aveugles, savoir que tout cela qui fut, et ce qui nous suivra n'existent en eux-mêmes, ne sont que les nœuds d'une toile nouée par nos paupières trop lourdes dans l'ennui. Dans le présent - le présent est un don, un saut, un vol, un abandon - se détisse le voile dont le fil devient corde qui hisse la grand voile dans le vent qui s'est levé.

### Eteindre

Le vert cache le ver. La couleur cache la douleur. In dian: in-dhyana, dans la lumière, ou bien sans la lumière? Dans la méditation, sans la méditation? Que verrait-on, que voudrait-on de l'Inde sans ses pigments ni ses piments? L'enfer? Et

des sourires? Et les mêmes sourires? L'Inde est une plainte d'où tous les chants sont issus, tel le son primordial dont toutes notes furent et furent encore. Et cette plainte est teinte de mille tons; Et cette plainte éteinte par le Bouddha, par ceux qui veulent l'Eveil et non le voile dit la condition humaine comme celle du nouveau-né dit d'où nous venons, où nous allons et demande à n'être plus.

### D'où?

De même que le soleil, pur feu, a créé tous les mondes par le don de ses flammes et de son cœur, la conscience a émané Maya dont chaque image est le symbole des lois qui la tissent et l'attisent.

### Vers la Mère

Août 1998, Venice Beach. 31 juillet 2003, depuis la Venise de l'Inde, Alleppey, vers l'Ashram de Ma Amritanandamayi, vue en diapositives à Venice... Depuis quand les choses sont elles écrites et depuis quand jouons-nous avec nous-mêmes? Depuis l'instant premier.

Monde entre trois eaux: douce, salée, céleste. Ainsi la mère aussi. Backwaters, mer d'Arabie, mousson. Et l'au-delà encore. Alors que nous chantons avec Amma, la pluie s'abat avec une force impressionnante sur l'Ashram, noyé en tous ses membres, immergé, baptisé de toutes parts, depuis les vagues, le fleuve, les nues et le cœur de la Mère même où se croisent toutes eaux et puis repartent.

### Holocaustes

Les dieux ne peuvent se nourrir que de la fumée des aliments.

Agni demande à Krishna et Arjuna de lui sacrifier une forêt entière avec ses bêtes, sans quoi, nourri de beurre clarifié trop longtemps, il dépérit.

Jéhovah aime l'odeur de la graisse des sacrifices dans la fumée qui monte vers lui depuis Abel l'éleveur et n'agrée les fruits de la terre de Caïn. Son peuple le sait et le fait. Des milliers d'entre eux sont montés en fumée vers le ciel durant la guerre. Peut-on y voir un hasard? Peut-on encore voir un hasard dans les forêts qui brûlent partout, dans les vaches "folles" sacrifiées, enflammées, réduites en cendres, dans les millions de moutons partis vers l'invisible en bûchers infernaux pour "fièvre aphteuse"? Quels sont ces dieux?



## Kovallam

La mer et ses vagues. Contrôle-t-elle son propre souffle ou lui est-elle soumise?

Vendeurs indiens sous onze degrés nord et trente cinq degrés Celsius, mendiants une pièce jetée contre une pièce d'étoffe.

Touristes installés déjeuner à l'ombre d'une toiture de tôle déguisée, la fraîcheur d'un verre. J'en suis.

Trois mondes imperméables, superposés dans mon champ de vision, simultanés. L'Inde entre deux mondes, impuissante. Ils commandent, elle quémande aux puissances, aux puissants de la terre. Mais la fatalité est le dernier leurre, doux leurre, du mal. L'âme hante le palais déshérité du roi si l'amante ne paraît dans l'air qui tremble dans sa lumière.

## A travers

Le temps s'ordonne selon une série de voiles entre l'œil physique ou intérieur et le monde. Chaque voile, pensée, émotion... qui tombe entraîne avec lui sa part du grand linceul de la mort, rapproche de la source où l'on voit que tout est immobile, et le temps et l'espace.

## Venus

Elohim: ceux qui sont venus du ciel. Ceux qui sont Vénus?

## Echeveau

Au commencement, l'esprit de Dieu planait au dessus des eaux. A la fin des temps, les mers révéleront tout ce qui fut caché en grandes vagues blanches ne laissant au rivage que des gouttes d'étoiles, un peu d'écume, nébuleuse et miroir, et le sel au visage avec les yeux qui brillent, brûlent.

Il faut qu'au bout, à bout de souffle, tous les phares s'écroulent, et les fards coulent et les phrases connaissent le baiser du silence. Pourquoi la lame d'eau dernière pour les hommes devient-elle cheval d'aube? Et pourquoi les coursiers - aura-t-on même un jour fini d'en découvrir la beauté, au terme de quel voyage, probatoire à quel autre?- qui s'enivrent d'espace portent-ils l'océan dans leur bouche telle celles d'un fleuve reniant le suaire, l'ossuaire et le souvenir, quand il sent l'estuaire venir? La vague et l'étalon veulent de nouveaux mondes, des terres infoulées, des sables où les sabots touchent comme de l'or, où les langues caressent un grain qui leur rappelle les astres dont elles furent.

Regarde les chevaux, tu y verras les eaux. Puis écoute les eaux, devine les chevaux. Démêle l'écheveau. Trouve le fil unique qui relie la crinière avec celui

des ondes. Pourquoi les fleuves ouvrent-ils les bras en voyant l'horizon? Tombent-ils face à terre, en tendant leur delta, entendant le silence et la respiration qui l'attire et l'étire vers elle et les fait ailes pour l'envol?

Il faut que les mondes se mêlent, s'immolent l'un à l'autre ou bien renoncent à être. Alors la vague est l'extase érotique depuis l'amour de loin qui vient oindre l'amante, l'éteindre un instant, et puis recommencer comme celle qu'on ensemence d'un chant d'aurore, qu'on encense dans la déraison du soir. Et le cheval écume au terme du voyage pour être en elle, encore, pour être encore. Voir comme la Camargue est cette Terre Sainte miroir de l'orientale où aborda la barque sans voile ni rame portant le sang sauveur. Voir comme le cheval blanc sera sa monture quand sera son retour. Voir comme les chevaux blancs montent chaque jour depuis la mer, éclaboussant de grâce cette terre salée pour que seul le miracle s'en élève un jour. Parce qu'il faut qu'on voit naître une chevauchée dans la lame brisée qui s'échoue de bonheur à la terre nouvelle. Et comprendre que l'étalon qui court est cette même vague dans un même voyage qui a aimé sa mort et sa métamorphose. Et cheval et Shiva et il est sa monture. Gardian: celui qui veille, le trident du grand dieu à la main, dieu des dissolutions. Alors la fin vient de la mer pour donner à la terre l'enfant d'un nouveau monde.

### Animée

Emotion. Emulsion. Ce qui relie l'inerte avec l'éternité, ou ce qui les sépare.

Le corps est cette forme pensée, pesante après que l'a connue un désir.

Trois états qui l'emmènent où il ne peut entrer sinon devenu de lumière: statique, esthétique, extatique. Ce qui paraît chaos absurde et vain et puis le dense devient danse et vin enfin de l'ivresse à la délivrance.

La grâce est la chute qui soudain se fait saut de l'ange et puis vol.

Gracieuse et puis graciée, redressée, rédemptée, la matière se sait comprise, dans l'âme entière et c'est l'espace de sa parabole. Soma, sema. Les lignes du corps disent les signes où se déguisent, par tous les sens, le sens, où monte, parmi toutes les brumes, l'encens. Et ces lignes sont la portée où se posent les notes de l'octave dont la clef sont le sol, et l'arc en ciel.

Et elles sont aussi, ici, les lignes de la main dont qui sait d'où elles furent et seront? De quelles cimes s'unissant à quels cieux et vers quel océan unissant toutes eaux? Toute voyante sait voir l'homme cheminer par sa main parcheminée. Le destin est tracée en elle car par elle. Et ces lignes sont des cicatrices d'autres vies à venir encore et des chaînes et les chaînes de nos cicatrices. La parole peut dire toutes les paraboles mais le corps entier en est une, dansante.

Dans la distance offerte avec le temps, car qui a l'éternité et l'infini multiplie par l'offrande, la création se donne à voir et se déploie, des heures et puis des ères. Et puis désert. Lorsque tout est connu et s'est connu fini sous le soleil, alors le

mouvement s'arrête. le sommet s'est fait sable qui caresse les pieds qu'il avait fait plaies lui-même. Alors elle se sait porteuse universelle de tous les mondes sans qu'elle n'ait besoin d'émettre un seul geste, un seul mot.

## Rapport

Depuis l'ashram d'Amma. La vue s'étend par les back waters jusqu'à perte de vue comme un coursier s'éteint aux portes du sans porte, de là où on ne rentre pas car c'est alors l'infini qui se révèle nous-mêmes. L'œil qui avance dans l'écran de la vie et fixe ce qui se présente voit les formes familières abandonner leur jeu pour en jouer un autre, plus vif, plus périlleux, plus beau mais qui a perdu l'innocence coupable du premier. C'était l'Eden. Tout chef d'œuvre ne résiste qu'un temps à la plongée de la pupille dans les mers de ses teintes. Puis c'est la vague, puis c'est la goutte. Au-delà, le microscope révèle de nouveaux mondes qui meuvent ceux des apparences qui sont notre lot. De même qu'il assiste en vain à l'envol du regard loin au-dessus, jusqu'à ce que seuls les tâches demeurent sur la toile.

Profond, loin, c'est l'abstrait, et pourtant la vérité qui permet le retour fécond à l'ici, suspendu entre deux infinis, l'homme est un voyageur sur la terre, demi-sommeil de tous les rêves. L'atmosphère est cette bande, si mince qu'elle ne peut être quand le doute saisit qu'elle le peut, où tout peut exister, si bien qu'hors d'elle, sans ailes, rien ne le peut.

## S'émouvoir

Passer d'un état de non-émotion à un état qui les intègre et les désintègre toutes et semble l'être aussi. Et entre ces états, les connaître dans leur infinité, impermanence, inexistante insistance.

## Fusion

Fendre. Fondre. Comme, lorsqu'elle voit sa fin, la nuit fond en larmes de rosée, et l'ombre se fait perle de cristal arc-en-ciel dans le jour qui se lève, se lève un chant à fendre l'âme et la matière, celui de l'astre depuis le ventre. Ecoute dans la fission qui s'opère le fils issu de la yoni sous l'œil soleil du père. L'oïnt naît de la lumière descendue au plus noir de l'hiver, dans sa matrice obscure.

En toi, le Grand Oeuvre. La forge en nul autre lieu que ton cœur. Regarde-le: il aime, aimante les métaux et dans son feu les fond. C'est lui qui te fait fondre aussi pour faire de la glace où vivent éternels les cadavres embaumés qui sont nos vrais idoles, un océan gonflé par des soupirs nouveaux. C'est lui qui seul soutient la foudre et la détient, elle qui seule fend la pierre en un instant pour allumer la flamme, éternellement, comme elle tombe sur l'Elu qui s'éveille alors, comme elle

illumine Celui qui par son corps connaît celle qui lui revient après des ères, après désert, après l'errance.

### Moments

La grâce en Inde est saisissante, insaisissable. La matière des temples, des palais, des gens y semble autre. A la fois plus subtile et puissante, fragile et éternelle. Un souffle, et avec lui l'espace, plus vaste, traverse, habite, l'architecture des lieux, des dieux, de chair, de pierre, les yeux des peuples. Est-ce l'Orient, comme un soleil qui se lève teint d'or tout ce qu'il touche, et paraît attendrir toutes choses, attendre qu'elles se rendent à sa caresse, et les allonge en s'y alanguissant ? Le fort qui s'attache à sa force ignore la métamorphose. Il rompt, mord la poussière, et descend au séjour inférieur lentement. La précarité est ici partout: haillons ou saris d'or et de soie, cabanes ou immeubles que la lèvre de la lèpre de la mousson baise et émousse à peine dressées leurs premières pierres. Tout passe. Le drapeau du pays porte la roue bouddhiste. Symbole du Dharma, la voie bouddhiste, du samsara, le cycle sans fin du changement, symbole de l'œil qui voit et l'une et l'autre. et donne le salut. Peut-être sait-on, sent-on en ce sous-continent, que ce que la roue prend, la roue le rend aussi. Nul pays où les lois soient si anciennes, difficiles à changer. Nulle terre où elles soient si transcendées, oubliées depuis toujours par les renonçants qui ont tout accepté. Nulle terre où il soit si dur aussi d'arracher, d'isoler quelque chose de son changement.

### Deux puits

Terre de la mémoire, fleuve et poussière d'oubli. Se souvenir de l'avenir qui fut. Plonger. Au fond des yeux de l'Inde il y a le charbon. Lui qui dit l'âge des choses au fur et à mesure que tout se divise. Qui nie qu'il se divise alors se divinise. Depuis la source jusqu'au bord de la plage. Deux enfants. Sud de l'Inde dans le village où la pierre porte gravée la geste immobile immuable transmutante de la descente du Gange parce que l'eau ne coule pas. Ici on voit depuis le fond des temps vers la fin de l'espace. Le regard de ce peuple n'oublie rien de l'histoire car pour eux elle n'existe pas et lorsque il se pose, c'est pour brûler si l'on a oublié qu'il était là à l'origine.

Il n'y a rien qui échappe de l'homme en ces yeux. Ils savent tout depuis toujours. Il n'y a pas de nuit pour eux pour faire croire à un jour nouveau, il n'y a que le fond qui sert de toile à un jeu de lumière, à un peu d'ombre aussi. La nuit est blanche lorsque le jour est noir. L'Inde sait qu'il n'y a rien à attendre de la création à terme que la crémation. On voyage. On prend toutes les attitudes par toutes les latitudes. Et puis la lassitude. Il faut être intouchable pour toucher le fond avec le ciel. Est intouchable celui qui est touché par tout.

L'Inde pose toujours la même question: qui es-tu, d'où viens-tu, que viens-tu faire ici? Les mendiants, les bien, les mal-portants, les femmes en silence, les enfants en criant, les vaches, la mousson, la sécheresse, tous la posent et on répond par son identité, qui a écrit en elle: déité.

Qu'y a-t-il au delà de la plage? au delà de la mer? au delà d'autres plages? Demain reviendra hier, hier redeviendra demain. Aujourd'hui ne fut jamais. Saisir l'instant c'est serrer les cendres sans même avoir su se brûler. Laisser être ce qui n'est pas laisse ce qui n'était pas être.

### Shanti

Que dit l'Inde ? Rien. Elle chante, pleure où se tait. Si tu crois qu'elle parle, c'est que ta mémoire oublie les unes après les autres les notes, les perles et les soupirs. Ou bien le chant n'est qu'une suite de sons pas même suite. Que l'homme veut lier pour oublier le vide en eux et autour d'eux, comme on s'encorde non contre l'abîme mais le vertige, non contre la chute mais l'envol, non contre les sirènes mais la danse. L'Inde est la plus triste des symphonies sur une terre où une seule corde en résonnant suffit à défier, à délier en déraison tous les liens, où une seule voix imite la plainte première de l'enfant et le dernier cri de la femme qui l'a poussé avant de le porter. Comme si la joie la plus grande que peut donner ce corps aboutissait à sa plus grande souffrance. Nulle morale mais pleine logique du monde. Quand le soleil décline, tout se met soudain à respirer, l'incendie va s'éteindre, et il y a en cela une paix sans espoir, car au-delà de lui, en elle-même étant.

### Etincelant

La première photo célèbre de Sri Aurobindo le montre le regard loin, très loin, comme une aube qui sait qu'elle est promise, inscrite en toutes lettres en la beauté. Quelques décennies plus tard, il est comme un vieux roc, un mythique lion et ses yeux fixent l'âme de celui qui ne pourra – merveilleux paradoxe – graver que sa lumière – photographie. Sa chambre fut aussi sa grotte. Comment un seul homme qui arrête de se battre contre le vent peut faire souffler l'Esprit partout sans quitter le temple de son corps.

Les yeux du Bengali sont les bouches du Gange à Calcutta : depuis la neige himalayenne jusqu'à l'écume océanindienne, entre deux blancs toutes les teintes, toutes les routes et un présent - don - plein de toutes les métamorphoses , des raisons sacrifiées à l'autel des crépuscules fous qui retirent le voile du jour sur la grève de nos consciences. L'univers semble respirer là comme l'océan tant l'on devient ce qu'on contemple.

## Bharattanattiyam

Archétype des gestes, de la geste, géométrie dont tout est issu. Comme si se mettait à tourner le quaternaire matériel, s'espérant, s'expérimentant sphère avec la nostalgie de la forme encore à l'enfance de l'art, la flèche encore dans l'arc.

## Kanchipuram

Que se passe-t-il en quittant le temple, en quittant l'eau du bassin ? Ici tout est si calme, pas de désir qui écarte et écartèle l'homme de la paix qui se reflète invisible dans le vert profond où s'agitent seuls quelques poissons sacrés. Dehors l'homme s'arrache et s'attache à lui-même. Laisse retomber ce qui veut nous rendre fous. Reconnaître l'autre, s'asseoir ensemble et décider ainsi de ce que doit être le monde.

## Premier homme

Les juifs ont pour père premier Abraham à qui « Celui qui suis » parla et prédit une descendance aussi nombreuse que les grains de sable de la plage. Le dieu créateur des hindous est Brahma, père de tous les êtres donc. Mais le mythe ment si l'on sait que Brahmâ est lui-même issu du nombril de Vishnou l'éternel car couché sur le serpent Ananta. Comment ne pas voir dans l'homophonie Brahma-Abraham autre chose qu'une coïncidence : les hébreux captifs à Babylone se construisant une identité par les mythes préexistants en rédigeant la Bible, ou prenant pour physique le métaphysique.

## Alchimie

Visite l'intérieur de ton corps, tu découvriras le laboratoire. La soie du ver, le miel de l'abeille, le lait de la vache sacrée. Lumières depuis l'ombre, la gestation avant le geste.

## Soie

Carton codé. Comme toute trame est l'œuvre de choix où on laisse ou non passer le fil qui se propose. Comme nos vies sont les fils qui passent par les codes de nos gènes, codes informatiques aussi, pour trouver la forme dans l'univers manifesté où se tissent les desseins d'en haut. L'univers est soie. Les arts ne deviennent des

mythes que lorsque l'homme y devine le signe d'un art plus grand, celui de l'âme. Ainsi la fascination de la soie, art vers la lumière et tous les arcs en ciel depuis le stade le plus primitif de la matière : un ver pâle qui bave.

### Relatif

Parler dans le relatif c'est parler en oubliant l'avant, l'après, le sans, le sens.

### Trans-histoire

L'art en Inde a cette particularité qu'il ne semble pas se poser de limites dans la caresse et dans l'amour qu'il fait à la matière. La soie, la pierre, le bois, la chair, simples exemples, exsangues sortis de ceux qui les destinent, parce qu'ils l'ont choisi, à désigner le but. Les lignes, les couleurs, la fragilité, avec la quasi inaccessibilité de l'idéal que l'œuvre éveille comme une nostalgie de ce que nous sûmes toujours sans ne plus l'assumer. L'art indien ne s'arrête pas en chemin. Il vise le dernier fil d'un sari qui ne siérait qu'à celle dont on serait amoureux avant de l'avoir rencontrée, la dernière ligne d'un poème qui en compte autant que les jours de sommeil et de veilles passés à l'oublier. Tout ici semble transitoire, aucun objet, aucun être ne semble né hier. Les regards sont profonds, le mystère est partout comme le provisoire. L'indien ne semble se résoudre à vouloir durer plus qu'un rêve, ne semble rêver d'autre chose que se dissoudre. Couleurs, matières, arbres, animaux, humains qui ne rechignent pas à mettre deux genoux et le front à terre devant un singe ou un paon et préfèrent sacrifier à un taureau que sacrifier le taureau à soi. La vie est légère, ne pèse pas grand chose, la chair ne se fixe pas sur les os, pas plus que l'illusion de la consistance de cette vie. Nous ne sommes pas sages pour ces êtres de passage. Nous sommes envieux mais non pas plus en vie. L'art ici nous surprend, prend de cours, nous fait apparaître grossiers sans jamais nous prendre de haut. Beaucoup de paix parce que beaucoup d'espace dans la finesse de ces formes, de ces couleurs, que l'imagination ne prête pas mais qu'offre la vision dans le cours de la quête. Ininterruption d'un fleuve qui coule vers son terme et son maître, l'océan son semblable, depuis le ciel, depuis Shiva, depuis toujours, depuis notre avenir si nous le permettons, perméables à son grand flux, à son reflux en vol.

L'artiste est un feu qui aime la matière - son amante - pour elle même. Il brûle ce qui cache la lumière, la rend à elle-même, d'abord contre son gré car elle a oublié le serment d'amour d'antan pour le serpent du désir d'un temps. Un temple sur le rivage, des couleurs sur un mur, une voix dans un hymne toujours menaçant de se rompre mais qui ne fait que vibrer, tous appellent à les suivre après avoir été sur l'écran de ce monde, un reflet, un beau rêve, vers le rêveur lui-même. L'œuvre est écrite en lui, tous l'observent et le servent.

## Face à la mer

Quel bruit fait la mer ? Celui d'une feuille qu'on fait vibrer, d'une surface qu'on agite, où l'on nage ensuite dans l'illusion d'une troisième dimension. Tout sort de la mer, et la mer est un voile qui se révèle quand il se retire. Regarde la vague arrivée à la fin du voyage : l'écume sur la grève glisse comme sur le visage de la mariée. Et de ce voile sont issues toutes les formes. Ces vagues qui arrivent jusqu'à nous et se brisent viennent d'un centre caché. Elles sont le reflet de la lumière des étoiles qui finit par toucher la terre à travers l'océan de l'espace. L'eau semble devenir lait en se brisant, puis beurre. Alors c'est l'illusion d'un univers solide.

## Eléments

Que veulent le vent, l'océan, le feu, sinon le voyage de la pesanteur vers l'ailleurs par la poussière, le sable, la cendre. Mais elle ne lâche prise sur elle-même qu'à regret.

## Paroles

Le bruit de l'eau ne mouille ni ne désaltère.

## Nommer

Nommer, c'est appeler et fixer une forme simplement là, qu'aucun destin, sinon notre désir, ne veut. La loi est donnée par le nom : autonomie, antinomie. Lorsque Jéhovah demanda à Adam de nommer tous les animaux, il désirait par là cristalliser le nuage mental posé dans l'espace de la pensée du premier homme dans son univers. Mais le mythe dit aussi que c'est ainsi que l'humain domina la bête, lui donna, par son nom, sa loi. Mais ainsi aussi l'homme s'enchaîna à une matière figée dans la fausse nécessité, le déterminisme sans raison d'être d'une créature simple projection de ses propres limites à lui. Oublier le nom rend la chose et nous-mêmes à tous les possibles. Mais peut-on vivre avec tous les possibles? Divinement.

## Noir sur noir

« Sache que tant que tu n'as pas vu le noir plus noir que le noir, tu as failli dans l'œuvre. » Dans le taxi qui nous emmenait, mon frère et moi, à l'aéroport pour notre premier voyage en Inde, la radio passait la chanson : Black is black.



Le visage de cette femme tamoule qui me désaltère d'un sweet lime, qui me distrait et s'annonce par le son des clochettes à ses chevilles est d'un noir profond, semé sous les yeux d'étoiles plus noires encore. Il y a un message qui est : le désert a des puits dont l'eau est glaciale, si glaciale qu'on comprend qu'il est une paix que rien ne peut toucher. Et cette paix ignore, absout, est l'œil de tout ce qui la refuse et la cherche. Et le noir de cette femme qui sourit est au bord et saturé du jaillissement.

### Photo-génésiq

Pourquoi l'Inde est-elle si photogénique ? Cartier Bresson est mort le 5 août et The Hindu lui consacre sa première page, lui le voyant de l'instant décisif, avec une photo de Nehru annonçant la mort de Gandhi. Ici, les gens sont de minces lignes droites et colorées, le regard droit et noir sur la peau sombre. Toute l'œuvre de Cartier-Bresson est en noir et blanc et dramatise le Dharma indien, le peignant sous un aspect éternel et mythique, même si le noir et blanc n'est pourtant destiné à n'être qu'un moment très bref de l'histoire de la représentation. Age noir et blanc, Kali yuga. Les hindous savent-ils que la gélatine des films est un produit de la vache ?

En couleurs, l'Inde est intense et dense, saturée de formes. Peu d'entre elles que la machine ait faites seule, encore moins que l'homme et le temps n'aient aussitôt faites le support de leur passage. Pas de chaînes de magasins, d'hôtels, de restaurants, d'habits et, si tous les bus semblent les mêmes, chacun a ses couleurs, ses dieux, son histoire. Quelques taxis, magnifiques Ambassadors, portent le blanc ou le noir pour marquer leur entrée dans l'ordre hiératique des héritiers du Raj. Des musulmanes aussi suspendent un instant le passage de nos yeux sur leur voile monochrome. L'Inde montre et cache tout ce qu'elle est. Il suffit de poser, se poser les questions. De toutes façons, c'est le rêve de Brahma, ou Vishnou, ou Shiva, peu importe. Et le rêve révèle et revoile notre âme. Nous-mêmes. Comme un modèle. L'Inde est immobile, immuable et docile, comme soumise. Comme un modèle, chacun de ses mouvements appelle une pose, une prise, une ligne, et finit par soumettre celui qui semblait maître de son art. Prendre en faute le désir désirant prendre en photo son objet. Le Kama Sutra a autant de poses qu'il y a de vues dans un film : trente-six. La danse de Shiva en a cent-huit : trois fois plus. Terre, plantes, animaux, humains, dieux, tous vivent ici ensemble, nus et parés de leurs couleurs et de leurs voiles. Tous vivant cette vie dans une impression d'évidence heureuse et douloureuse. Expression Devi danse. Sur l'autre rive il y a les arhats, les rishis, les bouddhas qui contemplant cette roue qui supplicie, supprime puis ressuscite celui qui la désire, et puis qui se décident un jour à y descendre.

## Chidambaram

Sages sans noms. Sages sans nombre. Sages sans ombre à peine apparaissant sur le granit du temple. Tao sur les parois près du garba griha de Parvati.

## Caste-ration

Le fatalisme hindou : accepter ce qui ne vient pas de soi, dont la cause et la justice sont à la fois ailleurs et en l'homme, puisque le karma est son ombre. Sans issue. La condition individuelle coupe les ailes de l'ascension sociale. Illusoire, certes, mais aussi prélude à autre chose, lorsque le temps du changement, épuisé, appelle le changement des temps. Dans leur caste qui est prison, les indiens ne croient pas au changement, qu'ils soient brahmanes ou intouchables. Les choses changent, mais l'idée sous-jacente, dans l'inconscient collectif, donne à chaque geste le goût de l'impuissance, qu'on soit soumis au samsara, à sa caste ou à la condition humaine universelle.

## Âge

Si l'univers a quelques milliards d'années de manifestation, d'où vient que certains se disent plus âgés, d'autres moins ? Seul le mental de l'homme le fait vivre dans son rêve et prendre la forme de cette illusion. J'ai mille ans signifie : ce corps, cette mémoire sont ininterrompus depuis mille ans. Cristallisation d'un moi.

## Dharasuram

Merveilles de pierre. Basalte qui sonne comme du bronze. Peinture comme des songes s'effaçant. L'art n'est pas réalité mais rêve d'éternité à l'intérieur du rêve où nous sommes déjà.

## Offrandes - Tanjavur

Le ghee qui fond en s'offrant à la flamme qui révèle les visages de femmes et d'enfants riant d'une tendresse infinie, ce beurre clarifié, éclairant, est notre cœur qui doit chauffer encore pour libérer sa part la plus lumineuse. Paumes claires des

mains aux doigts timides et décidés, or des bracelets sur le brun des bras. Or factice ? Quel est la valeur comparée de deux métaux d'un même songe ? Vert des saris, profonds comme l'eau d'une forêt d'émeraude, bleu des saris insondables comme le ciel pendant le crépuscule, déjà les premières étoiles comme les bijoux sur les visages ici. L'ombre baigne tout cela, adoucit, estompe les limites que les corps croient avoir et permet la vision avec la flamme vive. La noix de coco s'est cassée, l'encens brûle, le beurre fond. La pierre glisse, l'air enivre et apaise. S'attendrir, comprendre, vouloir que tout renonce à souffrir pour s'offrir au feu. Les cloches retentissent. Il faut briser la sécheresse du sol que nous refusons à la mousson des larmes, au souffle de nos soupirs. De l'océan de lait au beurre, du beurre au ghee, du ghee au feu. Baratter, baratter encore pour que ce qui éteignait le feu enfin l'éteigne et qu'ils montent ensemble.

### Savoir

La connaissance ne sert que dans la mesure où elle offre le symbole, pont jeté vers l'invisible et véritable vie. Savoir, pour voir. Mais tout se révèle à celui qui contemple, contemple encore et relie ce qu'il vit.

### Bhogashakti amman

Quand tu commences à explorer le corps de la déesse, c'est un voyage, c'est la grande vision. Pas de limites.

### Co-bras

Le bras de la déesse comme la queue de la vache. Comme un serpent qui soudain par la caresse et l'étreinte avenir révèle qu'il n'est rien qui le nie et menace qui ne puisse être uni et amante à venir.

### Feuille de palme

La miniature t'humilie puis t'illumine, quand tu as accepté de devenir aveugle à tout ce qui n'est elle et qu'elle t'offrira.

### Compagnie de Jésus

Trichy, Cathédrale. Une femme assise sur le sol. Une beauté merveilleuse. Noire, brillante, transparente, insondable, évidente, éblouissante, illuminante, inoubliable, terrible, miséricordieuse. Les portes s'ouvrent grandes. Elle reste seule sur le parvis dans la perspective de la nef jusqu'au cœur. Christ.

## Maçonneries

Les mots auxquels on croit sont des murs dans l'espace de la conscience où nous nous mouvons.

## Ranganathan swami

L'éléphant sourit en bénissant les fidèles ou infidèles de sa trompe.

## Amnésies internationales

Travailler sur un tas d'ordures. Horreur. Tuer des porcs toute la journée, gaver des oies, marcher parmi des poulets rendus fous, courber l'échine, perdre l'honneur en cuisine. la norme.

## Periyar, reflet. Grand fleuve

L'eau est parfaitement calme. La matière apaisée se fait miroir, existant pour, par tout ce qui est sans perdre sa nature propre. Où est le point, où est la ligne, où finit l'image, où commence l'objet. Ni l'un ni l'autre ne le sont et tous deux le sont ; L'image est objet et l'objet est image. La fin de la forme se tourne en début du mirage sur un fil, un film originel. Eau entre deux infinis ou lien et lieu où les deux sphères du huit échangent un baiser dans leur danse. Quand l'onde est si immobile que plus rien ne les distingue, l'on est si enseigné du terme et de l'union de la séparation que tout repère tombe et le vertige avec le vol sont loi. Le monde est Ardhanareshvara. Seigneur - Shiva – dont la moitié est féminine. Shakti et Parvati. L'en haut se reflète en l'eau. L'au delà est écrit dans l'eau.

## Réserve d'eau

Dans cette réserve d'eau de vie sauvage, les touristes s'extasient, parlent de choses et d'autres dans l'excitation. La source de vie, étonnement, est joie et énergie. Elle se divise comme nos désirs le lui disent, mais c'est toujours elle qui coule, quelles que soient les vagues, les rivières, les cascades ou les pluies de nos vies.

## Corps miroir

Notre corps est cela : le fil d'eau entre deux infinis. Parce que l'eau dont il est fait est l'espace où se transmet l'information que nous sommes. La vie universelle autour, la vie intérieure, universelle aussi, dedans. Et chacun des lieux de ce corps est le signe des deux, signature des dieux.

## Noces

D'abord les promis ignorent l'existence l'un de l'autre, chacun s'ébattant dans le seul monde de ses limites. Puis l'insatisfaction vient avec l'appel de la joie que seul, elle ou il oublie - île pour elle, ailes pour lui. Les corps se cherchent. Il faut l'être à qui nous rendre pour qu'il nous rende à nous-même. Dans l'union, les cieux dans les eaux, les yeux dans les yeux, la création prend son sens et se poursuit. Ils ne peuvent penser l'un sans l'autre, perdre la moitié de leur âme ; alors ils mélangent leurs êtres, se deviennent et se divinisent.

## Dans l'eau

Quand l'eau s'émeut, les objets prennent toutes les formes. Ainsi quand corps et esprit sont agités, ce qui te touche perd aussitôt sa vérité pour n'être que le reflet de tes propres troubles.

## Ce monde

Le monde vient à toi en lumière.

## Sanctuaire

Quand pur miroir.

## Durée

La durée de la vie se mesure aux proportions de l'être.

## Indian smile, miracles cueilleuses

Dans les plantations de thé de Munnar, je salue les femmes indiennes en guettant, quêtant intensément leur sourire. Apparemment celui des hommes fait à nos femmes un effet similaire, si miraculeux.

Dans le sourire de ces cueilleuses des feuilles les plus hautes et les plus tendres de l'arbre le plus vert, on retrouve le don de ce breuvage. Il descend profond, ressort lumière – théophanie, épiphanie. C'est comme si la joie du salut qu'elles rendent puisait derrière le regard, se diffusait partout dans leur âme et nous était offerte sur le plateau de leur visage alliage de bronze, cuivre, encens dont leurs yeux sont les

charbons ardents. Ces yeux semblent descendre, timides, comme étonnés d'avoir été fixés, puis remontent comme régénérés, pleins d'une énergie de fierté, d'espoir d'une totalité et première et suprême. C'est la conscience qui se souvient de son immortalité. Hors du temps comme par tous les temps. Hors d'atteinte, ni éteinte, laissant toutes les teintes se mirer au bassin de thé noir de son sanctuaire. Miracles cueilleuses, œil miraculé. Vêtues comme des Madones sous la mousson d'Assomption, venues comme des anges, posées dans les buissons. Le paysage des jardins de thé arrête comme une énigme. La beauté de cet ordre vert parle profondément, cherche une réponse, loin, plus loin que d'habitude en nous. Comme la première fois qu'on voit la mer, comme un autre monde qui s'ouvre, un nouveau royaume. Réminiscence ? Le thé peut, noir ou vert, venir nous réveiller assez avant dans notre oubli de nous. Le bois évoque l'olivier, la boisson sacrée comme l'onction, comme la vigne aussi. L'Occident a le vin, le thé commence avec l'Orient. Ici coule le fleuve chaï : lait, thé. Le Léthé donne, dans les Champs Elysées de Munnar comme dans l'enfer des plaines - plaine du Gange, plaine du Ganges, plainte du Gange - l'oubli avec le souvenir. Il est comme les flaques, comme les peaux d'ici-bas : intouchables, attouchées, piétinées, inévitables et sans pitié dans leur rappel jour après jour de ce que demeurent l'humain et l'inhumain. L'impression ici d'être arrivé quelque part, comme le désert qui ramène l'homme à la vie par l'un. Le monochrome, la monoculture, le monothéisme par le thé rappelle à l'être qu'il a la science infuse. On sait par le premier regard. Tout. Sans pouvoir dire, maudire ce qui fera, sera le sens de notre présence ici. Et tout aussi vient à notre rencontre s'offrir au feu qui vient de naître pour s'y chauffer puis le devenir pour ne plus devenir. On croit qu'il faut garder close la foudre qui vient de nous frapper, on serre le poing. Point final jusqu'au prochain coup. Coup de foudre, coup de grâce, glace, feu, Dieu, theos, vomit les tièdes déités. On croit que tous viennent nous arracher à nous-mêmes quand ils cherchent un autel. Le vert profond des cimes de ces arbres donne la vision du vol comme on découvrirait du ciel un univers. Uni et vert. Et la couleur et la densité semblent insondables donc promesse d'explorations. Apprendre est l'aventure même, quand c'est par le voyage, quand on devient voyant. Chaque tronc qui s'éloigne ensuite en plusieurs routes raconte une histoire que traverse sa sève, que son écorce dit comme un vieux parchemin ou une main ouverte dont on lirait les lignes malgré les plis que ses actes ont pu lui faire prendre. La sève est cette vie qui anime le bois en se prêtant à lui pour savoir qui elle est, depuis les racines jusqu'aux branches, et fleurs et fruits et feuilles, et fleuve dont tout est issu depuis les berges. La lumière parle à la lumière par la lumière. Dans l'instant. Puis se retire. Hymen lumineux. La matière déroule le codex par la parthénogenèse à l'infini comme un arbre tend ses bras, ses branches vers l'origine de toutes les nostalgies, les notes originelles de la mélodie. Histoire, hystérie, utérus. Le cycle est féminin, lunaire, donc l'histoire est féminine. C'est pour la femme que les hommes la font. Mais cette histoire est dans le temps du mythe. Elle est durée, ronde comme ses courbes

quand il la voudrait linéaire, brisée, recommencée comme le coût qui ne coïncide avec sa danse n'est qu'incident n'excitant ni le sens ni les sens.

### Veuves, guerriers.

La force garante du droit fait-elle de la force le droit ? Le droit est un feu dont les flammes, mais non l'âme, peuvent disparaître. Force du droit. Un des sens de la dualité homme-femme est peut-être : l'homme image de la force permettant à la femme, beauté dansante, d'enseigner, comme les remparts protègent les cités saintes aux merveilles sans nombre.

### Dutch palace

Vishnou. Les fresques sur le mur se brouillent. Après l'émanation de l'indifférencié, le voyage vers l'indifférenciation. C'est comme pendant, après l'amour. Lui qui soutient les mondes, parce que les corps s'aimant s'aimantent, comme Vishnou. Le fard coule, le rouge s'aventure sur la peau. Les yeux ont vu, se sont fermés pour voir encore, se sont rouverts pour à nouveau voir. Les lèvres ont bu, se sont serrées. Pleurer, baiser, s'offrir. Le corps s'irrigue et irradie quand il touche à la vie. Ces fresques aussi. Elles furent plus belles que quand elles furent peintes. Peut-on préférer l'aube au crépuscule ? C'est préférer la nuit au jour qu'on a vécu. Mais le jour est-il autre que le déroulement de ce qu'écrit la nuit ? Les lignes qui s'estompent sont des peaux qui se touchent dans la moiteur de l'air d'ici. Tout transpire l'amour, inspire l'âme. Mes limites, tes limites deviennent nos limites et s'éliminent. Quand ils sont deux, ils sont dieux. L'espace créé par l'acte dans le corps qui a aimé est plus grand que la distance qui séparait les amants. Avant, l'amour de loin où le désir flirte avec le délire. Après l'amour a oint la chair qui n'est plus chair. Tantra, maïthuna. Où va la flèche qui ne retombe pas ? D'où vient-elle et d'où revient-elle ? Sur tout le corps d'une déesse couleur de jade, il y a des yeux. Et chacun de ces yeux semble la trace d'un baiser qui réveilla tous les royaumes endormis où elle ne régnait plus. Ou encore des fleurs qui ont poussé où les lèvres se sont posées – rosée. Et ils sont aussi des sexes ouverts multipliant l'appel et l'érotisme de la déesse sensuelle : chaque partie de son anatomie voit, sens, attend la jouissance. L'œil est la porte de la lumière, le sexe celle de l'ombre, la fluer appelle, par le pollen, et le mâle et le miel. Nous sommes tout cela par la mémoire de nos sens en l'instant où l'œuvre d'art vient à être. Infinité de lignes dans ces peintures dont pas une ne paraît droite, dont le vide est absent. Si la nature a horreur du vide et de la droite, alors ces murs la reflètent comme ils reflètent qu'elle aime l'espace et les lois seules de ses métamorphoses. Qui accepte ici le voyage fait un saut dans le plein comme on plonge du désert de sa vie à l'océan de vie. Devi est là aussi, seyante sur la fleur du lotus. Graines d'éternité dont

émergent des plants des siècles encore après qu'elles soient apparues. Mais comment le furent-elles sinon par ce qui les précédait et cela ainsi aussi si bien qu'il n'y a rien que les enchantements d'un magicien lequel ignore peut-être d'où il vient et d'où lui viennent ses tours. S'il le sait, nous aussi. Depuis toujours. De loin, ces fresques semblent un feu d'où s'élèvent des corps dansant sans jamais se brûler. Telle est d'ailleurs la vie des libérés vivants qui ne voient que lumière où nous voyons les flammes. Tout brûle, disait Bouddha, et l'homme doit s'éteindre. Prononcer ce nom-là évoque le début par la boue et la fin par le souffle. S'éteindre. Mais cesser de rêver ? Quand on a tout rêvé, qui sait ?

A gauche de Vishnou, à gauche de Devi, depuis le mur blanc: Unfinished Vishnou », soit « Vishnou infini ». merveilleux trait d'humour de l'Esprit, trait d'esprit de lumière en expansion cosmique. Car Vishnou est allongé sur les cinq sens écrits dans les serpents de l'Eternité. Seuls un buste et des bras, nuage multicolore dans un ciel blanc. Au dessus, plafond sombre comme la voûte au-dessus de ce rêve : la Terre, rêve que si peu font dans l'espace. Si l'on étendait le regard depuis cette pièce originelle, chaque chose autour : salle, musée, jardin, rues, rickshaws, tea stalls, urinoirs, Cochin, Backwaters, Inde, Terre, Univers, tout cela prendrait un sens pour rappeler au rêveur qui il est.

Ramayana, du sacrifice et des trois femmes. Nous voulons croire à l'art parce que nous savons qu'il est issu de l'invisible. Comme le monde. Contempler l'art, c'est donc être à la source du matériel. La vision de l'invisible de l'artiste. Non métamorphose, entropie ou prolongement du physique, mais origine.

### Katakali

Au commencement, l'acteur n'agit pas. Allongé sur la scène comme Vishnou sur le serpent, il laisse que celui qui sait la trame trace sur lui son texte. L'acteur sait que cela n'est qu'un jeu, comme l'acteur vouant jouer l'adulte, l'adulte jouant avec l'enfant. Part la première ligne qui écrira le drame éclairant le Dharma. Voie lactée sur ciel de nuit. Le masque ne touche que la peau. La peau touche la chair. La chair touche les os, les os touchent la poussière. L'Esprit sait tout cela qui l'émane sans l'être, Verbe en toutes lettres. Le visage se peint et le corps se costume. Puis le visage se plaint et le corps se convulse. Il faudra qu'il oublie que cela est jeu, que son Je est Cela, une pièce, un épisode pour que tout soit le jeu et l'épopée. Vishnou Ranganathan est dans son temple de Trichy le grand metteur en scène du théâtre du monde. Mais si l'acteur oublie qu'il a appris son texte dans les coulisses de la nuit, alors il devra, il pourra retrouver la mémoire de ce qu'il est avec l'expérience de ce qu'il n'est pas. Pas de sens hors cela pour la création, la créature, la créateur en eux. Dans l'air il y a une musique folle. On peut même l'oublier. C'est celle de Shakti. Comme on peut oublier le souffle dans le souffle. La preuve de Dieu est dans le choix que l'homme peut faire de le nier, sans quoi Il ne serait que triste marionnettiste. Tous sont convoqués à ce drame : pierres et plantes dans le temple,



sur le corps sacrées. Maquillage, coquillage. Souffle d'abord, dans la conque parce que tout procède de la spirale depuis la mer et par l'expir. Puis tambour. Le cœur bat. Cymbales. L'étincelle et le feu et le chant car le verbe. Le feu depuis un peu a commencé à brûler. C'est l'homme qui l'allume mais c'est lui qui l'éclaire. On remet de l'huile, le voile apparaît. Derrière tout se met en place. La voix qui chnate les hymnes, quel que soit le chanteur, est toujours très ancienne, comme brisée, ou très tendre, sortie d'un vieil instrument. Une voix qui célèbre ce qui la dépasse et s'élève avec Cela qui passe par elle. La .... ( non déchiffré) qui fait sortir des sons d'elle trace des signes dans l'air comme un pinceau, une plume. Le temps des débuts du théâtre est long. L'éternité est devant, les cycles sont immenses. Chaque parole, chaque note a tout l'espace immense pour résonner. Puis tout se fractionne et l'écho part avec l'ego dans le miroir de celui qui attend le fruit de l'acte, perdant l'envol depuis la cime.

### Santoor

Raga est saveur, musique qui n'explore pas mais implore - et les deux – notre âme. Saveur, savoir, Sauveur.

### Backwaters

Quelle que soit la taille des montagnes, des chaînes qu'elles sont, la distance t'enseigne en t'ouvrant les yeux avec l'espace que tout se réduit et s'étend en une ligne à l'horizon.

### Maladie

Le présent guérit. S'absenter, c'est perdre la santé.

### Lotus

Le lotus est le symbole de l'Inde. Pour sa beauté, choisi par ceux qui ont oublié la fange de sa naissance. Temples, sourires, saris, regards, femmes, ici sont des vertiges au bout des tiges, par, depuis l'eau, après la vase, avant le vase. Plante hallucinogène ou plante illuminatrice, fragile extrêmement aux graines qui la rendent à la lumière encore des siècles après. Le lotus est comme le feu rappelant que la fleur le contient. Etrange – pour nous – terre où les rats portent les éléphants. Tout se mêle et personne ne se mélange. Les règnes naturels se brouillent dans le désert ou la mousson qui couvrent tout de poussière ou de végétation. Avis à ceux qui veulent, ici tout est enraciné dans l'eau, sacré et promis au sacrifice. Indifférenciation. Face à elle, l'indifférence ataraxique ou les castes, pour sauver le moi, la face et perdre le sens. Ou la Bhagavad Gîta, le chant du

bienheureux qui se sait partout, pour tous, lumière. Terre où les vaches sont plus libres que les hommes. Cet univers est rationnel mais il n'est pas raisonnable.

### Entre temps est éternité.

Bande de terre à peine. Bande de verts offerts au ciel. Être la ligne de matière élançée vers l'esprit qui s'effile peu à peu jusqu'à l'invisibilité pour se faire étoile dans la métamorphose végétale. Les cocotiers sont comme un fleuve végétal dont le delta est la ramure, et l'océan l'espace. En cette aube, tout répète la Genèse de l'homme et du monde. A l'horizon, nuages, blanc. La brume peu à peu semble perdre sa densité et les arbres émergent dans des formes et contrastes croissants. Ici, rien qui ait la même apparence. Sur l'eau qui nous sépare, que tout traverse, vois se tracer l'origine de cette toile qui est la vie. D'abord l'eau est miroir, qui comme l'œil ne ment, mais inverse la lumière comme l'amante voit sur elle l'amant versé. Sur elle volent des aigles roux et blancs. Puis le miroir brisé crée le centre et les ondes, les mondes par le vide engendré. Beauté, toile d'araignée tissée de la soie de l'étoffe froissée, qui existe pour qui l'ignore. Comme les ondes trouvent par les berges leurs limites, elles reviennent croiser celles qui les suivaient et les cercles se changent par l'angle en arcs brisés eux-mêmes. Chaque corps qui glisse ou se prend dans la toile et désire non s'y mirer mais s'immiscer, y tisse, aussitôt détourné, perdu, mais jamais détissé, un fil. Le miroir désormais est opaque, seule mémoire par ses cicatrices d'eau des coups d'épée dans l'homme. Car le fleuve est l'histoire, don à l'éternité, dont la mer est pardon dans le sel de ses larmes, le soupir de ses vagues.

L'eau calme montre le sable de l'univers et les étoiles au fond de l'océan. Celle qui se ride sous moi, Backwaters, forge une grille aux mailles allant vers l'infini. Laisse la se briser à sa porte et entre.

### Varkala

Les chevaux dans les vagues longtemps. Varkala, cavalleria. Regarde l'écume et tu verras la charge vers nul ennemi de milliers de coursiers dont la seule raison d'être, depuis l'horizon derrière eux, est la pure beauté offerte à ton œil.

### Echec et Mat. Kerala

Ici on lit et on écrit, on se tolère et on récolte, on vote communiste et on est tous égaux, plus que partout en Inde. On ne mendie pas et la prospérité est – presque et relative – partout. On se suicide aussi comme nulle part, bienfaits de la Banque mondiale obligent, dans cet ailleurs qu'est ce pays. Il y a les terres où l'on se sacrifie et celles où l'on se suicide. Origine et terme, Orient, Occident.

## Padmanabhapuram

Pierre et bois. Deux cycles, deux temps différents. Promis à la poussière et à la cendre en divers avènements.

## Danseuses immobiles

Qu'est-ce qui a changé pour le grain de granit depuis la montagne jusqu'à l'œil, jusqu'au sein, au bracelet, à la lèvre sublime de la danseuse ? Rien. Seuls le voyage, la découverte de la forme. Seule l'identification à un moment de sa danse fait dire : je suis cela. L'œil qui reste ouvert dans les défilés entre les mondes comprend : Je suis Cela et tout ce qui fut et sera. Sculpter la pierre car chaque grain y est un monde. Dans le bois la fibre se déchire et semble souffrir, prisonnière et désirant sa part manquante. Mais on y sent une tendresse qui l'approche de notre chair où devra prendre forme le dieu que nous contemplons.

## Mythic point

Le point de rencontre de deux êtres est toujours un estuaire où ils se parlent tout bas, se parent de leurs caresses, ne se séparent plus. Il et elle ont la mémoire des cimes et de l'horizon et se viennent rendre l'un à l'autre pour tout savoir et oublier.

## Lumières

Le jour éblouit nos limites en faisant briller les formes. La nuit les abolit.

## Vipassana

Aime le son de la mer, le goût de l'eau, la couleur du vent.

## Cercle vieux

Nous sommes si soumis aux lois du monde que nos rêves le sont aussi et, dans cet espace de liberté de l'imagination, nous ne faisons que reproduire en les altérant vaguement les gestes quotidiens. Ou bien sommes-nous soumis parce que nos rêves le sont d'abord ?

## Aube océane

Dans la mer le fleuve se verse, poésie monoverse, et l'histoire s'inverse : l'eau douce passe en coulant du miroir à la toile où chaque ligne va se réitérant et brisant dans son itinéraire. L'eau des vagues arrive lait baratté, écume, et se retirant laisse le fil transparent que le sable au grain fin fera scène fragile du reflet des acteurs qui y glissent. Mais avant on peut voir une infinité de chemins se diviser dans la magie des mouvements de mains d'une devadasi courroucée sous son sourire. Et après c'est le grain du sable seul, prélude à un autre voyage si tu trends sa liberté parés l'amour à la danseuse, si tu ne désires que la danse ne s'efface et se face dense. La respiration de la mer émet cette écume commune aux coursiers sans repos, aux sages en repos, tels que l'océan est en eux et se montre par leurs bouches comme celles d'un fleuve.

## Indienne

L'indienne a le cœur, encore, hors l'histoire : sentiments, rêves, pudeurs, fiertés à l'eau de rose. Telle que l'ont voulue les dieux pour leur plaisir. Œuvre d'art. L'Occident a les mêmes mouvements de l'âme, mais brouillés, recouverts, oubliés détournés par la mémoire de leur insuffisance et finitude et l'amnésie de leur promesse de n'être que prélude.

## Miniatures indiennes

Hommes audacieux, femmes odalisques, odes à l'amour.

## Intouchables

L'Islam veut rendre la femme intouchable en dissimulant sa grâce sous le gris, le noir ou la vert sombre de multiples voiles Et l'homme croit pouvoir garder la foi sans la joie. L'Inde n'abolit pas mais éblouit le regard où se pose la lumière du sari. Et l'homme garde la distance avec l'espace entre elle et lui, entré en lui aussi, où les couleurs de cet arc en ciel vibrent libres. On ne commet le sacrilège par peur ou par connaissance. La beauté offerte de la femme la fait aussi inaliénable. Sa fragilité est totale mais intacte car elle est la flamme qu'un souffle suffit à nous ôter... en nous ôtant la vie, le feu n'éclairant plus que nos mémoires. Flammes et femmes trop embrasées, embrassées, étreintes, éteintes. Et elle est la cascade qui nous abreuve tant qu'on ne serre pas le poing sur l'eau, ce voile, cette main qui se pose et s'épouse aux nôtre. Niée à elle-même, la femme islamiste nie à son tour l'homme. Leurs pensées se retournent sur elles mêmes et risquent la folie. Il faut savoir ce qu'il y a au-delà de l'étoffe qui étouffe les soupirants. Alors la folie se

fait amour mystique comme on trouve avec Rumi que « Dieu est le souffle à l'intérieur du souffle ».

### Dakshinamurti Shiva

Vêtu comme un mendiant, Shiva séduisit des centaines de femmes dans la forêt où méditaient leurs maris ascétiques. Le bronze qui le représente au musée de Tanjore émeut toujours beaucoup de femmes. Quelque chose s'allume en elles de très profond sur leur peau même. Elles aient reconnaître l'amant caché dans le mendiant et le diamant sous le grain, désert nu, de sa peau de charbon. Si l'univers ne cesse de s'étendre, alors Dieu ne peut être qu'autant l'errant que l'inhérent, laissant les palais des ères en allées sans héritiers autres que les morts qui les habitent encore en croyant l'y trouver. S'il est partout, alors il est aussi toujours ailleurs. La quête est l'essence du mendiant comme l'huile est l'essence de la lampe. La femme ne s'y trompe, elle la grande insatisfaite, la grande in-quiète dans le désir de l'antithèse : la grande quête. Celle qui acceptera tout, connaîtra tout, oubliera tout. Les maris courroucés des adoratrices de Shiva lui lancèrent un tigre, un démon, du feu, un serpent. Il les accueillit tous, s'en emparant et s'en para. Et dansa. Ils comprirent et l'adorèrent à leur tour. Il avait révélé que la danse est inscrite aussi dans les mendiants qui habitent l'espace.

### Temples jaïns

Faire entrer l'air et la lumière aussi profond que la matière le peut. Ou faire souffrir, s'offrir la pierre aussi haut qu'elle accepte avant de s'envoler poussière. Route et rouleau, chemin et parchemin qu'on déroule au grand jour, dont le texte se dit, les hommes s'émerveillent. Un temps. Puis comme l'univers qui s'étend vers l'infini ne permet plus la lecture des constellations qui le tissent et l'attisent, les formes – rêve voulu par l'Un pour se connaître, symbolisantes vont s'immolant, s'éblouissant, s'abolissant en l'absolu.

### Beauté royale

La beauté des gens du Rajasthan. Parce que le courage est la soumission au réel d'abord, et puis l'insurrection et la résurrection. Les formes sont belles quand elles laissent deviner celles, sous elles, de l'invisible en quête de lui-même. Garder les yeux ouverts face au sommeil, au soleil, à la mort, à ce qui brûle et glace. C'est cette quête parcourant l'âme et la chair qui sculpte ce qui tend à l'inerte. La peur clôt les paupières, transforme le chant en cri, fait de la vague parfaite de nos lèvres un gouffre sans baiser. Ténèbres. Nos traits ont la forme de nos rêves et de nos actes. Le martyr, le sacrifice sont le feu qui fait s'envoler les chimères, demeurer l'immortel.

## Delhi Bazar

Delhi, Jama Masjid. Les musulmans et les autres. Hypnose des mots que l'on profère, des gestes qu'on préfère, des peurs que l'on professe. Dieu est sans attributs mais l'homme prie en tribus. Peuples élus, peuples zélés, peuples castés, peuples castrés, peuples baisant le sol, saluant le soleil, laissant mourir la terre et leurs frères en fièrement défendant leurs semblables, leurs territoires. Il y a les engraisés, et puis les agressifs. Alors Delhi de fuite, Delhi de mœurs, Delhi de contre-façon, grimée Delhi, Delhi-ctueuse et Delhi-cieuse, Delhi-rante, Delhi-mitée, Delhi mythique, Delhi d'initiés, malgré et grâce à tous, Delhi dans de sales draps, Delhi-vrance. Delhi tes liens.

## Taj Mahal

Taj Mahal, magie létale. Pourquoi le Taj Mahal est-il plus beau que tous les temples ? L'amour humain est-il plus beau que l'amour divin ? Non, il n'y a que la liberté absolue de chercher le Beau plus haut, quel que soit le nom qu'on prenne. Pourquoi un homme a-t-il fait faire à 20 000 hommes cette œuvre et pourquoi 20 000 hommes ne l'ont-ils pas voulue avant ? Mumtaz Mahal, l'épouse de Shah Jahan, était telle Vénus ? N'était-elle venue que pour lui et pour cela : sa beauté et son sacrifice ? Les flammes de marbre blanc l'immortalisent, l'élisent pour offrir, retirer à un seul homme et offrir à des millions d'autres cet hymne, chant du cygne et signe de l'hymen qu'il aimait impossible à jamais. On accuse Aurangzeb, fils de Shah Jahan, de puritanisme, en oubliant qui était son père. Le Taj Mahal doit être vu en totalité et en détails. Sur les parois face à la lune qui se lève, il y a des fleurs de marbre qui semblent n'avoir jamais été regardées. Elles sont denses de mystère et de silence, comme chargées de toute la force qui habitait ces temps, comme le regard d'un soufi qui te demande sans sourire si tu désires le suivre loin, très loin, sans mot dire. Etrange impression. Suggestion ou réalité ? Vérité que le Taj n'existe pas sans tout ce qui le fait, et qu'il est un enseignement. La question revient : l'amour qu'Eve réveille est-il plus beau que celui qui la refuse ? Indifférence du couple au monde, se mirant l'autre en lune, illuminant pourtant l'ennui des hommes sans soleil ni sommeil. C'est en acceptant de la perdre que tu chercheras à ne jamais l'oublier, pour la sauver en toi, te sauver seul et pouvoir ainsi la sauver, la gagnant pour toujours, toutes nuits. Sinon tu ne lui offres que ta peur, non ton rêve.

Non loin d'Agra sont Mathura, mater de la naissance de Krishna, et Brindavan, où il jouait avec Radha à se quitter, à se quêter, diamants amants, mendiants l'un de l'autre, telles les lignes, lui lingam, elle yoni, s'éloignant et s'oignant autour de la Yamuna, comme celles qui forment par le huit le nœud de l'infini ouvert en lui. Et

si, ici, Shah Jahan et Mumtaz Mahal étaient Cela, ceux-là, Krishna et Radha tendant à l'infini leurs mains et sachant que l'espace qui les sépare vient les unir par l'Esprit et par l'art et se pare et les pare d'un joyau que la fusion du couple préparait mais celait. Lila, jeu de Dieu lorsque maya cesse d'être vue comme ennemie, haine mise à l'encontre des sens. Les amants véritables font de leur distance l'empire que parcourt leur amour en éclaboussant de grâce la terre de ses foulées. L'évidence offre tout, ainsi aliène. Car que possède celui qui n'a rien conquis ni compris seul ? Il peut tout perdre à tout instant. L'hymen cessant, l'immanence révèle le vide au cœur de l'évidence. Les amants qu'un océan, une pluie, un fleuve, des flammes baignaient et bénissaient se scindent. Rien ne le peut de deux hémisphères unis par le vrai vide. Mais le rien du coït haletant, soupirant, a le temps et l'espace en lui. Connaître, c'est aimer dans la chair, dit l'Ancien texte amant. Mais les corps désunis permettent aux âmes dans les cris et l'écriture, les arabesques, les arts qui baisent presque les lèvres qui poussaient les soupirs, de s'allonger, de se languir. L'invisibilité de Mumtaz Mahal appelle ce qui sera sa nouvelle présence pour Shah Jahan. Ceux qui s'aiment aspirent à mélanger leurs êtres, à échanger leurs lettres. Romans épistolaires que l'absence permet, heures où le désir devient désert à traverser, soif de l'autre. Lorsque les heures deviennent années sans espoir d'étancher la gorge qui chantait avec les vagues de sanglots car la lumière est éteinte, quelle œuvre jaillira du cataclysme ? Le Taj est un exemple du surgissement minéral de la terre ébranlée de l'empereur. Plus l'attente entre les amants grandit, plus la lumière s'étire et joue avec elle-même dans l'espace. Toutes les formes naissent de la sublimation de l'instinct de fusion. Ceux qui se séduisirent sans un mot se dirent ensuite tout et n'ont plus de mot pour le faire. La danse prend son sens dans la distance. En elle la déesse offre et reprend aussitôt, instant après instant, le secret de ses joies. Elle le fait pour lui et s'aliénant enfin sait aussi qui elle est. Lui se laisse dépendre de chacun de ses gestes, se perd, s'éprend, se sait fait pour elle et par elle. Devi danse, dévidant ce fil dont la voie est tissée, et c'est d'évidence la voie et du sens et des sens, fleuve unique coulant sous nos peaux desséchées.

## Pushkar

Chacun est à sa place et passe. Vêtu de peu, venu pour rien, vêtu de peau. L'eau les accueille, qu'ils y rentrent ou pas. Sur les ghats il suffit de laisser descendre le regard. Nul ne semble ici plus beau l'un que l'autre comme tout s'allie et se délie pour composer l'aquarelle aussitôt effacée, la musique oubliée d'un rêve très léger. La conscience est cela : l'espace qui laisse passer les pas, être la danse, brûler les feux, voler la cendre, et se contemple, par tous épars, elle-même. Pétales de roses, éclaboussures, éclats de grâce, reflets sur les vagues, voiles multicolores où l'on a transpiré, puis que l'eau va offrir à la transparence. Rien ne semble neuf en Inde,

tout est immémorial, tout y est mémorable. C'est pourquoi l'on y vient pour oublier La forme nouvelle porte le signe de celles qui l'ont permise et dont elle est perméable. La poussière est partout, parlant d'un très vieux temps, et du destin.

### Gestes

Dans l'enseignement permanent de l'impermanence qu'est l'Inde, parmi la beauté éternelle, les gestes millénaires et les instants bénis, il y a toujours l'humour d'un objet de plastique, d'une étiquette colorée et naïve... eux-mêmes invités aux rites car eux-mêmes en sont issus.

### Mère des formes

L'Inde mère des formes te nourrit, te pourrit, te sourit jusqu'au bout. Au bout de quoi ? Du jeu, après quoi tu te sais et tu es inaccessible, imputrescible, joie infinie. Toutes couleurs, toutes odeurs, toutes musiques, toutes saveurs, toutes caresses sont ici et désirent et déchirent, s'offrent à elle, ton âme abreuvée, submergée, quand l'Occident ne touche au Réel que du bout du cortex. Des royaumes entiers de ta mémoire, par les sens réveillés, s'ébrouent, s'éprouvent, s'émerveillent, amorcent une inquiète quête dont ils savent qu'elle est sans fin, car c'est l'éternité en nous présente. Se relier, se relativiser, c'est, non perdre son importance, mais se connaître allié – fou, salut – à l'univers entier.

### Jain Temple, Jaisalmer

Nous n'adorons jamais l'art, mais la vision de l'artiste, qui se reflète par ce qu'il aura élu miroir de l'invisible. Stalactite, stalagmite, sanctuaire, caverne primordiale ou lieu des dieux intra terrestres. Les couples partagent une même auréole, une même palme, un même serpent, la même absence de pensée. Corps parcourus de délices, de lumière. L'étoile de la création a enfin connu la matière la plus obscure, l'a pénétrée, à peine entrée a réveillé le code secret inscrit, sanskrit, dans la poussière prise, éprise de lui sans le savoir. Voilà ce que ces amants disent ici : par l'homme le soleil s'est uni à la terre et nous sommes les noces révélées à vos yeux par mes mains sur ses hanches, ses bras sur mes épaules.

### Pôles d'or et d'argent

L'Islam s'étend, vêtu de sable, de noir, de vert depuis Jérusalem jusqu'à Jaïsalmer. Les deux cités enceintes de mystères et de révélations sont comme les deux pôles où passèrent les caravanes de lumière, tension éclectique chargée d'or, d'argent, de soie, d'opium en des temps révolus, au rêve dévolus.



Les murailles sont le signe de la peur, qui est le signe du désir, qui est le signe et l'igné mirage de l'ignorance. L'ignorance est le signe de la connaissance et de l'humain comme l'ombre indique et l'homme et le soleil. Rien qui ne soit issu de lui. Ici les remparts sont le plateau de l'offrande des merveilles à ceux qui osèrent traverser le désert. Rien qui ne fit la richesse de Jaïsalmer qui ne fut entaché de sang, de sueur et de larmes. Ce n'est pas ce qui en fait le sens, ni la saveur, ni l'âme. Ce qui brille ou qui fume n'appelle pas ce qui pillent et qui brûlent pour sa possession, leur possession. Saisir le rêve, c'est le perdre et se perdre. Les métaux, les étoffes, les vapeurs sont l'œuvre périssable qui s'efface par la nature même de sa rupture d'avec la source. Mais ils témoignent de ce qu'elle est et n'est pas. Le désert est le lieu de la soif comme celui de la lumière. La soie l'enchanté sans l'étancher. Mahavira comme Bouddha proposent l'eau ultime, le sceau primordial et entre eux-deux le sceau sans lequel nul envol. Le même que celui que Krishna révéla dans la Bhagavad Gîta au désarroi d'Arjuna, ce désarroi qui désarmait le roi même. Le cocher et les Rajpoute partagent le même clan : les Yadava. Un nom qui semble dire oui à tout, car tout est Lîla, jeu divin. Une légende fait dire à Krishna que la ville bâtie sur une montagne triangulaire aura un grand destin. Ainsi fut élue Jaïsalmer. Jérusalem capitale du roi David, comme l'avatar indien amateur de beauté et jeune berger cristallise bien des songes. Le chamelier qui nous mène sur cette dune se nomme Davi Sing. David lion. Ou David chante. Joli clin d'œil comme le soleil, astre de ce signe et signe des oints, disparaît derrière cette paupière qui se clôt : notre terre.

### Danses

Le verbe et la chair, le chant et la danse. Christ hermaphrodite, verbe incarné comme un ongle incarné qui fait mal et appelle à se libérer.

### Désert

Au delà des mythes et des mots, la douceur d'abord, d'une caresse, celle d'une femme, le grain de sa peau, la soie de ses cheveux.

Le désert t'offre l'ultime, pour cela il te déshérite : rien qui ne puisse sortir de son royaume. Il est l'amante qui indéfiniment se nie à porter des fruits autres que la brûlure et la caresse. J'en veux pour preuve la douceur de son grain, la chevelure déliée déliant tous les liens, les courbes de ses hanches et seins. Comme l'amante le désert est mouvant, émouvant jusqu'à la mort parfois, que guette celui que tente le retour par le sable à la matrice. Il faut savoir ici marcher comme sur l'eau et ne faire qu'écouter les sirènes de l'arène sans goûter sa poussière. Le vent souffle sur sa peau et sa pose se défait et se recompose, autre. Le soleil tourne et la rêve et la revêt de reflets et d'ombres. Kaléidoscope, Kali, mort et mort de la mort, amour au delà. Détruisant tout cela, instruisant l'homme par les flammes de sa consommation,

Kali ne laisse la jouissance ni le supplice d'aucun bien , aucun lien, d'aucun mal ici-bas. L'orphelin pleurera même sa marâtre, préférant l'ombre de sa prison à l'horizon de lumière trop lointain, les oubliettes de sa raison au grand oubli de l'oraison. Nul fleuve ne traverse le désert s'il n'accepte de faire nuage ou d'explorer la terre. Mais l'épreuve n'a de sens que si elle ne laisse que lumière après elle, la réveillant de l'obstacle franchi, affranchi à son tour. Comme l'Eveillé rejoint par les disciples rivaux que la joute oratoire avait vaincus et libérés. Comprendre que tout cherche le ciel par le feu et ne fait, n'est que cette unique quête entravée, travestie de haillons, de soie, de feu ou de peau nue. On sait, on sent que l'esthétique d'ici signe l'extatique d'ailleurs, que tous deux sont le but, la voie si loin, pourtant déjà en nous.

### Opium

L'opium était légal il y a peu encore. Pourquoi cet interdit? Les états veulent que leurs sujets ne soient pas sujets à d'autres pouvoirs qu'eux-mêmes, surtout si ces pouvoirs sont des contre pouvoirs. Comme Jéhovah interdisait les fruits donnant la connaissance et la vie éternelle. Il nous faudrait croire, croître, nous plier et nous multiplier en la réalité de l'absurde imposé et non pas réfuter alité haine et hâte alliées dans le jardin des dingues qu'est la vie en société. Mais l'opium est un symbole destiné à brûler. Létal toujours. A Jaisalmer les havelis témoignent que dominant ceux qui tiennent les clefs de l'évasion parce qu'ils règnent sur les cachots. L'homme veut mourir et vivre à la fois. Cela s'appelle rêver. Il faut d'abord crever les yeux trop ouverts sur la souffrance, pas assez sur sa source. Ou baisser les paupières dans l'étendue position du Mahaparanirvana du Bouddha, l'extinction suprême, comme on allume un autre feu sous la pipe. Mirage, mi-sommeil.

### Train vers Delhi

Le train avance lentement, depuis désert jusqu'à Delhi, pour nous laisser décider de l'avancée de notre humanité, depuis la densité zéro de la population jusqu'à la plus haute d'ici-bas, au plus bas d'ici-bas. Entrer, sortir les yeux ouverts de la capitale de l'Inde. Quitte tout cela : les fils de la morale, de la peur, du destin, ne pleure que pour ton rêve. L'orgasme t'offre le ciel et te donne l'enfer d'un monde qui ne sera jamais à tout le monde. Kali yuga, âge de fer et âge noir, métal hurlant sur bitume brûlant. Pétrole dans les veines véhiculées, pulvérisé dans les artères mégapolisées, contre du sang, de l'eau monopolisés. Nous sommes ensommeillées poussières d'étoiles faite chair à canon, chiffre à écon, de temps à autres canonisés par les nécrolâtres vatricanants.

## Filmeries d'opium

Le Jay Mandir de Jaïpur est la plus grande salle de cinéma d'Asie. Magnifiquement décorée, et plusieurs étages. Dehors, l'architecture sacrée de la cité aux neufs portes à l'image de l'univers disparaît dans le fleuve humain en crue. Styx et damnés, enfers non plus souterrains mais surhumains, inhumains pour un milliards d'âmes, inhumés en pleine lumière, soient mille millions d'humiliés par ce qu'ils font ou laissent faire, et quelques illuminés. Etre lâche, être pris, ou lâcher prise et quitter toute attraction et toute tractation terrestres. Six heures du soir à l'une des portes de la ville, quand l'Inde nous rappelle qu'elle est le grand et laborieux laboratoire de l'absurde, du sens et de leur bûcher. L'Inde brûle, donc l'Inde fume, des ghats de Bénarès au charras de Goa, des opiumeries de Jaïsalmer aux embouteillages de Calcutta, des brouillard du Cachemire aux encens de Madurai, des brumes des théiers de Darjeeling aux vapeurs de tous les chaï, et les réchauds à dhal, les beedis et les trains. Nirvana signifie extinction parce que la lumière dedans rend tous les feux du dehors inutiles. L'Inde s'épuise, et puis ? Les puis ne servent plus quand le Gange descend du ciel dans l'homme. Comme une mort, un paradis fugaces, les cinémas s'ouvrent à ceux qui souffrent. L'Inde a faim donc l'Inde filme et offre l'opium de ses filmeries de luxe ou de fortune, sur le voile de maya de ses écrans où la danse cosmique de la déesse n'est ni avortée ni brisée et à portée de l'œil d'un intouchable. Quelques poses de la déesse pour quelques pauses dans la détresse. Têtes et carcasses vidées, ravies au septième art par la vision divine de la geste héroïque, érotique des étoiles qui jouent à Bollywood, abolissant la pesanteur. Enthousiasme où seule l'émotion déferle sous toutes les formes pour faire que l'on se souvienne que tout est le jeu du grand metteur en scène du théâtre du monde, Ranganathan Swami, Vishnou. Lui qui émane - cinéma – l'univers de son esprit par son nombril. Et faire aussi qu'on le soutienne par nos rêves nourrissant le rêve originel sur les lèvres du dieu inscrit – sanskrit – dont le Aum est le son dont tout homme est le songe. Car, sur cette terre édifiante, terrifiante où tout animal est vénéré, on dit que l'homme descend non du singe mais du songe.

## Taj Mahal

La vie comme une haie d'honneur mène à la mort. Au centre est immobile l'eau qui tout reflète, qui tout révèle des fonds secrets, des cieus sans fin, les fait ici descendre et tendre telle une main qu'on pourrait prendre.

Si tout autour est d'ocre et d'encre, de pierre rauque, de chair encore, la perle est en son âme comme en un lac de sang. Ni le sel, ni les lames, ni les larmes amères, ne touchent à ce rivage, n'altèrent le visage comme entre l'or et l'ombre est l'aurore des mondes, le crépuscule vague qui s'avance, se retire, qui tout attire et fond.

Ainsi le sanctuaire de l'épouse en son taire enseigne le passage étroit entre les astres, à descendre avec l'un, plonger dans son sang même comme en un mur de flammes, pour, avant que les cendres n'aient raison de la braise, remonter avec l'autre, comme une éclipse folle et briller dans la nuit comme l'amante brûle d'être une avec l'amant.

### New-Delhi – Old Delhi

Arrivant en rickshaw à Old Delhi, nous voyons les corps endormis étalés sur les trottoirs, épousant les banquettes des véhicules, les corps debout marchant, portant, tirant, riant, peinant. Deux heures du matin, dans l'océan chaud qui vit, souffre et se débat. Le sens est mort. A-t-il jamais été, depuis si longtemps ? Seuls les sens dans leur lente et inexorable agonie font eau de toutes parts. Vivre, puisque nous sommes ici, mais chaque pensée, chaque souffle qui naît dedans comme dehors, chaque geste a l'écho de sa fin, du chaos qui s'étend, du désespoir qui croît comme un gouffre béant ou du rire qui croit être autre que ce gouffre. Laisser tout cela être, ne plus tisser la toile où se prendre soi-même. Tout le peuple qui va et vient autour de la mosquée a-t-il un jour compris l'espace de la cour qui a cessé d'agir et se tient en son souffle ? Jama Masjid, mosquée rouge, immense qui émerge tel un mont hors du monde. Les marchés qui y mènent sont la voie vers la paix. C'est là que des gens dorment, parlent ou mendient ou s'abandonnent à peine, sans passer le seuil.

Le soleil voilé jaune dans le ciel blanc. Les arbres légers au vert calme s'offrent en contraste à la teinte des murs. La porte ouverte sans un mot sur le silence comme une porte s'ouvre en nous aussi. Vente tiède de l'esprit quand la nuit a lavé l'âme et que chacun s'éveille dans la grâce nouvelle où tout semble possible. Cour carrée, bassin au centre qui ne s'élève pas en fontaine illusoire mais laisse être le vide, dans sa prosternation. Allées où les homes dorment. Au loin, le fort rouge s'étend dans la brume, silhouette allongée, estompée. Minarets comme veilleurs debout, toujours sur la coupole-mère qui détient le secret.

### Raj Ghat

Samadhi de Gandhi à Delhi.

Une pierre noire immense sous le soleil dans l'air brûlant. Quelques lettres inscrites, sans le moindre mot, sans le moindre mal. Il passa ses cent quarante quatre derniers jours non loin de là avant de s'éteindre. Le souffle part d'abord, puis par le feu l'océan des désirs, dont les vagues se sont déjà figées dans les veines, s'en va en fumée noire comme un esprit errant exorcisé enfin rejoint le bleu du ciel. Puis, avec la semence nouvelle, la nouvelle naissance, descendre. Des

cendres noires aussi, moires en la mémoire – seules – de qui n’enterre que les morts, de qui ne sait taire les mots.

### Red Fort

La mort est noire et mate lorsque de l’âme où n’est lumière ni reflet au fond de la pupille, de lui, d’elle, de soi. La grande mosquée sombre n’adore que la peur. Tout semble s’arrêter au ventre qui se nie et ne s’ouvre qu’en tombe où s’abîme l’absurde, l’ennui du désert triste qu’on n’a laissé fleurir, flétrir, fertile se faire terre, puis sable et se taire à jamais, désert.

Ici la bête est noire et n’aime qu’elle-même, Tout se tend et se presse, se heurte et se salit, dans la matière inerte et ternie, la terreur s’est assise chez elle sur les marches du temple. Si l’image est magie, noire, la lune ne dévoile que la pâleur défunte et se voile la face, le jour. Pourtant l’œil d’or ouvert dedans, toujours. Qui n’aime ses morts dedans ne les laisse de cendres et se laisse descendre vers eux et la haine s’étendre. Aller.

Rickshaw. Sur le char de la vie sont assises deux femmes, dans la vie sagement... dont le visage ment comme pupilles mentent, comme nuit noire ment lorsque voilées comme elles, d’un voile sans étoile qu’étranglent deux triangles, que ne scelle l’amour de deux autres triangles, qui ne connaissent l’astre, ni l’autre au corps, cantique ni shakti, de roi ni de Shiva, et ne se savent d’eau, ne se sachant de feu.

Le fort est rouge et teint de lui l’espérance éternelle de celui qui lui tend son cœur, rouge et teint comme lui. Il descend loin de là, là où finissent terres, luisant en s’en allant, ailleurs lent dans la mer, bientôt dans l’Occident qui saigne, que l’Orient enseigne. Que l’Orient expansif panse sans mot dire, car la plaie est de fer, comme l’âge le veut, car le mal est de faire plus que sage ne veut. Tout se hâte et se hait, et s’oxydant se perd, hors l’or et s’occit. Dans des larmes d’argent, des perles et des pourceaux. Son cœur battait en elle, sous lui, puis en elle celui d’un autre. Qu’elle élève au dessus, vers le ciel hors la nuit, comme le jour se lève, il se lève et il bat, il s’ébat et se bat, toujours sous lui en lui, ils sont un, à l’unisson issus de la mer et du sel, sans un frisson hissés au zénith avec celle qu’ils illuminent à l’horizon issue et tous deux celés et bientôt révélés. Fort rouge. La pierre s’ouvre comme une lèvre, une paupière, corridor d’ombre, et c’est l’espace. Temples et pavillons de blanc, de vert et d’ocre. Il a plu dans la journée et le ciel est comme un cœur chargé, gonflé de larmes et d’espérance. Raffinement, vain mot, amour du beau plutôt porté à sa plus grande exigence dans le respect de la sérénité toujours de joie Le fond blanc de la pierre partout tel un œil ouvert émerveille l’artiste. Et des milliers de formes jouent, s’aiment, se font et se défont, se fondent et se refondent, se donnent et se défendent toujours dans le sourire et le soupir des corps qui glissent, s’immiscent et s’initient – délices – Delhi. L’instant dilate, comme un vent chaud, son âme abolissant toute distance, toute souffrance du je. La terre

tendre, poussière, cendres, les arbres souples ou fatigués se penchent pour que s'épanche ta vanité enfin lassée, pour que s'épanche, en vacuité, ta soif. Lassi de lait, de fruits, lune et soleil, de glace et feu, tel est ce lieu, tel est celui qui le devient.

### Vers Jammu

Les immenses précipices qui longent la route montrent qu'il s'agit du début ou des épreuves d'une autre terre. A-pics, fleuve au plus profond, violence des formes, élévations soudaines des sommets, ce chaos est initiatique. Encore quelques kilomètres et nous sommes au pays de Bod. Esprits, gouffres et souffles errants.

Tout est crise. Les crises de croissances sont tels les Christ en croix : déchirement, arrachement héroïque à la plaine ou aux plaines du Gange et de l'Indus vers es hauts-plateaux. Le décharnement minéral évoque celui de l'ascète en route vers plus de bleu, plus de lumière, plus de silence. Parfois des champs au vert intense entre deux vallées, comme une offrande entre deux mains, un rayon entre deux tempêtes. Comme à Jérusalem, terre ceinte, terre enceinte, de guerres et bruits de guerres. Il semble bien que le Messie - séisme soulevant les montages - ne soit pas venu apporter la paix mais l'épée, partout où ses pas ont mené l'homme. Si tu veux la guerre, prépare la paix.

### Srinagar

Sur le lac Dhal glissent les barques, les shikkaras. Des femmes aussi, et sur elles aussi glissent, sans un bruit ou à peine, les saris roses, et les ris clairs, les éclairs gris au ventre blanc, des cris dans l'air, le vert de l'eau, comme un miroir où chaque ride – telle sur la peau – monte et affleure, à fleur aussi, cercle éphémère, effet d'onde, erre. Miroir des cieux, les eaux. Miroirs des eaux, les cieux, et les aigles qui tournent, bruns, dans un cercle identique, et les eaux dans les yeux, et les yeux dans les eaux disent que ce qui est en haut est comme ce qui est en bas.

### Rosabal, tombeau du Christ.

Le rickshaw qui nous y mène porte, à gauche sous sa capote, une reproduction d'une Vierge à l'enfant, nulle autre image de dieu hindou et nulle autre arabesque à l'avant. Une petite construction rectangulaire, nous entrons. Le temple est homme et l'homme est temple. Oter ses chaussures, se relier à la terre, c'est se relier à soi, à la vie, à l'autre. Autant, sinon plus, respect de soi que respect du lieu, respect de soi comme étant le lieu lui-même, et comme autre soi-même. Pure énergie, énergie pure, par les racines. Tombeau dedans, long de plusieurs mètres, derrière une cage de verre. Elle me fait remarquer la date de la pendule arrêtée à l'extrémité du tombeau, contre le mur : friday : quel jour ? Vendredi. Ainsi le tombeau de Issa

est-il placé sous le signe le plus clair. Je n'ai pas l'idée de regarder l'heure. Plus tard dans la journée, je prends conscience des deux lettres qui marquent, omniprésentes, la région : partout figurent ces initiales : rickshaws, camions, taxis, voitures, enseignes officielles, panneaux publicitaires : JK, Jammu and Kashmir, Jesus Kristos.

### Shalimar

Les fontaines, axe de vie qui l'irriguent habituellement, sont à sec. A droite et à gauche, d'immenses érables, des pelouses, des fleurs. Au loin les montagnes du Cachemire dont le dénuement accentue le mystère et la rigueur. Des enfants se baignent dans le seul bassin intact, nus avec des cris de joie. Des couples silencieux, souriants et surpris de nous voir nous regardent. En effet, dans cette ville qui accueillait il y a encore quelques mois des dizaines de milliers de visiteurs, et des centaines il y a quelques années, les occidentaux croisés depuis deux jours se comptent sur les doigts d'une main. Nous parlons avec notre ami des combats à Kargil. Il dit que ce sont des Afghans, des Talibans déjà exercés par leur lutte contre l'URSS, qui cherchent à s'infiltrer, que ces soldats ne donnent rien à leurs enfants, rien qu'une arme et qu'ils sont élevés ainsi.

### Vers Amritsar

Après les défilés, la plaine. De Jammu à Amritsar, les visages changent à nouveau, s'épanouissent. Les voiles noirs fermés de fenêtres à barreaux pour les yeux disparaissent, pendjabis et saris fleurissent. Grâce, insouciance et sourire. L'eau irrigue les terres comme les peuples.

### Temple d'or, Amritsar

A nouveau, l'espace immense de la descente du divin. Marbre blanc, bassin où nagent des poissons, temple d'or. L'ensemble semble à l'infini souffrir, à l'infini s'ouvrir, de l'illusion des hommes à l'illumination. Ainsi est l'œil du sick, profond et sans faiblesse. Dans le laisser aller général de l'Inde et des indiens, le sick paraît veiller. Mais sur quel monde ? Et qu'attend-il, l'arme au côté ?

L'eau du bassin est noire comme une huile d'ailleurs. En continu, la foule avance sur le passage vers le temple. Les chants ne cessent jamais. Jour et nuit, ils rendent grâce à Dieu et au gourou Nanak. Dans la nuit étouffante, leur beauté est comme un pont de souffle et d'étoiles. Nous nous levons vers trois heures du matin du marbre du temple où dorment par dizaines les indiens et allons nous asseoir dans un tea-stall. Un téléviseur transmet les images du concert d'un musicien sick. L'harmonie des instruments et de la voix est totale : léger son des tablas, harmonium peut-être ou peu importe quoi. Le chanteur reprend longuement le

même hymne. Nous passons des vies à répéter et entendre les mêmes paroles sans savoir écouter deux fois la beauté sublime d'un instant. Son visage est, lui aussi, d'ailleurs, complètement. Puissance, douceur, amour, beauté, il incarne tout cela comme si personne ne l'avait incarné avant. Une profondeur autre semble ouverte par ses yeux. Il se tourne lentement, tout dans la parole qui l'habite. La noblesse de son être à ce moment l'apparente naturellement à l'animal des sicks : le lion. La présence invisible de son magnétisme envahit l'espace autour de lui et la salle tout entière. Savoir qu'à Amritsar, dans la nuit où tout brûle, le chant ne s'éteint pas, et l'ouverture reste, dans le jour où tout crie, il est toujours un cœur où descend tout l'Amour. Si le chant vient de l'âme, celui du sick vient ici de l'infini. Le temple au milieu du bassin est la fleur d'une colonne qui monte au ciel.

### Rishikesh

Deux ponts superbes au-dessus du Gange mènent vers les passeurs, grandes écoles de yoga, dont les demeures montent comme des forteresses, comme des méditants tout drapés dans l'orange de leur robe.

### Haridwar

Samadhi de Ma Anandamoyi. Marbre blanc, sérénité, fraîcheur. Deux espaces pour se recueillir devant son ultime maison terrestre. Arbres autour, ciel délavé et nuages calmes. Gange à Hari Ki pairi, rapide et boueux, brume en suspension au dessus, poudre de cristal glacé, halo de lumière blanche. Après le Cachemire et le Pendjab, après Delhi, l'Inde semble prendre ici son cours, avec le Gange. Nous nous baignons à l'endroit le plus sacré de sa route où il quitte, paraît-il définitivement les montagnes pour rejoindre la plaine. Les deux poings fermés autour d'une chaîne, je me laisse porter et m'immerge longuement. Malade, je n'ai rien mangé depuis deux jours. A Rishikesh, du lassi bu avec un sadhu m'a fait les effets d'une violente purge. Parfait pour rencontrer ici encore le fleuve sacré. Le courant puissant me traverse. A la sortie de l'eau, plus rien ne semble exister dans ce corps déchargé. Nous marchons le long des ghats où beaucoup se font raser le crâne, ne laissant qu'une mèche au sommet, vœu de flamme. Des fleurs glissent dans des barques de feuilles, orange, rouges, blanches. Dizaines de sâdhus, absents dans leur présence ou qui sait, comme ces fleurs sur l'eau dont ils ont la couleur, dont certains ont le feu, attendant de s'éteindre, attendant de voguer, par delà tous les ponts, feu de joie s'allumant avec le crépuscule, feu de joie s'éteignant avec la nuit qui tombe, feu de joie s'allumant dans les milliards d'étoiles.



## Jaipur

City palace muséum, les cours se succèdent. Dans une salle sont exposés des instruments. Je contemple longuement une cithare ornée de mille arabesques et dorures. La caisse est courte et ronde, le manche long et mince. Cet emblème de l'Inde est parlant : parfaite rondeur de la base dont s'élève comme un seul chant vers l'infini : la voie où toute corde vibre. Dans une cour jouxtant les appartements où vivent toujours le maharaja et sa famille, plusieurs portes nous fixent de tous les yeux des paons, peintes des tons les plus variés. Même dans les raffinements les plus extrêmes, l'art indien semble laisser le souffle – ici dans ce palais rajpoute – passer dans la forme et la faire sourire. Ainsi en est-il du caractère indien, souple et docile à combien de modes et pourtant prompt toujours au retour aux sources.

## Pushkar

Le lac au vert profond comme un miroir opaque. Dans le vol des pigeons qui écrivent le ciel, sur les ghats qui descendent comme des bras se tendent, sous le ciel qui s'estompe, au milieu des montagnes, et baisée par les sables, la ville est sise et laisse en son demi-sommeil que passent lentement les voiles qu'elle émeut. L'eau aime la pierre et la pierre aime l'eau. Tout les sépare et elles s'unissent, tant elle se pare quand elle glisse, de son regard, tant elles se parlent, vague langage, tant elle respire, sous sa caresse.

Les bâtisses et les temples qui entourent le lac le rendent parfois semblable à une arène pacifique, dans cette ville où toute viande est interdite, invitant le voyant à plonger sa pupille en celle d'émeraude immobile de l'onde. Les souffles vont cesser semble-t-il sans tarder de voler sur les eaux, sur les peaux, sur les pierres, de farder les paupières, parce qu'à jamais ouvertes, de rider les visages si ce n'est d'un sourire. Pushkar, lieu unique en l'Inde unique, où Brahmâ le créateur lui-même élit le site de son temple. Pushkar, nom qui résonne comme le souffle embrasé d'une étoile : pulsar. Du chaos primordial, Pushkar a le désert dont quelques arbres à peine émergent en brûlant, les monts sombres et épars, l'eau stagnante et le vent et le soleil voilé.

Dans le désert, à la fin du jour, alors que la nuit semble descendue sur les couleurs du monde, soudain s'étend une lumière autre, tout le ciel s'illumine comme de l'intérieur et semble étinceler. Au sud est l'ouverture d'azur dans les nuages, contraste comme un rêve. Comme un mélange d'or et d'argent dans les nues, l'hymen des lumineuses en ce jour de juillet qui unit la lune du cancer au soleil du lion. Ainsi nous le rappelle, sur le chemin du retour, le cri des paons qui chantent et témoignent en leurs yeux, de la constellation dont ils portent aussi l'astre : « leon ». Au loin, au sommet d'une montagne, le temple de Savitri, parèdre de

Brahmâ. Même distance entre eux qu'entre les couples indiens. L'homme au milieu du monde délivrant le message à quiconque l'approche. La femme hiératique, lointaine en son silence. Shakti pourtant sans laquelle rien n'est possible pour lui. Les dromadaires récitent, en leur marche si lente, celle de la création, les temps les plus anciens, l'amour du geste long.

### Diu-Nagoa Beach

En longeant la plage par une route de terre, nous arrivons bientôt au bord d'une falaise où la roche rongée par l'eau a pris un aspect déchiqueté, agressif et percé d'une infinité de longues galeries verticales qui descendent jusqu'au sable. Un employé en uniforme veille sur une épave et plus loin peut-être aussi, sur une grue et un vague chantier qui semble à l'abandon. Alors que nous nous approchons, un sifflement nous fait comprendre de garder nos distances. Des vagues puissantes viennent frapper le flanc du bateau de plein fouet. L'eau rentre à flots par les hublots face au large, ressort par ceux qui nous regardent comme des yeux crevés. Bâtiment couché là comme un cadavre d'animal dans le désert, ce cargo porte un nom : Glory of the sea. Comme un corps qui semblait jadis la gloire de l'homme sur la mort, aujourd'hui devenu corps de gloire, et victoire sur l'orgueil de l'homme. Mais dans ce tableau dérisoire de l'éphémère de la force, il y a une beauté enceinte, comme un espoir qui ne saura être déçu : la peau de fer illusoire qui part avec sa rouille comme un palais avec son sable, ce corps que le sens et la vie semblent avoir à jamais quitté se libère enfin de la forme, limite en elle-même vers l'océan sans borne qui connaît toutes formes. En cessant de lutter contre les vents, les eaux, il se fond parmi eux, accédant par là même à toutes les contrées. Cette eau qui le possède est le bain le plus pur qui l'appelle à quitter la surface du monde pour plonger et songer au sein sacré des ondes.

### En bas

Kali-Yuga. Si les femmes ont gardé leur aspect éternel d'amantes, d'épouses, de mères, si le Gange a toujours le même immense cours, si les temples sont pleins, si les plaines où l'on plante et récolte le riz sont toujours aussi belles et intensément vertes et les buffles aussi noirs et les vaches aussi saintes, ni le sens ni le rêve ne semblent brûler là, dans les prunelles hagardes, ni le sourire des dieux comme une brèche de lumière ouvrir les visages tendus. La seule aspiration de la plupart des jeunes est la caricature des clichés les plus vulgaires des modes occidentales. Grotesques et triomphants dans le simple port d'une paire de bottes ou de lunettes de soleil, dans l'imitation consciencieuse du bureaucrate, de l'homme d'affaire, de l'informaticien modernes, dans l'application méthodique à singer et se revêtir du moindre symbole du « bien-être » de là-bas. Chemise en jean ceinture en cuir, jean et bottes noires à quelques pas du Gange à Haridwar, Burger King made in India

aux portes du Temple d'or à Amritsar, maris aisés supportant de flambants neufs Levi's ou hôtelier croyant bien faire en passant ses quelques cassettes de rock sur le lac Dhal devant les montagnes du Cachemire.

### Nagoa-Beach

Ciel de mousson, voilé depuis deux jours. Ce matin, le soleil apparaît, et le site en est transfiguré. Il y a, non pas analogie, mais identité entre la mer et la femme, le soleil et l'homme. Sources d'en bas, d'en haut. L'eau est le miroir du ciel et ses métamorphoses la parent de tous les visages, se lisent comme des paysages. Là, sur la face de l'eau est la face de l'autre et l'élément mouvant est l'amante s'émouvant. Soleil. Sous l'œil éblouissant de chaleur et d'amour étincelle tout l'être et respandit de joie, parsemé de diamants. Mousson. Dans l'unisson du gris et du blanc, l'ataraxie divine, la paix et la fraîcheur et l'au-delà des mondes. Dans la nuit, le mystère sans fond de l'outre-tombe, outre mer, outre mort, dans les yeux noirs ouverts. A l'aube le chant pur d'une gorge sans tâche. Au crépuscule la compassion infinie et l'oubli de tous les maux comme une vague immense, un sanglot d'amour fou entre ses bras ouverts et fermés sur le monde, tout baigne et puis emporte.

### Diu Fort

Vert d'eau profond  
Autour des pierres  
Chemin de ronde  
vers l'océan.

A l'abandon  
le roc respire  
son grain d'or clair  
est révélé.

La mer, le vent  
le sel, le feu,  
le sable oublie  
le sang les armes.

Les larmes sèchent,  
abreuvant l'âme,  
les larmes coulent,  
éprouvant l'homme.

Nul ne s'occit  
plus dans le fer  
qui s'oxydant  
va se défaire.

Vers l'Occident,  
Pâle soleil,  
Nuages blancs,  
Souffle du vent.

Héron se pose  
et puis attend  
Sur le rempart  
Le temps qui passe.

Sur les lichens,  
Lumière tombe,  
Sous les lichens,  
Le temps repose.

### Ahmedabad

Couvre feu dans la ville où il y a trois jours des émeutes ont fait plusieurs morts. Les castes et les credos, paradis à crédit, par les cartes de crédit et les sheiks pour les morts ? font les meutes et les émeutes.

Trois millions d'habitants, trafic intense, ville densément polluée, population dépossédée. Cité par bonheur sertie de plusieurs moquées. Sous le pont qui nous ramène à notre quartier, près de l'une d'elles, j'observe un bidonville, assemblage de bois et divers matériaux, avec ses habitants. Intouchables ou à peine effleurables peut-être. Un groupe d'enfants joue avec une chèvre dans l'herbe au vert tendre près du fleuve. Dans une ruelle deux femmes discutent, le sourire aux lèvres. Ce lieu me semble à cet instant le plus humain ici, le plus épanoui.

Au cœur de notre quartier déserté par le couvre-feu, la petite mosquée du XVIème siècle de Sidi Sayed, autrefois partie intégrante des remparts disparus, est une oasis. Rien pourtant, si ce n'est un portail de fer, ne la sépare de la rue. Si ce n'est l'esprit du lieu, si ce n'est la vie. On s'agite ou on s'habite. Sous les piliers de la cour carrée, les bruits arrivent assourdis, défaits de leur violence intrinsèque. Sur le mur est, un hémisphère, œil sculpté en dentelle de pierre, qu'un arbre emplit. Celui qui a poussé depuis l'âme et les temps, dans celui qui a cru et puis vu. Autour, même tenu en laisse par le couvre feu comme un chien puni, le monde aboie, le monde hurle, le monde pleure, le monde ricane, le monde crache, le monde transpire, expire. Pays des pauvres, des lépreux, des tuberculeux, des

dissenteriques, des boiteux, des borgnes, des aveugles, des inaudibles, des intouchables, des irregardables, des irrespirables, des inaccessibles, de la souillure et de la purification, du châtimeut et de la grâce, qui chatouille, agace, agresse, l'Inde offre à tous et à tout moment la brèche hors de l'enfer : détachement et renoncement. Chacun sait la spirale de Maïa. Si ce peuple a quelques années de retard sur nos technologies, elle a des millénaires d'avance sur son avenir. Maya est ce serpent qui rend morsure pour caresse et ne danse que dans la distance. Qui conçoit dans la joie accouche dans la douleur.

Tout laisser, travail d'esclave ou de bourreau, travail d'enclave ou de bureau, matraque, stylo, rickshaw, pan, beedis, roti, chaï, cirage, sucreries, désir d'être, seul, à deux, dix ou à un milliard, d'exister, d'insister, de résister, de s'exciter, de se parler et de se parer, de créer, procréer et porter sur les épaules ou dans son ventre la vie, le deuil, d'avoir ou de croire être plus. L'Inde est, à ciel ouvert, à terre ouverte, à humanité ouverte. Les femmes montrent la voie, sourire et non désir, les hommes ne voient pas. Partir. Des milliers, peut-être des millions sont déjà sur les routes, et certains sur la voie. Auprès des fleuves ou des mers, dans les montagnes ou dans les temples, dans le silence ou dans les chants, allant avec le vent, avec les vagues, sous les étoiles ou sous la neige, mais dans la vie, à l'infini.

### Jama Masjid, Ahmedabad.

Grande cour, colonnes et allées autour, bassin au centre. Oiseaux, enfants. Mosquée ouverte pour rappeler le ciel, pour appeler vers lui. Comme une ligne d'arabe, ondulation à peine entre l'infini du désert et celui des étoiles, comme un cloître transitoire qui semble se fermer à jamais ici-bas, mais jamais à là-bas. Les hommes puisent pour leurs ablutions l'eau où viennent boire les pigeons, jouer les enfants avec leur ballon. Des dizaines de piliers soutiennent les voûtes de la salle de prières, plongée dans le silence et la pénombre où seuls se prosternent quelques fidèles vêtus de blanc. Une seconde partie, formée de colonnes plus basses et plus larges, rend le lieu plus mystique encore, le respect plus grand mêlé d'appréhension. Sur le mur nord, entre les arcs et les colonnes, des caractères arabes, un sur chaque pan, noirs, attirent l'œil et lui font suivre leurs courbes sensuelles et hiératiques. Le Coran promet contre la terreur d'aujourd'hui et l'érotisme demain, troque horreur contre Houris, et la danse des lignes annonce celle des vierges. En attendant, il n'y a de Dieu que Dieu et Mohammed est son prophète. Mais ni Dieu ni prophète ici représentés, rien d'humain trop humain, seuls le verbe et la pierre, seules les arabesques peintes ou bien sculptées, parlent du labyrinthe de l'infini des formes, de l'absinthe où finit le monde du dehors, de l'appel à entendre, du silence à garder. Nul ne saurait arrêter l'esprit en quelque forme humaine, fixer le souffle en ses poumons sans asphyxier bientôt. Pourtant le vent parfois se pose et la lumière aussi. Au commencement était le verbe, alors l'être se fit lettres et la pierre devint prières. Les chants d'amour qui montent et qui

descendent viennent du plus profond de l'âme, de son royaume obscur. Et les mots qui en sortent sont du charbon. Comme un corps en la danse aspire à n'être plus que sens en le son qui l'inspire, la trace noir vole et plonge et glisse, parcourant tous les mondes dans des formes infinies, parcourue toute entière par la forme infinie.

### Varanasi

Le billet indiquait une arrivée à quatorze heures pour un départ à vingt et une heures. Nous n'avions pas compris que c'était le surlendemain. Toutes proportions gardées, comme l'expérience de la prison dans ce train aux barreaux de fer. Après quarante deux heures, nous arrivons à Varanasi Junction. Le train s'est mis à rouler au ralenti un peu avant. Le ciel est bleu, le train vide ou presque, le silence étonnant, nous changeons doucement de voie. Un panneau, lettres noires sur fond jaune, presque irréelles tant elles sont été rêvées.

### Vers les Ghats

Cité tressée de mille fils comme un vieux tapis usé, sale et soudain rétrécie à une seule artère interdite aux auto rickshaws, saturée de vendeurs de soie, arpentée par les bêtes et les hommes, Et fil unique fou qui glisse avec ceux qui, morts ou bien vivants, ne sont plus de ce monde, dans l'eau de l'au delà, dans l'onde qui tout cèle, tout scelle et tout révèle. Ici toute ruelle éclabousse de fange et d'or, à chaque pas, le voyant du trépas qui l'inquiète, qui le guette et le jette, enfin les yeux ouverts, aux ghats. Il y a les passeurs sombres qu'un coup de rame éloigne avec leurs passagers, il y a les cendres claires qu'un coup de vent disperse dans l'espace. Défunts qui montent dans un souffle. Ceux qui restent seuls souffrent pendant que tout s'éteint et teint la pierre du même mirage que la mémoire. Le Gange est le Léthé ici en cet enfer du monde, couleur du thé qu'ils boivent à mémoire dissoudre.

### Gange

La pierre qui descend en marches vers le fleuve ne sourit ni ne pleure. A peine peut-être chante, dans un souffle, le monde en dernière prière vers le linceul de l'eau. Eau brune et brume des peaux des hommes et des saris qui brûlent sans s'éteindre jamais tels les corps qui les portent, les prunelles qui les voient, et brun du poil des buffles qui s'y fondent et s'y refondent, de la poussière qui a quitté la terre, des cendres des bûchers.

Depuis la barque en route, laisser que passent les palais qui s'attachent et se tâchent encore aux berges de l'espoir, qui n'hébergent que l'or des morts en leurs murs vides, que l'air du ciel appelle à n'être plus qu'un cri qui fondrait le métal

dans le lit de l'amour à celui de la sphère qui semble couler là. Ghats où se lisent les noms des dieux, où s'élisent les saints, où s'enlisent les rois. L'autre rive est lointaine, semblant tout contempler par les yeux ondoyants, estuaires, des bouddhas. Bénarès et le Gange, où s'héritent et s'étirent depuis toujours, vers où ? les rites. Où les choses se font et se défont parce qu'il en est ainsi, où le pur et le propre vivent le dos tourné, où ceux qui ont voué toute leur existence au profit et à l'acte, s'enchaînant à la roue par des chaînes d'or lourd, aspirent à mourir pour ne jamais renaître. Depuis plus de vingt-cinq siècles que Siddharta enseigna le Dharma et l'abolition des castes, de la soif d'exister, la compassion unique envers tous les êtres et la paix sans retour si ce n'est pour la paix, et depuis tous les siècles aussi où l'hindouisme lui-même en fit un avatar de Vishnou, rien n'a changé. C'est le même sommeil agité de sursauts par les mêmes siddhus observé entre contemplation, contention, consommation.

Gange, chevelure de la déesse dont chaque mèche touche au dessous au grain chaud du sable de l'amant, Shiva, qu'elle lèche en roulant, lent cheval à l'allure de vague sans écume jamais. Dont chaque mèche touche au-dessus au grand feu du jour où est aussi Shiva, fier mendiant, firmament, de joie. Le Gange où l'homme gagne enfin le terme en l'océan d'Orient où s'épanchent les larmes, où se penchent les âmes et quelques anges.

### Souffles ultimes

Le flûtiste a ouvert la soirée. Les premiers sons me déçoivent, courts, comme sortis de poumons asthmatiques, mêlés au souffle du musicien. Erreur. Ils prennent tout leur sens dans l'inouï, au sens propre, qu'ils viennent d'introduire, celui de notes portées au paroxysme de leur intensité. L'instrument, proche du shabnaï, semble avoir ouvert une spirale nouvelle dans l'air de cette pièce à la taille et l'aspect d'une chambre à coucher. Son extrêmement riche et saturé de larmes tant il est issu du plus profond de celui qui en joue, parlant au plus profond de nous qui l'écoutons, y réveillant notre âme et son chant éternel. Les notes se prolongent jusqu'à à certains moment n'en paraître plus qu'une, oubliant tout le reste. La voix dure longtemps. Lorsqu'elle cesse enfin, on dirait qu'il a plu sur les draps blancs qui couvrent les matelas où nous sommes assis.

### Sarnath

Dans le parc aux cerfs de Sarnath, l'identité entre le Bouddha et l'animal apparaît avec grâce : silence, noblesse, paix, regard profond et doux comme baigné de larmes, au front deux cornes en torsades s'élèvent, les deux colonnes avec la voie au centre. Des celtes aux mayas et à l'Orient, partout le même mythe du grand cerf salvateur.

## Vers Darjeeling

Rien ne semble plus beau, à certains moments, que les étroites rizières inondées d'eau et de soleil. Rien de plus vivant que les pousses vertes, de plus gonflé d'espoir que la lente avancée des buffles noirs dans leur bain profond et brun comme l'œil de ces hommes, et la peau de ces femmes, comme un cœur qui respire, un sourire sans ride, où tout semble s'étendre mais sans jamais se tendre, où tout semble s'éprendre mais sans jamais se prendre. Dans cette vie vouée à la terre et à se taire, à ce riz, à sourire, à prier, à pleurer de joie avec le ciel, les regards, les visages qui se lèvent vers moi sont tous illuminés, et les corps qui se penchent couverts de pourpre et d'or, d'émeraude et de perles de sueur, et leurs pieds sont encore dans le eaux primordiales. Plus loin, des enfants jouent, cheveux longs, mèches noires, se baignant dans le bleu et le blanc et le vert. Le ciel est sur la terre et dans l'eau pour les fous. Bihâr, terre de non loi en Inde. Injustice, exploitation, violence, soumission, immobilisme galopant. Charme dément. Celui peut-être, à l'image de cette nature saturée de couleurs, d'une expression primordiale, amoral de la force de la terre. Celle peut-être dont l'attraction magnétique de la femme, la force physique de l'homme, la joie jaillissante des enfants, sont des prolongements non fatals mais possibles. Les malfaiteurs, les prostituées, tous les méchants en Inde m'ont toujours fait l'impression de mauvais acteurs. Bien sur en vertu ou en vice de mon statut d'intouchable occidental. Qui ignore que les misères et les mystères de l'Inde sont eux aussi intouchables, sinon par ceux qui y ont d'abord renoncé? Peut-être aussi parce que les espaces et les temps sont si vastes ici et ceux qui les traversent si empreints de leur présence, que l'agitation du crime en semble dérisoire.

Nous traversons un fleuve semblable à une mer des deux côtés du train. Nul horizon autre que lui. Le ciel est blanc, pas un nuage. Il est encore tôt dans le matin, cette rampe de lancement de tous les espoirs, le soleil est écrasant. Comme l'heure d'un choix, dans la portière ouverte face à cette vision. Rien ne limite les éléments. Lorsqu'un seul se répète à l'infini, les repères humains tombent, l'homme se retrouve dans son angoisse et sa grandeur : sa liberté. L'imagination est bien étroite à coté du réel : un enfant jouant dans son parc.

## Darjeeling

Peuplée en très grande partie de népalais, Darjeeling nous accueille le soir de notre arrivée avec fraîcheur, sourire, discrétion, innocence. Les traits sont nettement asiatiques, qu'ils soient physiques ou psychologiques : alors que, le matin, le jour levé depuis une heure, nous allons nous promener vers Observatory Hill, le chemin est déjà emprunté par des dizaines de personnes qui, un vase métallique à la main, vont rendre hommage à la divinité de ce site sacré.



Tous marchent à un rythme soutenu, certains courent, seuls, à deux, à plusieurs. En continuant le tout de la colline, nous croisons de nombreux sportifs s'entraînant avec énergie et enthousiasme. Tous agissent concentrés, efficaces, sans emphase ni souci du regard extérieur. Aucun ne nous interpelle ni ne nous sollicite comme c'est le cas par dizaines dans le reste de l'Inde. La modestie de ce peuple, sa grande simplicité et gentillesse, toutes ses qualités lui viennent sans doute en grande partie du lieu. Mais aussi d'une culture tout autre : animiste et bouddhiste, c'est à dire plaçant l'amour et le respect de toute vie en sève de la spiritualité. Certes, l'absurdité des comportements éclate parfois aussi parmi les robes brunes. Comme à Bodh-gayâ, où plusieurs moines s'entassaient dans un rickshaw dont le conducteur termine la course haletant, regard fixe, souffrant visiblement, alors que l'un des bikkhus lui tend sans une parole un billet de cinquante roupies, l'œil vaguement au loin vers la grande statue du Bouddha. Des moines pourtant jeunes, bien bâtis, mais visiblement encore plein d'un orgueil identique à beaucoup de sâdhus. Futilité des titres et des rites, fatalité du moi, facilité de l'illusion. Pourtant, au bout de l'allée, la statue de l'Eveillé est immense, et immensément belle, et silence. A sa droite, à sa gauche, ses premiers grand disciples, dont chacun accomplit un geste différent. Le matériau gris clair, entre pierre et béton, accentue la simplicité, et rappelle à la vie, cette vie quotidienne où il faut voir, aimer en l'extrayant comme une perle, la nature du Bouddha en chacun. Ici, à Darjeeling, les quelques moines croisés sont toujours prompts au sourire, voire au rire complice et conscient face à cette maïa comprenant toutes choses, et à la profondeur aussi devant Dukkha – souffrance et finitude – pénétrant tous les êtres.

### Drapeaux de prières

Le vent ne connaît pas de frontières. S'il flatte un temps les voiles des hommes, les drapeaux des nations ou des prières, fait frissonner les peaux, les amours propres ou sales, et leurs couleurs, il est comme le temps qui ne respecte ni les contrats ni les contraintes. Les oripeaux sont la sentence et le salut de tous les voiles, toutes les voiles. Sous le soleil et dans le vent, le blanc tend vers le noir, le noir tend vers le blanc, mais le cœur est toujours écarlate de vie et l'arbre qui se dresse est le même en chacun. Les nuages ne savent à qui ils appartiennent, sinon à tous les vents et à toutes les mers. L'encre des illusions a coulé sur les draps, s'est dissoute dans les eaux et les airs, il ne reste que les mats, doigts pointant vers le ciel, disant : « Ne nous regardez pas, mais lui. »

### Lieu de la foudre.

Un koan zen dit : « Le thé et le zen ont le même goût ». Terre du ciel, Darjeeling, lieu de la foudre, et donc aussi ciel de feu et terre d'Eveil comme la foudre illumine la nuit. Le thé prend ici sa source végétale au milieu des brouillards qui

semblent en émaner comme s'il diffusait déjà la vapeur de son infusion, pour descendre, fleuve figé le long des terrasses des pentes et irriguer les plaines du monde entier et réveiller en leurs peuples l'esprit, la légèreté et la fièvre subtile sans laquelle la vie a la saveur létale de l'ennui et de la pesanteur.

## Calcutta

« Welcome in Calcutta, the city of Tagore, the city of Theresa, the city of Joy. affiche un grand panneau. Certes, mais Calcutta est avant tout la cité de Kali, d'où lui vient son nom même. Dans un livre sur l'Inde de l'aéroport de la ville, je lis ces quelques vers de Tagore, tirés de Walk alone : « Mets le feu à ton cœur. ». Ils terminent l'ouvrage, simplement suivis de « Om. The End. ». Les vers de Tagore montent comme de l'encens qui brûle et libère l'âme des choses. Et ils coulent comme une crue sublime, ultime mue, qui ne laisse que le sable et la poussière et l'or au grand jour. Mother Theresa. Mère-pure si on veut les traduire de l'anglais et du grec. Mais deux mots qui se fondent aussi l'un en l'autre, l'un commence comme l'autre finit, comme si la mère-amour avait peu à peu fusionné avec la pure, comme on parle ici des incarnations de Krishna ou de la Mère à travers tel homme ou telle femme. Cité de la Joie, parce que la joie véritable est celle des peuples qui redécouvrent l'être depuis les ruines de leurs dictatures abattues, de leurs mirages retournés par la nuit à la poussière. Et Calcutta rappelle et prophétise, surpeuplée, encensée, insensée et maudite comme un lendemain d'Eden, et de samadhi soir, qu'on conçoit dans la joie mais qu'on accouche dans la douleur. Paroles de Dieu jaloux qui veut pourtant qu'on croisse et qu'on se multiplie. Paroles des dieux industriels qui ne jurent et parjurent que par la croissance. Paroles qui voudraient la croyance des peuples. Ici on perd sa vie à la gagner, et le pain que l'on gagne est une peine perdue. Kali ne mange pas de ce pain là. Elle est profondément infréquentable, ne vit que pour le sang, le sexe, la danse et l'ascèse. Pour l'extase. Elle est noire et son sabre est de fer, comme l'âge qui est le sien et qui est le nôtre. Charbon noir, pétrole noir, macadam noir, café noir et tous les véhicules de chair comme de fer lui sont soumis. Son nom signifie « celle qui tue le temps ». Voilà pourquoi aussi sa cité est aux bouches du Gange, autre Dévi dévouée à Shiva, coulant par ses cheveux. Si Ganga est la source, Kali est l'estuaire et tueuse et suaire de tout ce qui porte en soi-même sa semence de mort. Si le Gange est le temps, l'océan est l'éternité qui l'accueille et le dissout. Le sang que boit Kali, c'est aussi cette eau qu'elle offre à tous les rivages. Ainsi Calcutta ne veut pas de la terre qu'elle noie, balaie, brûle, sous l'eau, le vent, le feu. Ici elle est boue ou sable, comme l'homme au début ou à la fin.

A l'hôtel Oberoi, un employé à qui je demande une information sur l'aéroport jette un coup d'œil sur mes tongs boueuses. J'ai bien mis pied à terre chez les calcuterreux, remarque-t-il peut-être... Avec vingt heures de bus depuis Darjeeling, une barbe de quatre jours, des cheveux rebelles et une peau

profondément et visiblement encrassée, j'ai un aspect qui jure, je le vois dans les glaces, avec ce palace. On peut lire le passé dans les pieds qui vont et l'avenir dans les mains qui font. Mais lorsque leurs lignes s'assèchent aux falaises, au désert de nos peaux, de nos paumes, nos paroles s'échoueront avec elle, comme le vent qui tombe avec le jour. Ces quelques traces écrites, les mendiants nous les offrent contre quelques roupies dans leur main grand ouverte. Les roms et les manouches veulent, romances chiromantiques, nous les conter parce que leur chemin depuis les siècles, depuis les Indes, en imite l'errance sur les routes. Mais ces lignes ne disent - ne distraient - elles pas que présent, et pressentent-elles seulement ce que Kali propose ? La pupille est sa demeure, noire, lieu et lac où tout entre et se reflète à la fois, où l'homme ne regarde généralement pas. Pourtant, qui étend le regard depuis cet espace comprend les trois infinis. La lumière d'abord, au fond, ténèbres et premières et dernières, intimes et ultimes, d'où luit celui qui suit, l'iris, ce fils de l'éternelle prunelle, instant du plus intense feu. L'iris qui est inscrit dans les rishis sanskrits, ces sages pour qui voir et savoir n'étaient qu'un, parce qu'eux-mêmes étaient un avec eux, avec l'Un. Des rayons de cette roue sortent toutes flammes, toutes gammes et tous chromes et lorsque tout est accompli, le blanc de l'œil exige – page ou corps encore inexploré encore attendant d'exploser - qu'on lui dise par la caresse de la plume ou des doigts, à lui l'horizon de l'iris, sa raison et sa folie d'être. La roue qui tourne fond toutes les couleurs dans l'unique, comme si le jour avançait à reculons vers l'aube, depuis la nuit, comme les rayons de l'iris vont se noyer dans le blanc.

### Indian Museum

Beau musée à l'architecture sobre, posée. Plusieurs salles en enfilade offrent la vision de dieux et de bouddhas. Seuls, en couples, leur sérénité rayonne par le rayonnement de la pierre. Formes pleines, yeux grands ouverts ou mi-clos, mains tendues, paume ouverte ou reposant en méditation, hanches élégamment, sensuellement, avec ostentation déplacées en un appel, en un rappel des plus charnels d'un amour des plus physiques, surtout chez les danseuses. Il suffit de ce geste - déplacé pour d'aucuns - pour émouvoir ce qui dormait en tous, et pour briser la glace de l'ennui dans le miroir de la chair de l'autre. Mais ici les dieux dansent, même immobiles, et les danseuses sont divines, même figées.

Un triptyque montre une créature dont la pose varie. La première l'éternise de dos, elle encore déhanchée, nuque inclinée et un visage dont le profil laisse admirer des yeux sans fin, un nez long et mince, des lèvres amusées. Une autre la représente un miroir à la main. En pensant au soin que les indiennes apportent à leur personne, à leur rire et à leur coquetterie, je me rends compte que rien n'a changé.

## National Museum, Delhi

Roi et reine de marbre. Qu'est-ce qui s'éveille en nous quand les vagues dans le marbre ou le grès s'évadent des marges des habitudes, quand les paupières ondoient, les bras s'allongent, les seins se gonflent et la taille s'affine si bien qu'il semble qu'une main suffise à la saisir. Rien n'est réaliste en cela, pourtant tout y paraît plus vrai. C'est comme lorsque la danse devient imprévisible et l'esprit prophétise, quand deux notes deviennent folles et se répondent l'une l'autre hors de portée désormais. Invitation au voyage. L'âme qui contemple devine que sa vie et celle de ce corps qu'elle habite sont des chevaux bridés, chevelures attachées, soleils qui raisonnent et ne rayonnent. Nietzsche a dit que l'homme a inventé l'art, ou Dieu – je ne me souviens plus bien mais y a-t-il une grande différence ? – pour ne pas mourir du réel. L'inverse est plus vrai, plus triste et plus chargé d'espoir : l'homme a inventé le « réel » pour ne pas mourir de l'art et de Dieu. Terne survie troquée contre vie éternelle. Pourquoi sommes-nous touchés, enchantés sans pourtant être étanchés encore, par les ondes calmes des superbes formes de ces statues qui coulent dans le désert du grain ? Si ton regard y plonge, le charme disparaît. Tu fixes alors du sable, des astres, de la poussière. Et c'est tout aussi beau, mais sans magie ni image. Astres abstraits, dont le mage doit éloigner sa vision pour les voir enlacés dans des constellations qui jouent à raconter les sourires de l'un et les soupirs de l'une. Roi Prathivideva, reine Kelachdradevi. Merveilleux marbre, comme une cascade figée, et à peine issue d'elle, ou comme un corps de diamant dernier avant cette lumière, qui joue et se reflète sur chacun de ses seins.

L'homme qui désobéit à l'évidence, désobéissance sublime, réinvente le rêve, et offre à l'entière, lente humanité, un ciel nouveau, une nouvelle terre, une âme illimitée et un corps qui l'imité.

## Ala I Darwasa, Qutb Minar

Dieu architecte, dieu géomètre, dieu artisan, "Vishvakarman", dieu mathématicien, dieu de justice et de justesse... certes. Mais aussi dieu hermaphrodite et androgyne, dépassant, unissant ses, nos ? infinies divisions. Ceux qui font, ceux qui suivent les lois oublient aussi : dieu poète, dieu dansant, dieu musicien, dieu d'horizon, dieu d'oraison, dieu plus que de raison qu'on n'atteint pas sans avoir d'abord touché à la folie. Les formes géométriques de l'entrée de la mosquée disent ce que le Vedanta dit aussi depuis toujours : vide, vision, savoir ont la même origine, étymologique et divine. Peut-on séparer la racine des mots et leurs fruits, le langage et l'âme, quand on sait qu'il fut un temps où le verbe était dieu et qu'il en fut un autre où il se fit chair ? Des chiots jouent sous la coupole, dans le berceau de

pierre aux voiles de dentelle. Ô tendresse des lieux qui furent de pouvoir et de feu et que l'âge, comme des hommes, a fait de sagesse et de douce lumière.

Les moucharabiehs dessinent des étoiles à six pointes qui dessinent des hexagones qui dessinent des huit qui dessinent l'infini soit douze côtés – zodiaque – inscrits dans la double sphère de l'éternité. Ou peut-être, sans doute, est-ce l'infini qui dessine douze côtés par les étoiles, disent les astrologues.

Dieu géomètre, soit, qui mesure la terre. Les actes que nous faisons décident-ils du reste de nos vies où nous ne croyons rien faire, où est-ce lorsque nous ne croyons rien faire que nous décidons de nos actes à venir ? Nos jours font-ils nos rêves de la nuit ou nos nuit prédisent-elles nos jours. Tout danse et se verse l'un en l'autre et s'inverse souvent...

### Nizammuddin

Fleurs sur tombe. Pétales rose sur marbre blanc. Grâce à l'état pur parmi les yeux qui se ferment sur la prière, comme ces éclats sur la pierre. La mousson verse des larmes tièdes, bénissant ces hommes et ces femmes aux mains jointes, aux lèvres frémissantes. Vision soufie dans la tombe de dentelle tendre où un adorateur lève un à un les voiles colorés posés par les fidèles au centre. Et sous chacun des voiles sont des pétales au rose profond. Comme ces mystiques qui parlent des cieux qu'ils traversèrent dans le ravissement de l'âme et le ravinement des corps, et des merveilles qu'ils virent.

### « Karma »

Que l'on soit Dieu, dieu du ciel, homme, prophète, quiconque se déséquilibre par le désir de saisir ce qui se présente en subira les conséquences. Le déséquilibre est nécessaire à la marche, mais la marche est-elle nécessaire à l'esprit omniprésent.

### Traffic jam apsara

Agra, embouteillage pour une grève à l'entrée de la ville. Je baisse les yeux depuis le bus. Une apsara dans un 4x4. L'Inde est du moyen-âge avec du pétrole et un peu de courant. Mais ses femmes sont antiques, elles sont éternelles. La patience, la passion. Ces mots ont la même racine, et si la passion montre le ciel, en croix, la première regarde la terre. Beautés douces, visages suaves et suants, corps illuminés par les saris, suaires de leur quotidiens. Ou beautés lancinantes faites pour et par la danse. Dans les fleuves en crue que sont les routes indiennes de la mousson, la fange côtoie, contient plus que jamais les anges et les boues sont aurifères. Il faut savoir baisser les yeux.

## Cœur lourd

Beauté du Taj Mahal, mais monument à l'amour mort à ici-bas, parti vers l'autre rive invisible à ces yeux. Temps de mousson sur le joyau de l'hindoustan. Les couleurs qui ne resplendissent pas enseignent la douleur de la séparation. ON pourrait vouloir voir briller le Taj, mais il faut aussi comprendre ce qui l'a fécondé, ce qui l'a fait construire, dans l'âme de Shah Jahan quand il perdit Mumtaz Mahal sa favorite : ni soleil ni ciel bleu, ni lumière, ni éclat : saison des pluies.

Ce tombeau est un symbole. Seuil entre et réunissant deux mondes : de l'espérance en l'autre vie et du refus de l'oubli de l'aimée. Il représente dans la pierre tout ce qu'elle offrait vivante à l'empereur. Il est peu de monuments qui ne semblent inutile après le Taj Mahal, insipides, grossiers, irritants. Même si celui-ci parait la douleur d'un puissant monarque, il est profondément celle d'un homme impuissant devant la mort. Le grand et total désespoir de la terre l'a porté, la claire réalisation dans les ténèbres de la peine, de la fragilité du rêve que peut être une femme, avec le refus de tout autre pourtant. Car que vaut cette vie si elle n'est unie à l'âme du monde ? On peut comprendre aussi que la grande beauté se révèle à qui a osé, voulu toucher le fond, et libre à chacun de les refuser l'une et l'autre, et de se refuser soi-même. Œuvre au blanc après l'œuvre au noir de la disparition de l'élue, le Taj Mahal est l'aube d'un jour qui se veut nouveau à jamais. Après lui, il semble que seul le ciel peut ouvrir et ravir davantage. L'amante qui donne et puis reprend tout et oblige l'amant à se relier à l'infini – dans tous les sens du terme - Et à chercher le terme, dans tous les sens de l'infini.

## Temple de Shiva

Le prêtre rouge encense le petit temple. Il a le feu dans la main. Vivant. Un taureau s'arrête. Nandi comme convoqué au culte de son Maître, Shiva. Le prêtre chante.

## Indian tripes

Au voyageur en mal d'absolu, de totalité, l'Inde sert sur un plateau la condition humaine en extrême et sans exception. Toi qui veux connaître l'immense, le sans limite, la paix, l'amour, les larmes de bonheur, es-tu capable de résister à une odeur, de regarder avec patience celui qui te harcèle pour survivre, de tolérer la foule grouillante de tes prochains, de tes semblables ? Oses-tu te jeter à l'eau, t'abandonner ?

## Ram Raja Temple, Orcha

Tout effleure à peine l'œil, et tous les autres sens. Les pieds nus des femmes glissent sur le marbre clair, bracelets aux chevilles, anneaux aux doigts. Fonds des

yeux noirs et sourires blancs. Le sari posé léger sur la tête. Musique dans la cour comme une apsara parmi mille papillons. Les voix et les sitars sont fragiles comme ce rêve que mon regard émerveillé a peur de suspendre comme il le surprend chez celles qui s'inclinent pour une bénédiction, une offrande. L'ascétisme des hommes attise l'érotisme des femmes. Peut-être est-ce après tout, avant tout là ce qui les attire l'une vers l'autre pour les attirer l'un et l'autre vers la dernière union.

### Khajurao

Corps qui s'attirent, par leurs âmes aimantées, corps célestes par leurs pôles magnétiques, unis par ces affinités, pour leurs infinités.

### Déhanchés

Dieux amants de Khajurao. Ils se tiennent par la taille de la pierre de sable et sortent par elle en souriante révélation. On est pieux ou bien dieux. On adore ceux qui ont vécu leur rêve ou on est le rêve qu'on adore. L'artiste ausculte la roche et y entend, y voit battre mille milliards de sphères dans le grain et la poussière. Il ausculte ces sphères et y découvre dans un frisson la fission et la fusion, ensemble, l'âme dans la matière, divin couple enlacé, et les sculpte. Que contemplent-ils quand nous les contemplons ? quel horizon plus lointain que le leur ? Ou bien sont-ils dans la pure béatitude de leur être baigné par les vagues amoureuses de leur coït ? « Sand stone », pierre de sable, Eden de dune et d'unité, et nudité des déités. Qu'est-ce qui s'émeut en nous avec les lignes de leurs corps ? Feinte de corps pour l'esprit qui veut, voudrait aller en ligne droite entre deux points et mettre entre parenthèses le monde tout autour, feinte de corps pour la hâte de saisir par un désir dérisoire ce qui veut faire pleuvoir sur nous une pluie d'or. Ce qui émeut dans le déhanchement de ces dieux amoureux, c'est cet instant où la ligne devient sphère. Commencement de tout, après, s'entend, le grand point initial, point d'interrogation, entre autres. La sphère qui se déhanche à son tour devient huit, infini. Le déhanchement est ce corps déconcertant pour la raison qui résonne avec le concert universel.

La félicité de ces couples du ciel qui s'avancent au bord du temple comme au balcon de leur demeure, l'espace dont ils viennent, où ils voyagent, qu'ils habitent pour nous, et pour nous dire sa beauté et nous appeler à la rejoindre, cette aliène et intime félicité est à elle-même inaliénable, parce que dépourvue de liens.

Elle vient de cet espace, immense, antérieur intérieur, qui vient de l'acquiescement total à ce qui vient. Inaccessible liberté de qui s'immole au feu de l'instant présent et voit venir à lui tous les mondes en pèlerinage s'immerger dans son esprit, s'y dissoudre et s'y reconnaître. L'anté, l'anti, l'amant et la matière, c'est l'esprit.

## Gange

Lune, halo. Ciel où se mêlent le noir, le bleu, nuit. Bande plus sombre à l'horizon. Fleuve. Fleuve. Vers l'océan. Ici, à Varanasi, il coule vers le nord car il montre la voie. Lui, miroir de la voie lactée sur terre, il dit ce que dit l'astrologie indienne : depuis Rahu, l'incarnation passée, vers Kétu, le but de la présente, l'âme cherche la plaine à venir contre la plainte poussée depuis le passé oublié.

Ainsi arrive-t-on au Gange à Bénarès, ainsi passe-t-on vers l'éternité : d'abord le labyrinthe laborieux des échoppes dans les ruelles étroites : plis et replis cérébraux et ténébreux où s'enferment les mois de notre esprit, courts-circuits de la lumière, infinis circuits de nos pâles lueurs. Chacune de ces cases est une cellule qui enferme le libre flux de la conscience. Ghats. Le quadrillage se déploie : lignes horizontales, horizons parallèles à celui de Ganga, la déesse. Les marches sont les voiles de pierre que franchit celui qui a quitté le dédale du devoir, celui de la cité, rituelle toile d'araignée, règne de la soie et des vers. Depuis les ghats, c'est le feu ou le fleuve. L'un danse sur les corps comme Kali, celle qui tue la mort. L'autre coule sur eux, emportant ce qu'ils furent dès leur vivant, ou bien ce qu'il en reste : des cendres et quelques membres. Les flots, les flammes. Les éléments à l'état pur sont énergie pure, aliments de l'âme et limon pour ses berges fécondées.

## Océan, Sarnath

Lèvres du Bouddha comme des vagues, comme des ailes. Les yeux comme des pétales de fleurs à peine écloses, sur l'océan de son visage, sur le lac de son visage, conscience.

## Bouddha en position d'enseignement

L'art te parle par symboles. Regarde les formes de l'œuvre et demande-toi ce qu'elles évoquent.

Les yeux mi-clos de ce Bouddha sont une éclipse de lune, le maïthuna, union sacrée, de l'astre de la nuit avec celui du jour, car le Bouddha est l'Eveillé, celui, dont le soleil de l'esprit ne se couche jamais sur l'horizon du rêve. Demi-sommeil, pleine conscience, hiérogamie des luminaires, dans l'hymen de la béatitude, tout cela tient dans cette paupière dorée posée sur le croissant ombrée, dessous, et dit ce qui habite le grand libéré. Mille boucles dans sa chevelure au-dessus, mille pétales, milles étoiles conviées aux noces intérieures. Plus ta nuit sera noire, plus tu verras d'étoiles. Fine arête du nez, ailes immenses des sourcils vers les cieux. Lèvres calmes en bas, vagues, signe de la respiration océanique.



## Sacrifice

Dasashwemadh ghat. On dit ici à Bénarès que le feu ne s'est pas éteint sur Manikarnika ghat, un peu plus loin, depuis plusieurs milliers d'années. Et depuis quand coule le Gange ? Et quelle fut la première étincelle ? et la première vague ? Que deviendrait un monde sans rite ? Le rite se donne pour science parfaite assurant l'homme de sa reconnaissance par ceux de l'invisible. Dieu, dieux, esprits ainsi reconnus d'abords savent que l'homme est, et lui sait que eux savent. Et si cela cessait ? Si la beauté de ces fleurs ordonnées puis jetées et volant comme bon semble à l'espace jusqu'au Gange, si la fumée en volutes, les parfums, les souffles des conques et l'esprit qui le pousse, les yeux mi-clos des prêtres adolescents comme des princes d'autrefois, tout ce qui fait que le rite est ce moment de beauté tendue vers l'absolu, et si cela disparaissait à jamais ? L'homme serait non plus celui qui adore et reproduit la création, mais celui qui l'explore et la questionne. La voie du prêtre ou la voie du guerrier. Comment durer, c'est la tâche du prêtre. Qu'est-ce que cet univers ? et qu'est-ce que l'homme ? et qu'est-ce que Dieu ? c'est la quête du guerrier.

Le rite est appris depuis qu'il fut un jour révélé. A qui le fut-il ? A celui qui avait cherché à plaire aux dieux ou bien une réponse ? Si la révélation du rite vient d'une quête, alors le rite est cette vision bienheureuse dans la traversée des cieux sans nombre du voyant, et il est l'échelle jetée pour celui qui le veut depuis là-bas vers ici-bas. Mais l'enseigner, c'est enseigner une croyance. Il n'a de sens que si offert à celui qui s'est offert à l'aventure, sans quoi il est imitation creuse des gestes. L'homme qui refuse tous les rites du temples et part chercher la réponse à la question de l'homme, de l'univers, de la nature de l'esprit, de la conscience qui observe celui qui observe depuis son immobile éternité, brise l'autel du sacrifice comme on brise la porte du foyer, la table mise, comme on brûle ses biens qui sont devenus des maux, comme on refuse l'héritage du père. Pour l'espace : celui qui s'ouvre soudain aux horizons du monde, et l'espace intérieur de la pensée qui n'est plus ce cheval qui tourne, dressé, se cabrant, trottant ou peu importe quoi dans le manège d'un maître qui ignore et craint son galop sans entrave dans les plaines, sur les plages. La nature devient le temple, chaque geste devient le rite, chaque instant devient la vie éternelle quêtée. La contemplation de la déesse, la création et la connaissance de ses innombrables poses est le culte et la reconnaissance à l'être et à ses manifestations.

Tout est déjà créé, nous sommes le créateur lui-même, la création et la créature devant se souvenir qui elle est. Quel sens a le rite lorsque le grand mystère ouvre ses portes ?

## Vision lointaine

Vision profonde, vision lointaine. Le ciel nocturne au dessus de Bodh-gayâ enseigne le silence comme le regard du maître. Essence de la méditation : éteindre tous les feux ici-bas, désirs, dissoudre les nuages, pensées, et ce monde que tu habites, ton propre esprit, te révèle son infinitude. Il suffit d'une lumière pour éblouir ton œil qui commençait à voir jusqu'au fond de l'espace. Il suffit d'une pensée pour abolir le rêve qui se dessine. La voie lactée est là. Ce matin, nous étions sur le Gange, en barque, cette déesse Gange qui est la voie lactée sur terre. Et ce soir elle est au dessus de nos cycle-rickshaws qui roulent avec un bruit léger sur la route où Siddhârta devint le Bouddha.

## Bihar

Il y a les Bodhisattvas qui s'incarnent où la souffrance est terrible, et ceux qui s'incarnent où la souffrance sera terrible, afin que leur Sangha à venir vienne en pèlerinage poser ses pieds et son baume sur les plaies des hommes qui peuplent ces terres devenues saintes pour les croyants, maudites pour leurs enfants.

## Avalokiteshvara, Nalanda.

Corps hermaphrodite. Cela signifie l'union pérenne en la nature du Bouddha du masculin et du féminin. Telle est l'origine de la béatitude des éveillés : le coït ad eternam, le maïthuna à jamais, dans le lit de l'espace, de la conscience et de maya. Et ce corps hermaphrodite double aussi les plaisirs, comme s'il pouvait donner et recevoir à la fois ceux de l'un et de l'une. Longs cheveux, rivière rafraîchissante pour la sueur des étreintes, longs bras pour les caresses que nulle distance n'interdit.

## Comme Job

Calcuterueux et Bengaleux dans l'extrême onction de la mousson, la dernière plainte de la plaine du Gange dont le delta ouvre ses ailes avec ses bras, pour tout remettre à l'eau-delà de l'océan. Indien. Anglais, le capitaine Job Charnock fonda Calcutta comme un comptoir en 1690. Job ! Comme Venise serait la ville de Vénus, Rome celle de Mars, Bénarès celle de Shiva, Calcutta serait non seulement depuis longtemps la ville de Kali, mais aussi depuis le Raj britannique, celle de Job. Pour comprendre la culture occidentale, c'est à dire comment on cultive l'homme dans les champs du savoir avant de le faucher dans les champs de Mars, le moudre et s'en nourrir, pour comprendre aussi la contre-culture qui s'attache à la culture, prenant son contre-pied, il faut relire la Genèse, il faut relire le livre de Job

pour voir comment Jéhovah fit l'homme ( ou comment les Elohim ou Yahvé le firent ?), et puis ce qu'il lui fit. Dans sa « Réponse à Job », Jung dit que Dieu alla trop loin, qu'il se trompa en infligeant à Job de tels supplices et en châtiant son doute. A chacun de juger, ou pas, en voyant Calcutta par exemple. Est-ce que c'est là l'œuvre d'un homme à l'image de Dieu, ou d'un dieu à l'image de l'homme, ou celle d'un homme fidèle à lui-même, infidèle à Dieu ? Si Dieu punit l'homme, c'est que cet homme est libre. Mais si Dieu est omniscient et connaît toutes les destinées, il sait qu'il fit un homme qui fauterait. Est-ce donc Dieu qui mit la faute en lui, ou Dieu ne contrôle-t-il pas tout ? Ou bien l'homme ne fauta pas, ou bien dieu ne le punit pas et seul le Livre dit faux, avec les hommes qui le firent, et ceux qui le lisent encore. Ou Dieu n'est-il pas Dieu, comme disent les gnostiques, et il est ce démiurge semblable à un père qui battrait ses enfants dans ses crises d'impuissance ou de volonté de puissance, et de culpabilité.

Job est partout à Calcutta. Il était le pêcheur dans le village de Calicut il y a quelques siècles. Il est le pêcheur expiant le karma ou le fruit originel, selon les prêtres qui lui font joindre les mains ou les lever. On vient mourir à Bénarès, on vient souffrir à Calcutta, en y trouvant tous les jobs de la terre, de l'enfer ou du trottoir macadamé. Il reste à Job qui renia Yahvé, puis se renia lui-même devant l'énigme, de la création que lui posa son dieu, il lui reste à adorer Kali, qui boit le sang, dévore la chair des illusions et danse sur les cadavres, car on meurt aussi à Calcutta.

### Aspirantes Apsaras

Il y a les tentatrices qui enchantent depuis le fond des mers, sirènes. Et les tentatrices célestes qui dansent pour garder l'homme dans les cieux, apsaras, sorties de l'océan de lait primordial. L'homme ressent ce double appel déguisé en désir de beauté absolue, solution aux misères terrestres. Mais solution qui amène la vie en expansion en nous à perdre sa raison d'être échangée contre l'instinct d'oubli. Elles disent : « Vis l'instant présent » et pensent : « Vis l'instinct pressant ! ». La fin de l'aventure de la conscience en quête d'elle-même, par toutes les visions contre le sommeil sans rêve puisque ces femmes se donnent pour les incarnations paradoxales désincarnées du rêve lui-même.

### Soumissions

Ceux qui se prostituent pour ceux qui leur promettent la terre. Ceux qui se prosternent devant ceux qui leur promettent le ciel. Ceux qui se prostrent, sachant que les uns et les autres leur mentent. Ceux qui supportent tout et de tout se délivrent.

## Saris

De quel puissant fond naissent les couleurs de l'Inde ? De quelle corne d'abondance coulent les pétales qui caressent les peaux et sont le baume de nos cœurs barattés ? C'est se demander l'horizon à l'amont de l'iris, comprendre que toute lumière, et tout est lumière, et couleur et tout rayon de l'œil, a sa source en la pupille.

## Harmonie

Sunderbans. Bateau Sujnakhali-Basanti. Le moteur dispense de brouiller le silence des mots et laisse dans l'hypnose de son bruit, la torpeur tamasique des premières heures de l'après-midi, la sueur de nos peaux, l'œil comprendre. Il y a cet enfant aux grands yeux interrogateurs et impassibles, au profil fluide, à la peau mate, au corps svelte, étendu devant la fenêtre faite de planches clouées, sur des tissus jaunes, rose, bleus, verts, rouge. Et il attire notre regard par cette innocence qui s'accorde si bien avec le paysage génésique que nous traversons. Parois de l'habitable peintes en bleus, calendriers représentant des divinités bienveillantes. La lumière est visible, filtrée. Harmonie ? C'est, depuis les éléments et la nature donnés, cette attention à ce qui s'inscrit en continuité et espace, profondeur. Paysage d'eau, de ciel, un peu de boue, un peu de vert. Lenteur. Voir comment les choses naissent, sont et cessent. Avant qu'elles ne renaissent, alors qu'elles renaissent, laisser être le regard, ce soleil qui ne s'éteindra et ne trouvera l'absolu qu'au terme des incendies du désir.

## Monde relatif

L'évolution d'un peuple se mesure aussi à son degré d'humour. Non tant l'esprit ni la dérision qui sont vanité et lâcheté, mais l'humour qui relie les hommes et les relie à la terre, humus, à partir de laquelle une autre forme d'esprit peut naître. Spirituel.

## Photo

La photographie, c'est jouer, par les trente-six poses amoureuses du film – autant que celles du Kama Sutra – avec la lumière : « photo ». Elle qui est issue du soleil, la prendre sur de l'argent - lune – et la rendre au monde. Que voyons-nous sinon des images ? Rien. Cela signifie que la densité du monde n'est qu'une image de plus, dense parce que notre esprit lui donne les lois propres de ses servitudes et certitudes.

## Fleuve d'oubli

Si l'Inde est immobile dans les temps de ses mythes, si elle semble ainsi terre éternelle fidèle aux dieux, si elle le peut, c'est qu'elle ne vit que dans l'instant présent, ou plutôt le moment présent. Non pas hélas la perfection de la conscience dans chaque geste ou perception, mais le refus de la mémoire qui se souvient de ses fautes et de ce qu'on fit la veille, pour entrer dans le temps de l'histoire et du choix individuel. L'histoire n'intéresse pas l'Inde ; De toutes façons, la vraie, la grande, celle de l'Univers, qui se compte en milliards d'années, enseigne que nous sommes au début du Kali Yuga, ce qui signifie que ce monde se dégrade depuis qu'il fut créé, et que s'il y a un progrès, c'est une sorte de regret, héroïque et nostalgique des origines, c'est celui qui consiste à résister à l'entropie générale, donc au cours de ce que l'Occident appelle l'Histoire, pour remonter à la source du Brahmâ créateur.

## Bakkhali Beach

Petit matin, pêcheurs vêtus de peu, vêtus de peau. Femmes vêtues d'or et d'eau. La vague se brise, s'avance, se retire et s'alanguit sur la plage comme une danseuse savante sur le corps de l'homme après l'amour. Et cette eau qui demeure sur le grain de la grève devient miroir. Il suffit de ce film pour que la mer et la plage, déserts opaques, rendent sa lumière au ciel et qu'il fasse de la terre son image. Beauté de la méditation, comme celle du couchant qui donne la lumière subtile à tout ce qu'elle touche et promet sans mentir l'absolution dans la nuit plus profonde à venir. Comme aussi les grands départs qui offrent le rêve d'aujourd'hui avec ceux de demain. Le grand pardon des libérés. Non celui des geôliers d'hier devenus « libérateurs », mais celui des libérés, par eux-mêmes, à ceux qui demeurent dans leurs prisons.

## Nataraja, National Museum, Delhi

Yeux de Shiva. Immenses, lumineux dans le bronze sombre, comme deux soleil levants. Vides parce que voyants et connaissant car ces mots en sanskrit ont la même racine, sachant que le sanskrit s'écrit comme relié à un ciel horizontal, tel le banyan dont on ne sait si ses branches ne sont pas ses branches. A l'intérieur du dieu, rien, sinon cette lumière, la lumière, l'espace infini et la béatitude. Shiva danse et son feu transforme en jeu tout ce qu'il touche. Douze flammes comme

douze serpents émanent de sa tête qui touche aux quatre points cardinaux avec ses bras, ses pieds, et aux douze constellations, émanations de sa conscience. Et Shiva est le battement de l'univers, il est l'univers lui-même. Possédé par l'univers ? Mais que ne possède plus celui qui est aux dimensions de l'univers, sinon ses propres limites ? Et la vacuité magnifique.

### Devi

Et si « Eve », première femme, mère de tout ce qui vit, n'était autre que la phonétique, évidente déviance de « Dévi », la déesse universelle, indienne dont le corps porte et est lui-même tout ce qui est ?

### Lumière et verbe

C'est dans les yeux qu'on voit les cieux et les dieux qui les habitent. Le regard de l'illuminé est sa première preuve. Sa parole puis ses actes la confirment.

### Miniature

L'attention au détail, le respect de l'artiste pour la plus infime forme de vie car Dieu ne saurait être absent d'aucun atome universel. Et cet amour né de la compréhension qu'Il est partout te révèle la beauté infinie, toujours nouvelle, et éternelle, qu'il y a à être au présent dans la présence comme l'amant fondu, confondu en l'amante. Voir, et voir que l'inattention et la hâte qui y est écrite sont suicide et théomachie. Il n'y a pas de limite à ce qui peut-être vu et peint. La loupe du miniaturiste ouvre à l'art le cœur à l'intérieur du cœur et laisse deviner le souffle à l'intérieur du souffle.

### Noir sur blanc

L'Islam écrit par la ligne droite de la pierre et la courbe de l'encre, noir sur blanc, la dernière révélation. Formes épurées, chant qui déchire le jour comme la nuit, parce qu'Il est un et source et océan de toutes dualités. Long couchant sur la Jama Masjid. Le soleil écrasant de l'après-midi devient l'œil caressant qui polit le grain de la pierre, la clarté du marbre. L'ombre s'allonge, s'allonge encore jusqu'à se briser comme les corps des fidèles priant qui se plient et supplient, rendus à la poussière dans le soupir rendu au ciel du muezzin. La sensualité ascensionnelle des dômes, seins des seins pointés dans l'attente de la possession libératrice, passion de paix de celui qui viendra d'en haut. Le corps n'est pas nié par l'Islam mais le corps n'est pas épargné non plus. Jeûne et ascèse maintenant mais vierges et vins

dans l'au-delà. Et quelle récompense, quelle compensation à la femme qui a tout enduré ici-bas ? Combien d'hommes dignes de ce nom pour elles dans l'outre-tombe ? Le Coran ne le dit pas que je sache. Qu'importe. L'architecture sacrée dit ce que la chair sacrifiée oublie, ce que le texte sacré cache en se reniant comme tel. Au centre de la cour il y a l'eau, « maha » en arabe qui s'entend « ma » en hindi, le premier mot vagi vers sa mère depuis le cri primal et la vagin. La soif pour exister, la foi pour résister. Mais cette eau du bassin dit l'éternité des délices d'une autre eau, eau-delà qui éteint toutes soifs. Elle est verte et vive dans la pierre qui n'est jamais que le sable du désert qui a pris les formes des rêves des hommes.

### Temple

Nos corps sont des temples. Nous pensons et disons que le corps est impur et corrompt l'âme. Erreur, mauvaise fois semblable à celle des hommes qui accusent les femmes de la violence de leur désir. C'est nous-même qui violons notre corps par l'agitation de notre esprit, comme ces visiteurs qui ne savent trouver le repos dans le sanctuaire où ils sont entrés. Notre corps est parfait, coffret serti de perles, paysage absolu, cathédrale, désert, océan, lieu saint.

### Qutb Minar, tombeau

Est-ce la poussière qui soutient la parole ou la parole qui soutient cette poussière sereine ?

### Avant la tombe

Nizammuddin. Sur la tombe du soufi, millier de roses, rouge univers. Pour que nos yeux s'ouvrent comme le cœur des fleurs avant la mort. Parce que nos yeux s'ouvrent avec la mort.

### Alluvions

Sous l'Occident, il y a la misère. Sous la misère indienne, il y a toutes ces fleurs, partout. Parce que l'homme n'a pas compris l'équilibre amoureux du monde, se refusant, se réfugiant dans le rite et la peur, il a souffert de la Terre, des siècles, il la fait souffrir aujourd'hui. Leurs corps sont enchaînés, déchaînés par la même ignorance. Mais sous la souffrance de la planète mère, sous celles de ses fils et de ses filles, il y a ces fleurs toujours rouges et perlées d'eau fraîche, nées de la source cachée intarissable. Aussi traverse et puis remonte le fleuve de tes maux.

## Puja, Mathura

Quand tout est accompli, chaque coupelle de feuilles de vient une étoile dans le fleuve voie lacté. Indiennes. Pour l'éternité gardez aussi vos saris dans le soir. Les peuples aiment plaire aux dieux. Les dieux aiment être aimés des peuples.

## Œuvre au blanc

A nos yeux et âmes pressées, le marbre du Taj Mahal dit de ne pas s'arrêter sur le chemin du beau avant d'avoir trouvé le blanc. Comme un sentiment qu'on dit d'amour peut se contenter de quelques émotions, de quelques mots, et puis quelque chose bascule, quelqu'un pose son regard, son écoute une seconde de plus, seconde première de la voie qui déchire le cours du mirage de la vie. Et ce marbre te dit : cherche encore, cet esprit qui n'est pas encore le tien et qui pourtant t'y mène, peut toucher des transparences et puis des voiles insoupçonnés, qui deviendront les voiles de ton voyage par le vent qui les lève ; Ne t'arrête pas aux charmes qui se déploient et te ploient comme ils te plaisent, et ne t'arrête pas quand cet air manque à tes poumons, quand tu te dis que ces terres ne sont pas les tiennes, car c'est toi qui n'es pas encore leur, et bientôt ta mémoire n'en gardera plus trace. Accomplissement dans un monde où on n'achève que les chevaux, pas les chefs d'œuvre. Comme on arrive à l'océan et on laisse respirer la mer devant, l'âme dedans.

Taj Mahal. Cri de douleur déchirante, déchirant les couleurs pour que le blanc de l'aube ou du crépuscule apaise les larmes de l'empereur en deuil. Il avait eu, tenu, partagé les nuits de la plus grande beauté, confident de la lune. Nos vies, nos vues, nos rêves, nos révoltes, nos vices, nos peurs, nos désespoirs, nos renaissances sont mutilées ici-bas. Qui pourrait s'y méprendre sans être épris de sommeil ? Êtres mutilés ici face à l'ultime architecture, à l'ultime couleur qui dit la fin de la nuit et du joug.

L'Islam est une religion et a un art de déserts. Ses voûtes et ses chants, ses arabesques se veulent et semblent définitifs. Mais disent-ils l'infini en distillant ce doute et ce dogme que Mahomet est le sceau des prophètes ? ? Le Taj Mahal est un rêve irrévérencieux pour les cieux des clergés car il révèle au grand jour que l'amour humain d'un homme pour une femme a bâti le plus beau monument de la terre peut-être. Des architectes et des artistes de tout le monde qu'on connaissait alors sont descendus dans leur âme pour y chercher la poussière digne de voir le soleil et d'être vue par lui. Et des intouchables de ce peuple si antique et vaincu sont descendus dans la roche pour y extraire la pierre la plus éblouissante digne de le refléter un peu. Des milliers de vivants, hommes oeuvrant au blanc pour une seule femme morte, au corps déjà défait dans le noir de sa crypte. Absurde ? Ou alchimie par laquelle le Beau se taille une voie royale dans le cœur de marbre des empereurs brisés et des peuples courbés ?



## Puja, Mathura

Le feu du chandelier de l'arathi forme des crinières de flammes. Le cheval de feu. Archétype redouté, car il est la monture dernière, celle de l'outre-tombe, pour l'ultime voyage où on laisse son corps. Et la fin des temps sera annoncée disent les textes indiens, par un cheval sortant de l'eau. Partout, depuis l'origine aquatique de notre vie, les vagues qui se brisent dessinent des chevaux d'écume à la bouche, aux pattes lancées vers la plage qu'ils ont, des ères durant, désert d'eau endurant, rêvée. Le sel de la mer est la malédiction de ce qui la traversent, le rivage est leur horizon. Et le même sel, la même mer est l'espérance et l'horizon de tous les fleuves. Car le cycle veut et nous voulons par le cycle, connaître, connaître encore, que nos soifs soient amères ou bien qu'elle soient douces, nous voulons être, unis à ce qui nous dépasse. L'avatar Kalki, dixième et dernière « descente », salvatrice incarnation de Vishnou, aura la tête d'un cheval, ou sera monté sur un destrier blanc, destructeur de l'âge noir, et il saura et sera le passage des âges.

Beauté du cheval, véhicule des héros et des illuminés ou éblouis qui offre le combat ou la grande évasion avant le grand retour. La Cabale des lettres, mot pouvant se traduire « cheval », révèle que « le cheval » contient « l'achève ». Les formes rondes de l'animal disent les cycles qu'il incarne et dissout. « Equus » renvoie à « équilibre », « équité », justice, car il est le véhicule de la loi. Le cheval est l'invitation, non la tentation, de tous les horizons à suivre. La tentation donne l'oubli contre l'âme mais l'invitation offre le souvenir, celui de l'avenir, contre la peur. Le souvenir de l'autre, de l'ailleurs et de soi.

## Vol

Perruches et paons volant à Sikandra, mausolée d'Akbar. Quand l'homme voit la beauté, c'est comme si la densité et l'ennui de sa vie lui étaient révélées et ôtées à la fois. Alors, il veut garder cette lumière qui élargit sa prison et il construit des cages ou des parcs. Beauté volée dont il perdra le vol, la ligne dans l'espace, le déploiement des ailes, la surprise des arabesques pourtant écrites depuis toujours et peut-être un peu plus que le respect qui naît dans les yeux de celles qu'on a su regarder sans vouloir les garder. Le laisser aller général de l'Inde cache quelques lâcher prise et demande le nôtre.

## Trame infinie

Chaque tisserand se saisit de deux fils de coton autour desquels il noue un fil de laine et puis coupe ce fil. Et ce fil a la forme d'un huit, et le huit a la forme de l'infini. Et si ce fil fut noué par main d'homme, alors il se dénoue, seul, sans dénouer la trame entière. Nous sommes ainsi aussi la somme, les fils d'un artisan

qui dessine un horizon, un océan, une plaine ou une steppe. Tapis. Chacun de ces fils est une âme, un corps qui désigne à son tour, en son tour, l'infini sans le savoir lui-même, souvent. Emané de la main qui trace dans la laine de ses brebis, car il est berger et maître de la moisson qui pousse sur ses troupeaux, les fils du père seront coupés par lui et laissés à eux-mêmes dans leur infinitude. Infinitude. Mot double, comme il y a dans ces mathématiques qui sont une propédeutique à la philosophie, deux infinis : plus l'infini, moins l'infini et, au milieu d'eux, mais où est le milieu de l'infini, où est le centre de ce qui n'a pas de bord ? il y a le point « o » originel. Il y a dans l'infinitude la saveur, comme le vent salée qui annonce la mer, de ce qui ne connaît pas de terme, et en cela demeure aussi indéfini, et le goût de ce qui n'a pas été achevé. Voilà l'humain, prometteur, Prométhée attaché dans le nœud de ce tapis indien : un infini inachevé qui peut sortir seul de la trame où il fut noué. Est-ce là le dénouement de l'histoire, comme l'Arhat arrête la roue du samsara en lui ? Les tapis qu'ont noués les machines se défont tout entiers quand on tire sur un fil. Tel est l'homme moderne, non plus individu n'appartenant qu'à lui et à son infini, mais homme machinal dont le lien au général est aliénation : l'un entraînant les autres dans sa dissolution.

Celui qui s'assied sur ces tapis est assis sur des milliers de fils désignant l'infini et dessinant les formes à la superficie de l'œuvre, dont l'œil tombera amoureux, sans pouvoir se dire ni pourquoi ni comment. Mais la fascination agit, agite l'âme comme apaisée et inquiète d'elle-même dans le miroir du tapis dont elle hésite à croire qu'il ne soit autre que le mirage des déserts traversés par les caravanes qui le portèrent. Il y a l'infini en l'homme et le huit des canaux subtils dans notre torse, et l'infini du tapis ou du monde. Et l'œil est cet « o » originel, trou noir, antimatière et miroir où se reflètent et se refont les univers, et les unes et vers les autres dans leurs champs magnétiques amoureux. Mythe et mystère du tapis. Espace sacré, écran et porte qui couvre et découvre ce qui est, il est l'image et la magie. Tapis volant parce qu'invitation au voyage selon les lignes de ses traces, au voyage initiation par la beauté profonde de ses tons : rouge intense donnant l'intuition de la source de la vie jusqu'à son indécente, dansante, déesse, bleu pour des nuits incandescentes d'astres délivrant leurs secrets, vers ouvrant vers le jaillissement d'une sève pure absolument. L'âme s'abreuve de ces couleurs, elle qu'une vie où l'on voudrait qu'elle se grise d'une gamme de gris, essaie d'éteindre. Et cette âme se souvient, et cette âme revient, de loin, faire battre le cœur de celui qui voit se dérouler, avec les tapis devant lui, des galaxies palpitantes d'étoiles, des paysages vivants des rêves qu'il sait siens.

### Mère de l'univers

Le regard de la vache dans le chaos indien, lumière sombre dans le blanc de son corps. Insondables douceur et patience inflexibles, inexorabilité de la loi se mêlent dans l'espace cosmique de ses yeux et révèlent l'essence de la compassion et de la

justice. C'est l'infini qui épouse apparemment, épuise absolument, toutes les haines, et toutes les folies, toutes les illusions impuissantes à accomplir le voyage. Le regard très profond avertit à chaque instant l'indien en route et l'arrête et l'interroge sur l'intérêt du chemin où il est. Voilà pourquoi la vache ralentit tout ce qui se meut, s'émeut, se donne le moment de son incendie pour éternel, comme le feu, le vœux, des étoiles filantes. La justice est le huit dans les tarots. Les « tarots » sont « Hathor », la déesse vache égyptienne. Ce huit formé des deux plateaux de sa balance, celui des deux yeux bandés. Mais le huit de l'infini dessine la forme du désir humain et du destin qui le suit : retour au même point par le même chemin. La vache dit à l'homme : « Ne vois-tu pas ? Cela est vain. » Mais l'homme ne voit dans la vache, porte ouverte immobile, chance offerte, que l'obstacle à l'accomplissement de sa route vers le néant. Vanité humaine contre vacuité divine. Vacuité de la vache, sacrée parce que porteuse, pourtant, du lait, de la lenteur, de la blancheur des origines, de l'horizon.

### Brouillard, arathi, Varanasi

Le brouillard d'eau des origines. Le brouillard de feu de la fin. Entre les deux ? Ce que l'homme voudra que prenne forme et densité, par la danse des vagues d'abord levée, par celle des flammes au terme enlevée. L'encens est l'enchantement de cette danse. Prononcer dans l'air les formules mantriques qui feront frémir l'espace et y renoncer aussitôt dans leur dissolution magnifique.

### Soie dérisoire ?

Un quartier musulman de soieries de Bénarès. Dans les ruelles, le bruit de machines à vapeur des métiers à tisser à sueur Jacquard. Machine à vapeur, métier Jacquard, inventions simultanées pour une civilisation appelée industrielle parce créée par le commerce intensif entre l'Inde et la « Grande » Bretagne. L'ouvrier penché sur l'œuvre, dans l'ombre, sous les ampoules pâles qui débouchent des lueurs et des obscurités dramatiques et sublimes. Monde triste et beau ? Soie dérisoire face à ces hommes au regard fixe, au geste répété toujours, au monde extérieur réfuté, au grand jour nié. Pourtant, celui qui écrit, qui peint, qui joue, qui sculpte, qui scrute les profondeurs de son âme en méditation heure après heure, pourtant tout être en création a cette immobilité qui fait peur et rêver pour concevoir et mettre au monde les mots, les formes, les notes, les vérités de la liberté qui fait aussi peur, interdite, intérieure, mais qui fait, plus encore rêver, ou le rêve qui libère. Platon le disait en parlant des « Idées », ces archétypes parfaits des choses que nous voyons ici, imparfaites. Les situations que nous croisons, qui nous plaisent, nous arrêtent, nous questionnent et dont les réponses ne nous satisfont pas, et dont pourtant nous ne pouvons nous détacher car il y a en elle quelque chose à quoi nous ne pouvons

renoncer sans renoncer à nous-mêmes, ces choses-là sont l'émanation soumise aux lois de nos limites et moules meurtrissants, parfois défigurants. Face à elles nous sommes face à un miroir de nous-même et de l'archétype. Miroir non trompeur en lui-même, mais trompeur parce que fait par nous à notre image.

Ainsi les arts qui échouent à l'alchimie parfaite de l'artiste de l'inspiration.

Ainsi l'art de la soie qu'on est tenté de refuser tout entier en n'en voyant que les misères, oubliant ses mystères.

Etrange toile d'araignée, tissée par ces hommes dont qui sait s'ils sont l'insecte tisserand ou la victime dans les grottes de leurs ateliers, attelés pour un euro de peine quotidienne. Mais les grand initiés n'étaient-ils pas souvent des mendiants dans leur caverne ? Cette trame magnifique est le miroir de soi, de soie, issu de l'esprit dont la pensée a les fils les plus subtils encore. Six mille fils de soie dans la largeur du métier où la navette dit le va et le vient de la voie qui jour après jour trace le destin individuel. En amont de ce fleuve, il y a ces innombrables cartes trouées, code duel, informatique de l'œuvre à accomplir. Telle est notre existence, tracée par le fil ininterrompu de nos choix, elle prend corps aux yeux de tous ou de nous seuls dans la solitude de nos cellules de pierre ou de chair.

Le sari, le tissu, le châle, le foulard sont tissés à l'envers : le dos du vêtement à la lumière, face à l'œil, comme l'œil lui-même perçoit les images du monde inversées, avant que l'esprit ne les redresse. Mais c'est ainsi aussi que nous sommes face aux autres : nous ne voyons que les coulisses du théâtre que nous jouons, plongés dans cette subjectivité individuelle qui se donne pour « la vie » elle-même. La sueur de ces hommes et leur sourire, qui brillent, brûlent comme éclairés d'une fièvre orientale, pétrifient-ils les voiles somptueux qui se déploient maintenant devant nous ? Pourquoi le soyeux pour moi misérable de Bénarès n'assume-t-il pas autant sa liberté à mon sens que le moine ou l'artiste qui tracent le mandale de sable destiné ou pas à la dissolution ? Parce que l'œuvre peut-être, dans l'homme, n'avance pas avec celle qui progresse dehors : le mandala, la trame extérieurs doivent aussi voir le jour dans la lumière intérieure de celui qui les dessine : tel est le sens de l'art : ordonner la matière dehors pour ordonner, non, en ordonnant l'esprit dedans. Qu'en sais-je, si ces ouvriers sous-payés n'acquièrent pas en tissant un bien inestimable, que personne ne pourra leur acheter : leur propre Soi se reliant à lui-même par ses propres rayons et arcs en ciel ?

Comme l'eau de la source part de mondes souterrains pour rejoindre les fleuves et les mers, la soie quittera ces pièces et leur pénombre pour les routes et les rails, les bateaux, les foires et les boutiques dorées de tous les continents. Le mal est dans la démesure : faire de cet art sacré, la soie, un commerce obligeant à produire plus, produire trop et détruire nature et homme pour ce faire. Mais il n'y a pas de soumission aux nébuleuses de l'argent pour le faiseur d'or véritable.

Basculements

Ce qui fait la beauté des paysages de mousson se gonfle soudain et explose en déluges. Mortifère métaphore du désir qui donne le baiser et la morsure toujours unis.

## Ephémère

Inde. Pays de l'éphémère, non, éternelle mère nature. Des pétales en moussons, offrandes de mains ferventes et douces aux paupières étonnées et calmes des peuples, ouvertes sur leurs yeux aussi profonds que la mémoire de leur rêve. Car l'Inde vit le même rêve depuis quelques milliers d'années. Et ce qui fascine nos esprits dits modernes – non-dit et sous-entendu : esprits – modèle – et soumis aux modes, c'est cet immobilité indémodable du rêve indien dont les prunelles des plus maudits de leur humanité sont le miroir béni pour l'amnésie de notre destin « privilégié » et privé de réel. Ces intouchables aborigènes, dalits, adivasis, qui entourent nos véhicules aux grottes de Mahakala, ont la main tendue depuis la profondeur des siècles. Je plonge mon regard dans celui de cette femme qui mendie et m'en dit tant sur tout : comment le peuple sombre des parias fut soumis par les blancs aryas. Aujourd'hui, il tombe une fine mousson qui bientôt sera un déluge. L'herbe est si verte, saturée de vie, merveilleuse. La terre est rouge. Le ciel est d'une grise beauté chargée de larmes fécondes, compassion. Les gens sont noirs, les saris des femmes de multiples couleurs. L'« histoire » n'existe pas. Il n'y a que des pages écrites, superposées, dont aucune ne s'efface. Et en quelques lieux de la terre, on peut les lire au grand jour. Ces roches et ces pâturages où paissent des cochons et des brebis sont une de ces pages. Mahakala peut se traduire : « le grand temps », ou « le grand noir », Shiva. Parce qu'il est de ces lieux où un autre temps, très ancien, s'offre à l'homme, et ce temps et l'homme sont inconscients d'eux-mêmes et l'un a besoin de l'autre pour se reconnaître et se dépasser.

## Karma

L'unique manière de comprendre le karma est de voir que le monde extérieur est en réalité notre corps et esprit. C'est pour cela que ce que nous appelons « les autres », ou « la nature » nous « revient ». En réalité, nos actes ne nous quittent jamais, nous les faisons à nous-mêmes et, comme ce que nous faisons à nous-mêmes nous revient, le temps de passer dans le corps et d'être transformé et assimilé ou pas, comme l'alcool touche le foie et donne la cirrhose, comme l'excès de nourriture donne l'indigestion, comme trop d'activité ou d'inactivité donnent l'épuisement. Seul l'ego qui sélectionne un sentiment du « je » croit qu'il est séparé. Mais tout l'univers est véritablement un seul corps : le nôtre, le mien, le tien.

## Yeux d'indiennes

Les yeux immenses, longs, effilés qu'ont certaines indiennes, que sont-ils sinon le sanctuaire ou, peut-être davantage, la porte et la cour magnifique des temples-monde du sous-continent. Yeux qui comme elles accueillent tout et tous et les laissent, se laissent traverser par les prêtres, les lépreux, les mourants, les ascètes errants, les vivants immobiles, et leurs hommes violents et toute l'invisibilité de l'humaine, indivisible condition. Et les bêtes et les dieux aussi viennent chercher dans ces yeux le repos éternel des cendres sous les braises et la chaleur et la lumière. C'est l'absence du refus de voir et de savoir qui a permis leur espace. C'est le refus de ne voir et ne savoir que la lettre des textes sacrés sous les êtres sacrifiés entre les lignes, de vénérer l'écorce des parchemins sans leur sève, qui a fait leur profondeur. Il y a des regards où la peur et l'espoir se lisent en même temps. Ce sont les regards face aux abîmes, aux infinis des siècles, des ères, des âmes, des plaines qu'ils parcourent, non bridés par la prison des sens seuls, le sens de la raison, comme des chevaux libres.

## Impériale solitude

Miniature moghole. Homme, empereur peut-être, entouré de quatre femmes lui servant du vin. Homme altéré et vain. Cet homme seul au milieu de quatre femmes me donne une impression de solitude triste. L'unité du couple seul est plénitude et jaillissement continu de joie. Vouloir aimer toutes les femmes à la fois, c'est ne jamais éteindre sa soif, soif de se souvenir de sa première femme, la mère qui ne demandait rien que la renonciation à être. Mais la conscience en quête ne peut oublier sa raison d'être : les noces avec la grande, éternelle, féminine, désaltérante altérité.

## Hommes-chevaux

J'aime cette Inde, pourtant citta dolente et sitar indescriptible, indolente comme ses vaches, nerveuse, profonde comme un son de tabla résonne comme un cœur, un coup au creux de l'estomac à jeun, comme un pan, un piment. Que peut-il se passer dans l'esprit de celui dont la caste est écrasée depuis des millénaires ? Leçon, lucidité, acide crudité des ténèbres, cruauté de la lumière du jour qui demande de troquer le trop court repos de la nuit passée sur un trottoir contre un repas à peine. Marathonien dans le marasme chtonien, malgré le marxisme bon ton des autorités, dans les défilés des buildings, la crue des artères où coule le métal en fusion, où fume l'or sombre de notre âge de fer, notre rage de faire, notre rage noire, notre âge noir, Kali Yuga, fin du cycle à Calcutta comme partout ailleurs. Mais le cyclo

pousse encore, tient l'homme à bout, à bouts de bras. C'est or noir contre or clair, huile de pierre contre onction solaire et on cherche l'issue des gaz d'échappement des sociétés crépusculaires dans le ressouvenir des aurores brumées, brûlées trop vite. Mais pour cet homme cheval devant moi, c'est huile de coude. L'humain qui a perdu toutes ses illusions, toutes ses certitudes ne peut-il rêver plus librement ? Dégrisé, aiguisé comme le scalpel des chirurgiens des âmes et la lame du sabre de Kali ? « Laissez toute espérance, vous qui entrez » est écrit selon Dante à la porte des Enfers. Et laissez toutes peurs, elles ne serviraient qu'à asservir vos cervelles, écuelles impuissantes à accueillir les déluges des gemmes et des charbons ardents qui sans hâte et sans trêve se répandent, se répondent.

### Denses cités d'Occident

Qu'est-ce qui fait paraître pesantes ces villes occidentales, au côté de celles de l'Inde ? La densité de leur matière, leurs édifices bâtis, bâtés de certitudes comme des corps que trop de chair condamne à l'opacité. Peut-être aussi comme le froid qui descend avec le soleil au couchant densifie les formes et les fige malgré elles. Alors que dans le feu oriental, celui de l'origine, feu de la forge, tous les métaux prennent la forme de tous les rêves dans l'instant. Et ces rêves sont fragiles sous nos yeux, mais ils sont éternels sous l'oubli, comme des cités sous le sable. En Inde, il suffit d'un éclat de rire, d'une larme, d'un soupir pour dévoiler le mystère brûlant qui continue de couler sous l'écorce subtile des pierres, des peaux, des couleurs. Tout est si provisoire que tout semble pouvoir se mettre à danser, à tourner au milieu de ce peuple qui n'a jamais cessé de croire au merveilleux, et d'entendre résonner le « OM » immémorial dans l'homme amnésique. C'est l'écho de cet « OM » que l'homme occidental vient échanger ici contre l'ego qui le hante.

### Californie, Kali-Yuga

Hollywood et Bollywood. Aux antipodes, deux terres promises à leur manière, le rêve californien, le rêve indien, avec leurs usines cinématographiques. La pointe extrême de l'Amérique vend tout le virtuel, le récit, l'évasion, l'avenir, l'image, l'inaccessible pourtant cessible sur un coup en bourse. De l'autre côté, offrant le réel jusqu'au bout : toutes les servitudes, toutes les délivrances, te faisant toucher les intouchables, te souvenir de tout, te proposant l'éternité contre ton futur déjà écrit dans la nuit de ton sommeil. L'Inde noie tous ses appels de toutes les sirènes dans les chants monocordes de ses extases sur le Gange. La paix est telle, et la souffrance aussi, que le désir ne leurre plus personne.

## Vers les cimes et les vagues

Qu'est-ce qui fait la grande beauté du Tantrisme kashmiri, la poésie de cette voie ? C'est qu'elle n'enseigne qu'à être, dans l'ouverture à l'instant, pleinement attentif à la vie dans son déroulement aussi : instant et durée du regard. Par la compréhension des lois, des liens amoureux du monde, l'intelligence s'éveille à l'analogie et voit et vit la symphonie de la création, puis accède à l'invisible par une levée successive de voiles qui sont autant d'éblouissements et d'illuminations. Que celui qui a des yeux pour voir voie, par la lampe de l'Esprit qu'est l'œil. » « Que celui qui a des oreilles pour entendre entende », par le point d'interrogation qu'est l'oreille. Heureux les simples en esprit car ils verront Dieu et d'yeux, dans sa création et au cœur d'elle. Refaire tout entière la foi, la voie, sans rien omettre, admettre que l'espérance. Tout être qui y parvient rédempte l'humanité, déprogramme la Genèse en sortant de la dualité Bien-Mal par la Conscience et rouvre les portes du Paradis Terrestre.

## Fleurs sauvages

L'homme qui renonce à l'étude est semblable à ces fleurs sauvages qui reçoivent l'eau du ciel quand bon lui semble, et la rosée de la lune, les rayons du soleil : chaque goutte les abreuve et les pénètre des pétales aux racines et fait leur gratitude sans oublier.

## Joyaux

Il fut un temps où les perruches vertes, les paons et les gemmes se contemplaient dans l'écrin ou sur le velours du vent, du vert ou de la terre. Comme les chants d'amour mystiques jaillissant des cœurs qui débordaient de joie. Il reste en Inde, ailleurs, quelques uns de ces lieux.

## Qutb Minar, Delhi

Est-ce que ces lettres, arabesques, sont taillées dans la roche et le sable, ou est-ce la roche qui est taillée dans la lettre ? Et l'être émane-t-il de la matière, ou est-ce la matière qui émane de l'être ? Entre les caractères et les formes sculptées, l'ombre cache la base et on pourrait croire qu'il n'y a que le verbe et le vide et on pourrait comprendre aussi qu'il en fut et en est réellement ainsi à l'origine et en cet instant même, au cœur de la manifestation. Il y a les êtres, les arts, les paroles qui s'écoulent, qui s'écroulent, et ceux et celles qu'on écroue. Qutb Minar, sublime colonne à la cime emportée par le temps qui laisse voir les blocs dessous les



ornements. Non comme une chair à vif, mais comme les os sereins de celui qui ne se révolte pas contre le passage magnifique des cycles auquel il participe et s'abandonne. Pas une seule des lignes qui ne soit reliée à l'élan qui monte désormais vers le ciel et y disparaît comme on fait le grand saut par la falaise ascensionnelle. Fleuve voué au bleu d'en haut que la pesanteur a apparemment brisé et paradoxalement plus vite libéré. Plus loin, il y a une tombe de marbre blanc, sans inscription au centre de murs constellés d'astres de lettres en galaxies brûlantes. Le blanc, le vide, ce que l'on appelle et craint : « la mort », soutiennent toute vie. Il faut entendre que l'absolu soutient l'homme relatif comme l'air soutient la chair de l'homme et le vol de l'oiseau qui errent en ce lieu. Grés rouge comme chair rouge ici, comme cœur rouge, comme ce mendiant hier sous sa peau brune et sale me montrait sa chair à vif. Pour me dire que toutes les chairs souffrent, de la même couleur, de la même douleur sous le miroir de nos peaux. Celle-ci oui était une chair à vif, comme les yeux qui refusent de se fermer, et la bouche de se taire sont aussi des plaies à vif, c'est à dire vivantes. Ce voyage commence aujourd'hui, le long de la Yamuna, vers Mathura, puis rejoindra le Gange. Nous suivrons cette paix, cette plaie, cette plaine, cette plainte du Gange vers l'Océan où son soupir se dissoudra dans le souffle des vagues. Mais la plaie ne se cicatrisera pas, comme les larmes des Bodhisattvas refusent à leurs yeux de se fermer sur le monde. Le sel qui donne son goût à la vie, aux larmes et à la mer garde les plaies ouvertes et conserve ce qui nourrit l'homme, pour que sa vie soit longue, de la vie des vivants. Au cœur de ce cœur de grés rouge tout porté par le verbe tourbillonnant, il y a la tombe blanche, qui est l'atome blanc, qui garde ce secret : je suis vide et divine.

### Traversées.

Ni les morts, ni les mers ne sont des fins à ceux qui les traversent, en voyage pour que la vie continue. Dans les plaines de l'Amérique du Nord, des indiens parlent une langue très proche de l'hébreux et disent venir de l'est, au delà de l'océan. Il n'y a pas de vide à franchir pour celui qui sait le passage étroit entre veille et sommeil, juste une route qui devient un pont de corde tenu, fragile, sublime. Tout est lié, mais les choses les plus grandes sont liées par les liens les plus subtils, les plus grands événements arrivent, basculent, par l'effet de la poussière qui s'ajoute à celle des ères.

### Relgari

Fascination du train en Inde. Prendre le train, c'est comme prendre un fleuve charriant l'or des saris, la fange des mendiants, les saints hommes, le sommeil et tous ses rêves, vers nul ne sait où, mais tous l'espèrent.

## Om Taj

Le Taj Mahal est comme ces grandes beautés que l'on croise. On peut les regarder un instant et s'en souvenir toute une vie, ou les regarder toute la vie pour en comprendre le mystère. Il faut tourner autour du Taj, ou le regarder tourner autour de notre esprit immobile apparemment, comme le soleil éclaire les planètes pour se souvenir qui il est dans ses créations.

Tombe, le Taj Mahal offre le ciel. En fait, il n'offre rien, ni à l'âme déjà envolée, ni au corps qui préférera toujours le retour au grand tout que tous les écrins de l'autre qui craint la solitude. Le soleil se lève avec les bruits, les mots, tout semble s'accélérer mais, tel le mercure, l'esprit de l'homme ne fait que se séparer de lui-même indéfiniment. Et il faut que l'absolu joue ce jeu du labyrinthe sous un soleil de plomb, et déjoue tous les pièges que l'extérieur lui tend, et puis le soir avec l'espoir, comme l'astre regarde à nouveau vers le bas, le désastre, comme nous regardons vers le haut et la dissolution des misères terrestres par les mystères célestes. Le Taj Mahal offre le ciel à celui qui ose ce détour, à celui qui s'offre. Et le ciel offre le Taj Mahal, car c'est le ciel autour qui le sublime. Il faut comprendre ce que le bleu, le blanc ensemble nous disent : quitte la terre, voyage. Comme les lettres noires de l'arabe glissent sur l'horizon de leur ligne, comme les corps vêtus de blanc des arabes se prosternent à même le sol, cette œuvre lactée, létale, est un vaisseau, vassal, d'un plus grand rêve, celui de l'univers. Comme les premières lettres de l'alphabet, et d'un beau infini. Alpha, beta, deux lettres au début comme deux êtres à l'aube du voyage qui leur donnera tout le reste, et le bel infini.

A la cime du dôme du Taj, il y a des sphères dorées et comme empoussiérées par les siècles, tenues par une ligne subtile qui paraît être leur propre prolongement. C'est la ligne des planètes en orbite autour du soleil blanc de la coupole, avec le croissant de lune. Cette lune est l'Islam, celui des cœurs, des seins, des visages ouverts et dévoilés non sans d'abord avoir été pour l'Eros, par l'Eros retenus. Cette lune est Mumtaz Mahal, compagne des nuits de Shah Jahan. Il est beau de plonger dans les yeux de la femme que tu aimes. Il est beau de la voir dans l'amour physique offerte. Il est beau de voir les soleils de ses yeux devenus lunes blanches par ses paupières et de regarder son corps dormir. Son âme dans le sommeil éveillée n'est plus pour toi et pourtant tu la trouves plus sublime que jamais, métaphysique chair abandonnée au souffle.

## Mother Ashram, sarvam dukkam

Nos paroles sont l'articulation de la première poussée par le nouveau né. C'est une note qui soutient tous nos dire, tous nos rires la fuient, y coulent tous les fleuves.

### Synchromie, tapis , Agra.

Assis devant la double cascade de fils, comme devant la double rangée de cordes du sitar, portée dont la clef de soi est gardée au cœur de l'artiste, des hommes donnent forme visible au rêve par la laine. Chaque fil sera coupé par la faucille du tisserand, comme le temps laissera chacun orphelin, comme chaque note qui quitte le sitar part seule vers l'infini en quête de sa note sœur. Il y a les symphonies, il y a les synchromies. Les couleurs qui s'incarnent autour de la trame de coton sont des notes qui résonnent dans l'air et l'âme. Nul doute que de chaque tapis émane une musique propre.

### Tansen, Muhammad Ghaus, Gwalior

Les couleurs de la pierre s'effacent. L'homme les avait voulues, le temps les a révolues. Des femmes passent, elles les portent et sont ainsi, sublimes passantes, passagères de ces vaisseaux de paix et de leurs formes calmes et claires. Un musicien enterré là, des géomètres pour les voies infinies de l'espace et les couleurs des voiles de la déesse. Les notes, les nombres et les tons pour dire l'aboutie beauté de ce monde dont la mort, maudite par les morts seuls d'ici-bas, permet la danse toujours nouvelle. Nos mandalas de sable, de poussière et de lumière s'abolissent, les amants s'oublent un instant, puis tout reprend.

### La Terre

La Terre, quel est ce rêve que l'homme est en train de détruire, de peur qu'elle ne l'instruise ? La Terre est la forme vivante, merveilleuse, de celles de l'âme humaine. Elle est la métaphore de toutes les éternités et toutes les métamorphoses. Et, sur ce rêve premier, l'homme devait, divin, rêver plus loin de lui-même par l'art, le rite, la philosophie et l'exploration de tous les mystères. Aujourd'hui, la femme reste l'image intégrale de la création. Lune mouvante ou terre alternativement plongée dans la lumière ou la nuit, mer polychrome...

### Divinity, Siva, Gana, musée de Khajurao

Pierre d'étoile. Tout est la même pierre dans cette statue de Gana, seules quelques lignes jouent avec notre regard pour raconter une histoire, celle de la matière-pensée se réfléchissant elle-même dans ses poses diverses.

## Si un Bouddha de pierre

Si un Bouddha de pierre éveille en nous plus de compréhension de ce qu'est, ce que sont la grande beauté, et la paix et l'essence de cette vie, que tous les personnages « vivants » qui représentent cette voie, quel enseignement en tirer, sinon que tout est déjà en nous, et ce que nous voyons et entendons n'est que le prétexte au sutra intérieur, le prélude au grand chant... Sinon que l'art est parfois la forme la plus fidèle que l'âme revêt depuis son rêve immatériel dans la matière.

## Seva

Le service, la charité à l'autre n'ont de sens que lorsque celui qui sert voit en celui qui est servi non un pauvre homme mais un dieu oublieux de lui-même. Si je te tends la main pour te redresser, si je t'habille, si je te nourris, si je te veille quand tu souffres, c'est pour que tu te souviennes au plus tôt que tu es Dieu. Sans quoi je te maintiens, je nous maintiens dans le mauvais rêve que nous faisons de ta vie. La pitié fait partie de ce mauvais rêve.

## Maître intérieur

Le maître intérieur, c'est le monde extérieur qui t'oblige à être le guerrier samouraï, le roi de la danse, le vainqueur de la joute oratoire, le silencieux, le triomphateur du duo et duel, l'amant inextinguible, par la grâce qu'il fait pleuvoir à chaque instant pour t'enseigner. Et dans cette dialectique entre ton âme et ta quête d'elle-même et de ses ailes, nul n'est véritablement vaincu dans le monde qui est la scène de ta geste : seules existent les métamorphoses.

## Peuple tribal

En Inde, les tribus ne sont jamais loin des autoroutes touristiques. Elles amènent aussitôt à un passé très ancien qui n'est que le cours parallèle au nôtre d'une autre histoire. Ainsi nous considèrent-ils aussi. Avec les tribus, les archétypes, l'inconscient collectif, la magie, l'aventure. Comme sous le moi et le surmoi, le rêve, l'imagination, qu'un bref éloignement du dressage de la norme suffit à nous révéler. Comme celui qui ne dort pas sort une nuit et redécouvre les étoiles.

## Masque

Le masque était, demeure, utilisé pour apaiser et se concilier les puissances occultes invisibles aux imprévisibles réactions. Ainsi, l'enfant et puis l'adulte qui

portent le masque figé ou grimaçant espèrent encore apaiser leurs parents en mettant leur propre paix entre parenthèses.

### Anciens peuples

Similitude entre arts tribaux du Madhya Pradesh et d'Australie et d'Amérique : masques, peintures pointillistes, argile...

### Soie

Pourquoi la soie s'écrit-elle avec un « e », sinon parce qu'elle est la magie, les rayons, le regard du soleil, elle tissée depuis la lune des cocons. Soie de Chine, légère, imperceptible, soie de Bénarès, plus rêche et comme plus riche d'une matière non niée dans une certaine pesanteur parfois.

### Kathak

Femme serpent, clochettes aux pieds, écailles aux poignets, bras ondoyants, dans la respiration du petit accordéon, avec l'accord de l'âme, parce que la ligne, le lingam, le sexe se font espace avec le son, le souffle. Le rêve est à deux dimensions, comme l'œuvre couchée sur le papier, comme Vishnou couché sur le cobra. Et puis l'émotion, ce qui anime. Pour la spirale du serpent qui se déroule, pour le corps de la femme qui s'écoule, pour l'incarnation de ce qui est écrit, c'est le son qu'ils écoutent, qui les émeut depuis leur inerte éternité.

Pratiquer un art, c'est vouloir que la vie soit belle et joie. Choix de porter plus loin la création qui nous a portée.

### Amour et mort

Le couple dont les regards se croisent vont jouer au grand jour le grand jeu et dans la longue nuit qui les unit jouer vers l'infini. Mais d'abord qu'y a-t-il ? Comme le regard du charmeur au serpent, de celui qui dictera à l'autre la loi de sa danse, puis, dans l'instant où il sera lui-même sous le charme, elle perdra la danse et désirera le morde, et son souffle à lui sera peut-être autre.

### Satar

J'apprends à marcher, mais cette fois sur l'orbite des astres, au milieu de la musique des sphères, sur ces cordes, dans ces notes. Es instruments sont des vaisseaux spatiaux qui nous emmènent en voyage.

## Sources du souffle

Vipassana. Remonter le souffle à sa source intérieure, sous le roc de l'habitude, l'oubli, l'ennui. Trouver l'eau, le diamant et l'espace.

## Vestigineuse, Histoire.

Les défaites de l'Inde n'ont jamais été que celles de ses frontières. Et les défaites de nos frontières sont celles de nos limites. Qui veut éteindre le soleil nourrit son feu. Qui veut combler la mer y fait éclore des îles. Qui veut couvrir le désert y sème des oasis. Qui veut conquérir l'espace entre dans la danse des corps célestes. Tel fut le destin des cultes, des rites, des arts qui touchèrent cette terre, et celui de tous ceux qui s'y rendirent, avec ou sans le drapeau blanc.

## Collier de fleurs

Hijra. Beaucoup plus belle est la séparation du couple hermaphrodite originel en ses deux moitiés. Car elle permet la distance et la danse s'inscrit dans la distance. Elle permet l'attente et le feu brûle dans la nuit de l'attente et la soif brûle dans son jour.

## Echarde

Est-ce la chair qui est l'épine de l'âme, ou l'âme qui est l'épine dans la chair ? Qui dit que la chair est cet écueil, rocher où se brise le voyage de l'âme renie que Dieu a fait l'homme à son image et n'a jamais vu danser cette image divine.

## Hermaphrodite

L'hermaphrodite, c'est l'intérieure éternité, car il ne peut exister d'histoire ni de voyage sans la distance ni la tension entre deux êtres .

## Cavalière sur l'orage

Une statue grise au centre du musée archéologique de Bodh-gayâ. Le gris du sable des rivières des Alpes où la déesse coule, majesté cristalline. C'est un Bouddha, mais ses traits sont féminins. Grâce merveilleuse. Il lui manque un bras, le nez. Son buste a perdu le polissage qui donne à son visage une infinie douceur. Le granit révélé de son corps est un ciel d'orage anthracite tourmenté, parcouru d'éclairs pâles sur les ruines sublimes de ses jambes croisées comme les bûches et quelques cendres d'un feu éteintes par la pluie. Et la tête coiffée d'une couronne de l'Eveillé est là, au dessus du mélange des éléments, comme depuis un fugace

nirvana avant l'avatar à venir. Il en est des sculptures parfois comme des sitars : c'est le temps qui parfera ce que l'homme pensait achevé, faisant rendre à l'œuvre ses plus belles notes, une fois quelques lignes, quelques vernis brisés.

### Eclair

Plus loin dans le musée, un Bouddha debout, taillé dans un roc aux bandes fauves verticales qui lui donne un aspect puissant et mystérieux. C'est le Bouddha de la foudre, lourd et que nul ne peut prévoir, souple et d'un trait comme le tigre dont le pelage est la marque de la parenté à l'éclair. Ce Bouddha est sans aucun doute l'époux de celle que j'aime appeler la Tara de l'orage, puisque Tara veut dire aussi étoile, dehors dans le temple sans toit des colonnes tronquées, guerriers antiques par tous les temps.

### Cri primal

Qui ne pleure en naissant risque d'en garder les séquelles, car il ne déchirera pas le voile qui empêche l'air de pénétrer ses poumons. Ce voile à déchirer, la douleur qui s'ensuit, sont le signe que la douleur et son expression sont ici-bas la norme si l'on veut ensuite les résoudre. Peur de perdre, faire le deuil du ventre.

### Chants

L'espace est monotone, qu'il soit bleu, gris, noir pour celui qui n'a ni le temps ni les yeux. Comme les chants des moines aux robes aux tons rouges, aux tons graves, qui prient, rient, se taisent ou bien enseignent, ou bien tout à la fois, la fin de la souffrance. La fin de la souffrance. Quatre fleuves partent du mont Kailash dans les quatre directions, dessinant la swastika, et depuis quelques décennies un cinquième, celui du peuple tibétain, fleuve pourpre du sang coulant depuis le blanc Himalaya, peuple saignant, peuple enseignant. Chants monotones du petit ou du grand véhicule, chants monocordes peut-être, mais quand on essaie le voyage avec eux, ils sont une ligne lancée depuis très loin en nous, très profond vers les cieux constellés de Bodh-gayâ. Le vol de l'aigle, le galop du cheval sauvage, la nage du saumon vers l'origine sont aussi monotones.

### Faire la paix

Faire la paix, avec de la musique, des couleurs, des discours... comme on bâtit ou inaugure un fort... mais où sont les frontières des océans et des déserts.

## Révolution

On ne change pas l'humanité avec des tonnes d'armes, ou de papiers, une puce électronique ou une armée vingt millions de volontaires, terroristes ou missionnaires, mais avec un seul regard qui a derrière lui la compréhension de toute la souffrance humaine et la victoire sur elle.

## Le sexe des dieux

L'art indien stylise le sexe des dieux en un long triangle effilé qui tend vers la vulve comme la divinité vers l'androgynie.

## Dieux et Bouddhas

Indian Museum, Kolkota. Ce qui distingue les dieux des bouddhas, dans les sculptures qui nous sont données à voir, c'est la direction du sourire et du regard. Les dieux semblent jouir de leur être, plongés dans une béatitude dont les hommes sont les témoins éblouis. Les bouddhas sont des guerriers libérés, dont les yeux et les lèvres illuminent celui en quête de libération. Lumière de l'aube et du couchant chez les éveillés, zénith chez les divinités. On peut regarder les premiers et le monde à la fois comme le soleil et les horizons. On peut aussi regarder le soleil au zénith mais nos yeux seront alors brûlés pour le monde.

## Borobudur

Grand stupa. Dire que le temple est à l'image de l'homme est un pas en avant, mais aussi un pas en arrière si l'on oublie qu'il est à l'image de la cellule même de l'humain. Nos cellules seront nos temples ou nos prisons.

## Nandi

Le taureau Nandi est la monture de Shiva, aussi, d'abord peut-être parce que cet animal a en Inde sur le dos une bosse à l'image du lingam et du Kailash du dieu.

## Fidèle mémoire

Surya du Karnataka semblable aux dieux aztèques et mayas.

## La main et le sein

Uma-Maheshvara. Parvati et le Grand Dieu. Shiva a posé la paume de sa main sous le sein de sa parèdre. Pourquoi ? Que cherche-t-il encore qu'il n'ait atteint ? Le



tendre, doux, sensible souvenir de la féminine, originelle, lactée nature de toute chose ? Ou offre-t-il à voir à l'anguleuse humaine condition qu'il caresse les sphères ? Et la main de la déesse est sur son épaule comme sur un sommet himalayen où elle a pu établir sa demeure, son amour.

### Plis

Plis de la robe du Bouddha, eaux et ondes vers les hommes émanées de sa source.

### Marché aux fleurs

A droite, une ouverture. Je suis venu pour le marché aux fleurs, mais le temple, l'arbre, le Gange, la poussière et les chants des amoureux de Mahadeva ne m'y ont pas laissé. S'asseoir face au fleuve et regarder passer devant lui les hommes se baignant. La poussière est partout en Inde. Elle laisse comprendre l'ancienneté de cette terre et relie toutes choses et rappelle leur essence. Le ciel bleu du petit matin le pont blanc de la guerre se reflètent dans une flaque d'eau de la taille de ma main, devant moi. Comment la lumière traverse-t-elle l'espace pour réapparaître dans ce miroir ?

### Cella

Le lingam, la statue du dieu sont dans la cella du temple. Si le temple est notre corps, la cella est nos cellules, au cœur desquelles il faudra rentrer pour s'unir à l'ultime et nous voir à l'image, stature et statue du dieu.

### Lingam

Sexe et langue, pointes extrêmes du corps et de sensibilité extrême. Points secrets cachés sous les linges ou les lèvres, points sacrés parce que sources de tous les fleuves : la semence et la parole, la vie perpétuée. Mais points sacrés aussi parce que points de la saveur, du savoir qui y touchent ou en émanent, points de jonction des êtres dans l'union sexuelle, la communion des âmes. Que serait-on ? que saurait-on de la vie sans le sexe ni la langue, sans l'extase ni le chant, et quelle mémoire du chemin parcouru, humaine piste, serait transmise. Mais le lingam est cela : le lieu où se déverse vers l'homme toute saveur, tout savoir et tout sens, toute communion, le grand Autre, le grand Tout.

## Verte misère

Océan de rizières, monoculture : aisance, progrès, ennui, désert, désastre.

## Sobres mâles

Les hommes indiens s'habillent de blanc, beige, gris, marron... comme s'ils faisaient autour d'eux l'aube pour mieux se laisser éblouir par le passage multicolore de leurs femmes en saris ensoleillées.

## Acceptation

La difficulté à dire non à l'hôtes de certains peuples traditionnels est souvent du au fait que ce qu'il demande est vu comme ce que demande Dieu ou le destin, comme une mise à l'épreuve, qu'il ne nous appartient pas de refuser, car l'hôte n'est pas là par hasard.

## Caverne du cœur

Grottes jaïnes d'Udaïgiri, près de Bubhaneshvar. Roche rose creusé, ciel gris marbré de blanc comme des aquarelles que peignent quelques jeunes indiens calmes à l'entrés. Creuser la roche, trouver le cœur déjà inscrit en elle. Creuser le cœur, y trouver l'ombre et la paix, la solitude aimante, comme le vide aimante. Des portes noires ouvertes comme des portes ouvertes vers la création depuis le lieu du silence d'où rentre et sort tout flux. Le ciel de ce jour de Diwali, fête des lumières, est sombre et clos. Le roc de ces grottes est hermétique et signifie : retrait du monde. Pourtant, la lumière intérieure qu'allume ce lieu serein est plus belle que tous les soleils. Comme une lampe à huile qu'aucun vent ne peut éteindre à l'abri des parois minérales.

## The priest and the pros

Les devadasis, danseuses des temples, étaient souvent considérées comme des prostituées sacrées, si les prêtres se disaient « saints hommes ». En arrivant à Bhubaneshvar, une maîtresse de danse m'invite à loger dans son orphelinat. Deux heures plus tard, un brahmane brise en hurlant le silence du temple pour me jeter dehors, gonflé de haine et de plaisir. Comme il y a deux mille ans, qui sont les plus proches du Royaume des Cieux ?

## Le grand ennui de Dieu ?

Il sait tout, il peut tout, il est partout. Notre liberté est la condition de sa surprise. Mais sait-il lui-même où il va, car il faut qu'il évolue. Si tu veux comprendre Dieu, oublie-le et comprend comment tu dois évoluer toi-même.

## Hommage

Dernier temple de Bhubaneswar, gratuit, en ruine, habité par l'espace et un brahmane qui m'explique en riant sa mythologie et part sans rien demander d'autre. Il a mis quelques fleurs, quelques tiges autour de scènes sculptées du mariage de Shiva et Parvati. Il reste sur elles des gouttes d'eau. J'étais venu à Bhubaneswar pour la majesté de ses temples, j'y ai trouvé la grâce infinie du détail. Un brahmane me mit dehors du premier temple, un autre fut le plus heureux de mon voyage.

## Dasavataras

Les dix avatars de Vishnou représentent la naissance et l'évolution de la vie. Le premier est le poisson : la vie née des eaux. Le second est la tortue, animal amphibie. Le troisième est le sanglier, mammifère encore attaché à la terre qu'il fouille de son groin . Le quatrième est l'homme-lion : entre animalité majestueuse et solaire et humanité émergente. Le cinquième est le nain : l'homme au début de sa croissance. Le sixième est Rama à la hache : l'homme a grandi mais reste brutal et instinctif. Le septième est Rama, le parfait guerrier et époux, doté d'un arc, technique évoluée. Le huitième est Krishna, entre enfant, roi, instructeur, amant, il enseigne aussi bien la connaissance que la dévotion et connaît tous les sentiments humains. Le neuvième est Bouddha, qui, parti du stade de simple homme, transcende la condition humaine de la souffrance en trouvant la vérité universelle en lui, sans l'aide d'aucun Dieu. Le dixième encore à venir est Kalki : monté sur un cheval, il s'élève au dessus de tous les autres et démontre la maîtrise de l'homme sur l'animal et leur alliance.

En même temps, du signe des Poissons au Sagittaire, qui évoquent le premier et les dernier avatars, il y a dix signes. Suivra la Capricorne, sous le règne de Saturne, le seigneur des cycles. « Redeunt Saturna regna », comme disait Virgile.

## Les yeux du Saint Homme

Alors qu'il me parle, je traverse l'écran de ses mots et détaille ses yeux qui m'ont frappé par leur douceur. Frappé par leur douceur... étrange antithèse qui me révèle ma brutale hâte intérieure, comme l'espace du désert donne un coup d'arrêt violent à notre immobilisme piétinant.

Ses yeux sont plissés vers le bas, en signe d'une grande compréhension et tendresse. Comme de la tristesse aussi, et une colère qui s'élèverait contre celui qui nuit à sa propre âme, contre l'inconséquence. Et je m'interroge sur le symbolisme de leur forme : quel animal, quelle feuille, quelle saison... ces yeux évoquent-ils, Et je ne parviens pas à le mettre à jour.

Et ce soir je me dis que la partie supérieure de ces yeux est comme le ciel qui se penche vers la terre, comme les branches d'un grand arbre qui se tendent vers les hommes. Ses paroles sont celles de n'importe quel livre, mais ses yeux ont une expression rare qui leur donne crédit.

### Chariots de feu

Angkor, Cambodge. Konark, Inde. Karnak, Egypte. Carnac, Bretagne. La pierre élevée, le soleil, le culte, l'immensité, le serpent, le sable. Pyramides, menhirs ou pagodes. La racine est au ciel, les branches sur la terre. Au sommet du temple de Surya, dieu soleil – ou Horus-Ra ? – un disque posé comme au sommet d'une montagne. Chariot des dieux, char de Phoebus.

Douze paires de roues. Douze signes que parcourt le soleil pour nous enseigner en chacun d'eux. L'astrologie est l'essence de « l'en-seignement », car elle est le langage des signes en même temps et dans le même espace qu'elle est celui des astres. Et avec les astres les roues : astro-rotas et le carré magique :

S A T O R  
A R E P O  
T E N E T  
O P E R A  
R O T A S

Le laboureur – de labore solis – est le soleil car c'est lui qui fait l'œuvre de la terre. Les signes sont ignés car ils sont faits d'étoiles et des signaux sont gnoxis car ils sont connaissance. Le temple de Surya est véritablement l'univers, ou peut-être le nôtre s'il est ici dans la pierre au bord de la mer, la représentation de notre système solaire et zodiaque. Ses murs sont sculptés d'un foisonnement d'êtres qui sont les peuples de la terre et des cieux. Et d'essieux en essieux, de roue en roue, nous tournons autour de ce majestueux, indicible édifice. On se sent dépassé, il y a ici un mystère et une force d'un autre paradigme, comme à Angkor, comme à Karnak, comme à Carnac. L'homme n'est plus ici visiteur détaché, mais contemplateur écrasé, aux limites éclatées. Il est dans la cour des grands, non des grands de ce monde, mais des grands d'un autre monde. Comme une science de la beauté, une évidence du divin dans l'espace et les symétries. Le soleil, dans le cours de la journée, tournera autour du temple, éclairant les roues une à une. Vingt quatre

roues à huit rayons, soit cent quatre vingt douze rayons, soit  $1+9+2=12$ , l'unité et la dualité qui donnent ensemble 3, la Trimurti créatrice.

Les serpents et les roues et le huit, parce que le serpent avance en spirales, ou se roule sur lui-même. Parce qu'il est le caducée ou l'Ourobouros. Le soleil est le serpent parce que le reptile aime l'astre. Des couples de nagas, dieux serpents enlacés, chevauchant les huit de leurs corps amoureux, coulevres où coule la sève intérieure à l'œuvre vers l'or pur. Image génésique du serpent et de la dualité, comme la langue fourchue issue de la ligne unique de la bête illustre la dualité du langage sortie de l'unité première. Ses écailles brillent comme de l'or.

Le soir, le temple est illuminé. , et cela éclaire limpide sa nature : un vaisseau en train d'atterrir ou de décoller, avec la lumière en pyramide depuis le disque du sommet. Tel est le temple de dieu : la demeure depuis laquelle il apparut aux hommes, et qu'ils voulurent reproduire et adorer dans la pierre, pour ne jamais l'oublier, lui le détenteur de la lumière.

Le soleil se lève sans doute le 21 juin dans l'axe du temple devant le grand sanctuaire et projette la lumière jusqu'au fond. Le temple et l'océan sont unis par les mêmes fonds : le sable cachés par les vagues ou les images de la surface. Et tous deux se tiennent immobiles et respirant, observant le passage de l'homme.

### Odissi

Curieuse homophonie entre Odissi, le nom de la danse sacrée de l'Orissa, et l'Odyssée d'Homère. J'y pense dans cette maison où habite une danseuse apsara, où l'on chante et danse et demande aux hôtes de rester.

### Big Bang banian

A Kolkata, dans le jardin botanique, il y a un banian dont le tronc a disparu depuis longtemps, mais dont les branches demeurent, comme les astres qui se sont éteints se voient encore, envoient encore leur lumière témoigner de leur corps passé. Comme notre univers ignore où fut son centre primordial et le cherche à tâtons dans l'espace obscur en remontant le cours des astres, comme on remonte celui d'un fleuve.

### Maîtresse

Non seulement les religions et leur prétendus maîtres se trompent-ils, mais des aspects entiers de la vie peuvent leur échapper, des domaines entiers de l'âme. Et comment, par exemple, Dieu s'éprend, s'apprend de la nature, comme le chorégraphe de la danseuse qui incarne son rêve.

## Arabesques

Il y a l'innocence sobre, la grâce de l'enfant ou de la chaste jeune fille qui témoigne de la fraîcheur de l'éclosion depuis la source toujours tendre de la vie. Ces êtres sont le reflet fidèle, inconscient de lui-même, de leur invisible origine.

Il y a l'homme brut, aux actes instinctifs, entre peur et désir, ignorance. Et pour tout acte humain, il y a l'art qui le dessine, le sculpte, le met en musique, et le métaphysique : il y a le geste et il y a le rite et il y a la danse. Il y a la voix et il y a l'hymne et il y a le chant. Et il y a la pierre et il y a la statue et il y a le temple, et il y a des pierres plus belles que des temples, par lesquelles on comprend que les temples sont partout attendant d'être habités.

Et au-delà encore, il y a le silence et l'immobilité de ceux qui ont connu la première grâce, l'oubli dans l'instant ou l'instinct, de l'éternité, qui ont traversé tous les arts et portent dans leurs rides et leurs regards, inscrits comme les lettres d'une antique mosquée, où il n'est rien qui soit qui n'ait été gravé, léger, en arabesques.

## Nizammuddin

Après la pierre austère des conquérants, Qutb Minar et tombeau d'Humayun, où la beauté de quelques lettres sur des tombes de marbre blanc dit le passage, le vol, la vie de celui qui y fut inhumé, de son habit de culte, son corps, voici Nizammuddin. Ici les prières, les chants, les parfums bénissent l'air. Pierre éternelle promise à la poussière, ce repos du guerrier sur le corps de la terre. Roses éphémères promises à renaître par leur semence envolée. Ce qui dure est ce qui épouse la vie et ne la cueille quand il l'accueille.

## Fin d'exil

C'est la distance d'avec la terre, la femme aimée, qui permet et contient les stances de l'exilé, la beauté de leur chant qui sont ceux des chemins qui sont ceux de la vie. L'histoire, les histoires ne sont que cela : les traces des pas dans la poussière, des proues dans l'océan et puis un peu de fumée blanche, ou noire pour notre âge de fer. Ainsi en est-il du voyage intérieur : quelle est cette distance qui sépare l'esprit de lui-même, l'homme de lui-même et qui lui rend plus facile un tour du monde que de lui-même. Le labyrinthe et la libération, la création et la crémation, mais entre eux, mais entre elles, tous les souvenirs. Lorsque la fatigue fait abdiquer le corps, cette âme se libère. Le moi cherche à s'unir à l'âme comme un prétendant grossier à une noble dame. C'est quand Majnun répondit à Leïla : « C'est toi ! » qu'elle le laissa entrer. Plus de 1001 nuits, il avait quêté en vain qu'elle levât le voile de sa tente pour lui. Elle lui demandait : « Qui est-ce ? », il

répondait : « C'est moi ! », elle l'éconduisait car il ne désirait que son propre désir quand sa joie véritable ne devait résider qu'en elle. Et puis Majnoun « le fou », ne fut plus que fou d'elle. Quelle femme résiste à l'amour fou sans résister à la vie ? Alors, s'étant fondu en elle, elle leva son voile. Le chemin vers la demeure intérieure est ainsi : la conscience qu'on cherche partout est au coeur des phénomènes apparents, des phonèmes de nos paroles, de chacun de nos souffles, de la moindre de nos pensées ? L'AUM soutient l'atome et l'homme, ses mots et le cosmos en une même osmose. Qu'est-ce que le présent ? le présent est une offrande. Le présent est l'offrande éternelle de la création à la flamme qui brûle en nous, et l'offrande et la création attendent d'être à travers l'homme rendues au ciel. Prêtres de l'instant présent, gardiens du feu de l'ici et maintenant. Le grand Autre est le grand hôte de nous-mêmes, et le grand Ailleurs est là où tu te trouves, ou bien ils ne sont pas. Qui s'habitue jour après jour à voir le monde comme son propre esprit s'habitera éternellement, s'habillera infiniment.

### Conditions humaines

Inde. Mère patrie et dame nation. Toutes les conditions humaines sont ici. Tous les conditionnements et les déconditionnements. Les purs qui évitent leurs semblables, qu'ils soient vivants ou morts, les sages qui méditent sur les champs de cadavres. Couleur, castes, métiers, cultes se croisent et se toisent avec chacun sa loi, sa voie et son voyage dans une impermanence imperméable. Autant d'actes sacrés, autant de sacrilèges. Autant d'enchantements, autant de sortilèges. Autant d'enfantements et autant de bûchers.

### Roof top

Un vol de pigeons bat de la paupière entre le bleu du ciel et le blanc de la pierre du plus beau des tombeaux. Agra, Taj Mahal. Et ces oiseaux qui s'aiment pour la vie en virevoltant dans l'air que le coucher qui commence à se coucher magnifie puis sacrifie avec lui, ces oiseaux sont noirs, ils sont à peine perceptible comme une page qui se tourne, ils sont blancs en repartant dans la courbe nouvelle de leur arabesque. Peines lunes, lunes noires et croissants de lune. Sur le Taj Mahal, cet hymne de marbre à l'hymen pétrifié des amants, le ciel de la foi de l'empereur Shah Jahan et de Mumtaz Mahal et l'astre de l'Islam, la lune, en vol et paraboles.

## Symétrie

Apollon parlait en mètres et maître par la pythie de Delphes. La beauté apollinienne est synonyme de symétrie : « même mesure », « même ordre ». La beauté qui fascine les hommes est aussi ainsi : des corps élancés en silence vers le ciel, portiers d'espace et d'espérance, dégagés de la matière qui les retient, les freine et leur ôte la paix et la clarté. Le rêve de l'enfant est la marche, le rêve de l'homme est le vol.

## Temples-esprit

Les temples comme l'esprit humain ont un symbolisme qui résonne, en couleurs, formes, cycles, avec la nature que nous avons vue depuis toujours. Ou bien temples et terre ne sont-ils qu'à l'image de l'esprit qui s'y reflète.

## « Le plus grand »

Les corps qui se meuvent - les hommes ou les astres – écrivent des lignes qui sont des paraboles pour ceux qui ont l'espace et la distance et la place nécessaire à la compréhension de l'ensemble. Les paraboles sont des figures géométriques pour le savant, des enseignements pour la maîtresse. Ces lignes par les corps tracés sont des arabesques, une langue. On dit « décrypter » une langue et cela signifie révéler ce qui était caché, mais aussi exhumer du tombeau. Mais le verbe qui peut se faire chair ne pourrit avec elle et son exhumation est une résurrection. Dans la crypte de la tombe d'Akhbar, une femme chante en libérant le verbe qui résonne dans la pierre. Une autre s'accorde à elle. A-t-on entendu cette parole : « s'accorder » ? Deux voix, deux instruments s'accordent l'un à l'autre après s'être d'abord accordés à eux-mêmes, donné leur propre accord. Comme une femme s'accorde en mariage à celui qu'elle aime et compose avec lui la symphonie par le duo. Ici, Akhbar à Sikandra. Là, Shah Jahan à Agra. Shah Jahan, si Mumtaz Mahal, ta belle est tombeau devenue, ce n'est que la métamorphose de son incarnat, comme la perle blanche dans la nacre ouverte, c'est que l'âme par elle fut la métaphore entre deux mondes pour dire l'amour éternel que révèle et libère l'amphore éphémère de la chair.

## Noces

L'amour physique est la forme même dans la matière des noces de l'esprit avec la chair. Lui se sentant habiter le corps de la vie universelle, elle se sentant habitée par l'unique source de cette vie. Le lingam de Shiva, le grand noir, est immuable et toutes les offrandes de toutes les couleurs et toutes les souffrances et toutes les



douleurs s'y viennent sacrifier : lait, larmes, encens, prières, fleurs, noix de coco, ghee et flammes, espérances passent le gué vers l'autre rive. Et cette union de l'unique avec l'universel est la réconciliation des mondes.

## Dieux

La mythologie décrit les métamorphoses de l'homme en quête de son âme, âme sœur et épouse. Les sept ou douze planètes ou dieux, divinités, sont les modes de manifestation du principe unique : douze signes autour de l'homme, douze apôtres autour du Christ, douze animaux autour du Bouddha. Les dieux impuissants à sauver l'univers menacé par un démon s'en remettent au suprême dont les flammes cueillent et brûlent la menace. Ainsi l'homme doit renoncer aux protections des personnalités qu'il divinise en lui comme un assiégé ses murailles pour se découvrir et découvrir que le désert et l'océan sont sans conquérant sous le soleil.

## Voyageuses Pénélopes

Certaines femmes glissent sur les formes et les hommes de la vie, ne s'attachant à rien sinon à la fuite dans laquelle elles entraînent les mêmes âmes inquiètes. D'autres, indifférentes, le sont au sens noble du mot : âme en quête d'un terme à la souffrance universelle. Indifférentes car ne faisant nulle différence entre les êtres souffrants, plongées dans le tourment d'une réponse à leur idéal de paix qui ne les fait s'arrêter à aucune illusion.

## Matangeshvara

La sphère de la salle, la sphère du plafond, le cylindre du lingam. Les indiens tournent avant l'offrande. L'air encensé estompe à peine les couleurs des saris. Bleu turquoise, vert d'eau, jaune d'or, rouge sang... Le prêtre est doux et donne à chacun une poignée de riz et de noix de coco. Tendresse, mystère, puissance, légèreté autour du lingam noir, gigantesque, peint du Om couleur soleil levant, couleur soleil couchant. Quelque chose se joue dans ces quelques mètres avec ces quelques personnes.

## Khajurao museum, Adinath

Yeux en soleil levant. Les sourcils au dessus sont deux ailes grandes ouvertes sur cet océan de clarté et ils sont aussi l'onde ultérieure depuis la lèvre supérieure des tirthankaras jaïns. Thirtankara : « passeur de gué ». la langue est là, dedans, cobra sacré enclos dans le garba griha, maison matrice de la bouche, lingam dans la yoni. Les vagues calmes des lèvres et des yeux sont le signe du songe qu'il aime, émet au monde. Boucles innombrables en spirales et chignon au sommet du sage

univers. Lobe allongé des oreilles où le son en voyage relie soleil et sol, et poussières et étoiles. Sur chaque épaule, trois mèches posent comme des doigts amoureux, une guirlande et des promesses sur le vainqueur de soi. Au centre de la poitrine, un joyau cruciforme désigne les quatre points cardinaux en pèlerinage vers le sanctuaire cardiaque, indique les quatre pèlerinages au cœur par le sang en chemin. C'est le souffle de la mer, palindrome des cycles et palingénésique où la nostalgie des origines échange un baiser, une nuit d'amour, une étreinte éternelle avec la joyeuse amnésie des aurores.

### Matrimonial

Le maître est le grand autre, celui qui offre le grand voyage, l'amour, la connaissance. Dans le couple, chacun est le maître de l'autre pour aller plus loin dans ce voyage. Les amants véritables se demandent et s'offrent tout, et l'union matrimoniale contient en toutes lettres le maître, le moine ou la moniale inscrits en elle. Chaste fusion des corps, solitude fidèle. Le maître est là, dans cet être épousé qui s'en remet à l'autre. S'en remettre à soi-même ainsi, rémission et mission. Le couple romantique, remontant le courant de l'histoire vers l'âge d'or de l'amour sauve l'humanité en se sauvant lui-même, comme la fusion illumine le monde.

### Kathak

Comprendre que le corps humain est sacré tout entier. Et s'il ne l'est pas, il attend que tu le saches et puis que tu le sacres.

Le désir est le mode de connaissance de ce monde. Le corps de la femme t'y incite et invite. La pulsion est désir de connaître, de s'unir à la chair, elle est le cheval qui piaffe et que tu crains de chevaucher et que tu préfères garder attaché et auquel tu restes finalement toi-même attaché sans comprendre qu'il t'appartient de le guider plus loin que la matière, cet état de la manifestation qui est le nôtre. Certes, la conscience éveillée fait des épisodes d'ici-bas des comètes qui se désintègrent dans l'espace de son regard, dans l'absence de son refus, qui se garde de se garder. Mais le bodhisattva qui densifie son être depuis les cieux peut-il comprendre ceux qu'il prétend sauver de leur souffrance sans d'abord s'offrir à leur plaisir?

### Mind, sitar

Mind, tirer la corde jusqu'à ce qu'elle rende la note suivante. Elle se fait attendre et puis entendre. Cela signifie qu'il y a en chaque être l'être qui le prolonge comme il accepte de s'alanguir et de creuser, et d'écouter ce qui résonne quand il descend en lui, s'agenouille. Alors il saura que l'âme, la note sœur est là, déjà en lui, et elle fait le pont avec la note qui la suit, second thread.

## Alchimie, vers le feu

Avant, toutes les formes humaines, puis le couloir vers l'ancienne cité, enfin les ghats où seul sied l'éternel qui est sans majuscule puisque sans origine : ce qui accepte la mort : sable, cendres.

## Pacte

Le moi t'offre son avenir contre ton éternité.

## Poignée de sable

Colline de Brahmjuni, Gaya, Bihar. Terre abandonnée aux bannis et bandits intouchables ou inaccessibles. Sont-ils les réincarnations de l'Empire d'Ashoka, de la puissance qui fut et se change aujourd'hui en détresse et avidité ? Sur cette colline non loin de là où médita le Bouddha, une statue dorée, des drapeaux de prières et des terres brûlées dans le soleil doux, la calme brise du matin, comme une femme dépose le matin un baiser sur celui qu'elle aime. Beauté du lieu, irrégulière harmonie des bannières flottantes, des rochers, des arbres légers. Rien ne s'impose sur le paysage, sa poésie qui se propose ? Juste comme les traits d'une calligraphie que l'artiste n'avait pas méditée, qu'il oubliera aussitôt. C'est ainsi que nous, chacun de nous a créé le monde, depuis l'esprit omniscient, souriant puis s'oubliant dans sa métamorphose matérielle. Poignée de sable délivrée depuis la main artiste, tel est cet univers et ses milliards d'étoiles et brouillard des eaux traversé de lumière, fumée de tabac sacrée, et vent. La grande beauté est indifférente à elle-même, toujours inquiète car en quête de sa source à l'aval de son cours. Plus haut, près du temple de Shiva, des feuilles bruissent, elles murmurent un tendre appel en silence, et nul doute que les lignes, dont le sève les a inscrites, comme un fleuve et ses affluents, s'envolent en prières vers les plaines et les plaintes des hommes, des planètes et des dieux.

## Comme cet enfant

La souffrance physique et morale, la beauté fascinent et effraient l'homme. Celui qui sait la regarder jusqu'au bout, ne pas détourner le regard ou leur opposer l'écran de théories rassurantes se verra tout enseigner, ses murailles tomberont, ses espaces s'ouvriront. Il faut savoir, pouvoir, oser se laisser éblouir et puis éclairer par le soleil du beau et l'astre noir de l'horreur, charbon en devenir. L'un et l'autre te chauffent.

## Cultures

Arbres saignés pour le vin et le sucre. Inutilité de ces désirs qui te vident de ta sève.

## Lèvres, soif

Il en est des femmes comme des breuvages. Certaines, fraîches comme l'eau des déserts, désaltèrent un instant et te manquent ensuite. D'autres, comme le thé, profondes et mystérieuses, étanchent ta soif et éveillent ton esprit.

## Au sein du son

Tambour sacré, temple japonais, stupa de Rajgir. Parce que l'univers et nous ne sont, ne sommes qu'un, et qu'un voile tendu sur du vide par quelques liens plantés dans notre chair. Comme cette toile de peau sur ce coffre de bois, les clous qui les couronnent, le bâton, tout résonne. Des lettres noires, calligrammes, peintes comme des astres de charbon dont le feu est dedans. Quand le souffle et le son traversent la lettre, le calligramme devient hologramme, le verbe se fait chair, le plan devient volume.

## Duel

Le sanskrit et le tibétain connaissent encore le mode duel en grammaire, qui désigne deux choses, êtres, lieux. Ils y accordent une grande importance car on ne peut passer, selon eux, de l'unité à la pluralité sans être d'abord entré dans la dualité, source de toute séparativité. De l'unité première, universelle, au duel universel et jusqu'à la multiplicité, à l'illusion de la séparativité.

## End of the Indes

Calcutta. Les visages changent. La couleur des peaux évoque le chai qui évoque le mélange de la nuit du thé noir, de l'aube du lait blanc, qui évoque la voie lactée, qui est la Gange ici. Calcutta, lieu de Kali où le calice est bu jusqu'à la lie, à l'hallali des hommes. Mais aussi lieu des hommes-chevaux qui se lient, s'allient, s'aliènent à la roue de leurs chars, et roulent et coulent avec. Car « samsara » signifie « couler avec ». Les hommes aux pieds nus sur le bitume noir de notre âge noir, Kali yuga, disent sans mot dire, sans même peut-être la maudire, toute la condition humaine et celui qui l'accomplira et l'abolira. « Kalki avatara », tel est le

nom de la dixième incarnation de Vishnou, incarnation à venir, et ce nom signifie « la descente du fort ».

### Civilisation

La véritable civilisation, c'est l'harmonie avec la nature où l'homme et elle avancent ensemble vers la connaissance de leur divine origine : la compréhension des lois qui les font à l'image de l'esprit, et l'union à lui.

### Humour

L'humour te fait sortir de la dualité en te montrant que deux choses distinctes peuvent être en contact réunies. L'humour te fait entrer dans la dualité en te faisant quitter la contemplation du Beau, du Bien, du Vrai, de la chose, qui est symbole, qui t'en approche, lorsque tu es déjà hors de cette dualité. La même corde qui te sortira de l'eau où tu te noies t'empêchera aussi d'avancer si tu ne l'abandonnes pas.

### Maitreya

Art du Gandhara, art gréco-bouddhiste, bouddha Maitreya, dernier bouddha, car issu du maïthuna, le coït sacré, de l'Inde et de l'Occident, du coït sur le corps de l'Orient profond des hauts plateaux et des vertiges des vallées de la raison grecque et de l'extase indienne, à l'acmée cachemirienne des armées d'Alexandre en conquêtes, en quête d'autres déraisonnables horizons à l'est d'Athènes. Les fils d'Alexandre le macédonien, ce fils rationnel d'Aristote, fils indigne de Platon, lui-même pâle fils de Socrate étaient censés incarner le génie maïeuticien du philosophe. Mais comment accoucher sans avoir d'abord connu, aimé ? Maïeutique, Maïthuna, Maitreya. La mêlée des armées d'Alexandre et des peuples d'ici, mélange des eaux qui en se retirant ont laissé quelques merveilles.

Ce bouddha de l'Indian Muséum de Calcutta est un astre de pierre lourd – et tel est le sens du mot gourou : « pesant ». Il a les formes d'un guerrier, la prestance d'un juge, le regard de la dernière chance offerte gravement avant l'effondrement. Comme un morceau de soleil tendant sa main comme une torche avant qu'elle n'enflamme tout. Cheveux sur les épaules, rayons descendus parmi les hommes. Et flot de la cascade, car il est feu et eau. Tête et chevelure forment un triangle dans le cercle de l'aura. La toge et ses plis sont le signe des ondes qu'il émet depuis le large de l'océan et de l'espace. Ni le Christ, ni les Bouddha du Gandhara ne sourient, contrairement aux dieux. C'est que les dieux ignorent la condition humaine, planent au dessus des hommes dont ils ne partagent que les épouses et la fumée des sacrifices. Jésus et Bouddha furent, sont pleinement humains, triomphant de la passion, la souffrance. Ils savent le chemin long de ceux qui les

suivent parce qu'ils les aiment et ils les aiment aussi. Et les torses ronds des héros de l'Eveil sont décorés de colliers, aux perles glorieuses, qui disent les routes parcourues, la poussière et les émulsions d'étoiles qui ont vu leur passage. Lourdes parures, comme la Voie Lactée peut-être et ses astres magnifiques soulevés par le souffle de l'homme universel. Les mains posées, l'une dans l'autre apaisées, fin de la dualité, les bras comme des fleuves dont les doigts sont les deltas, se jettent l'un dans l'autre. Homme unifié, magnifié, magnétique, gangétique, gnostique. Jour et nuit, lune, soleil, tout cohabite dans l'espace de son esprit et tous en sont épris. Moustaches en ondes calmes, homme incarné et souffle émanant des narines au-dessus. Boddhisatva, homme pneumatique, c'est à dire, selon les anciens gnostiques grecs, homme établi dans le souffle, pneuma, dans l'inspir et l'expir, homme spirituel. Et comme le souffle fait l'amour avec la chair, il laisse se faire l'hymen il est sphère et l'humaine plainte ancienne s'éteint dans la plaine ouverte de leur lit. La robe d'un côté accrochée à l'épaule, comme un voile levé, le rideau sur un rite, le corps de l'homme sacré. Et de l'autre côté, des bracelets qui ceignent le bras comme le cadeau de celle qui désire, amoureuse, qu'on se souvienne d'elle. Cadeau pour la déesse qui s'est dénudée pour lui qui n'a pas eu peur d'elle, qui a su devenir son miroir et amant et le lac de son bain, le témoin de sa danse, et celui de l'alliance.

### Programme

Il y a le vivant et ses, sa transformation continues. Il y a les gènes, code où s'écrivent dans l'ombre toutes les vies avant de naître dans le jour et les cris. Et au-delà, en deçà de l'infiniment petit génétique, il y a l'invisible géniteur du génétique. Il y a de même, au delà du Jéhovah génétique, généticien, un esprit qui peut-être a désiré goûter de l'arbre de la connaissance du Bien et du Mal, de l'arbre de la vie éternelle, pour jouir de leur saveur, savoir et éternité, cet Esprit qui se rêve et se révèle dans les voiles du désir.

### Nouveau monde

Que son les Etats-Unis sinon la somme des peuples conquérants d'Europe ? Angleterre, France, Italie, Espagne... furent les démiurge de ce nouvel univers. Le continent devint, est une émanation de l'esprit européen : sa religion, son économie devaient être libératrices et libérales, elles eurent le champ libre des prairies édéniques où étaient quelques millions de sauvages dont l'âme était captive, si tant est qu'ils en avaient une. La conquête s'acheva aux plages du Pacifique. Fin de la guerre déclarée dans l'océan de la paix. La guerre civile se poursuivait. La guerre intérieure aussi. Quand on a passé deux siècles à se battre pour le Bien, il doit apparaître dommage de s'arrêter en chemin. Beaucoup de pouvoir se concentre aux rives du Pacifique depuis un demi siècle. Depuis un

siècle même, depuis cette ruée vers l'or, l'argent y coule à flots avec quelques mirages. Et la conquête désormais revient comme une vague depuis là bas vers les peuples conquérants de la vieille Europe, l'Ancien Monde. L'aigle américain plane et plante ses serres sur le Taureau. Car Europe est cette vierge, emportée par Zeus transformé en Taureau, sur sa croupe. Le désir forme des huit dans l'infini de l'espace et du temps. Le désir de puissance, richesse, domination des âmes et des corps, la soif inextinguible des peuples européens se retourne aujourd'hui contre eux-mêmes, après avoir traversé l'Atlantique et s'être heurté au Pacifique. La conquête économique et « culturelle » de l'Europe par les Etats-Unis n'est autre que le retour sur lui-même de l'esprit errant, sans repos, des colons du passé qui, Bible et glaive à la main, apportaient le progrès à leurs frères arriérés. Et ce sont eux-mêmes qui affrontent les européens d'aujourd'hui.

### Liberté

Le bien et le mal, la récompense et le châtement n'existent pas dans l'absolu. Les hommes ou les dieux peuvent bâtir des Paradis ou des Enfers, des palais ou des prisons pour ceux qu'ils veulent, mais la loi de l'univers et la liberté absolue de l'Esprit. Parce que cet univers est pur esprit, il n'a d'autre loi que celle de l'esprit, et ce que l'homme nomme, en l'appelant de ses vœux, grâce, don de Dieu, récompense, salut, n'est que sa quête de plus de compréhension, d'harmonie, de liberté, de participation dans cette création à l'image de son âme universelle. L'enfer, le châtement, la peine, la damnation ne sont que le processus par lequel on se ferme à l'immensité de la vie par la poursuite de certains désirs, la fuite de certaines peurs, qui amènent à la haine, la violence, le refus. Chacun vit dans l'univers intérieur de la voie qu'il explore et n'a nul besoin d'être jugé par qui que ce soit d'autre pour aller en enfer, au purgatoire ou au paradis, car il y est déjà.

### Rêve

Jung disait que dans le rêve, le rêveur est à la fois les acteurs, le régisseur, le metteur en scène, l'auteur et le spectateur. Et qu'il convient ainsi d'interpréter tout songe. Et il convient aussi d'interpréter ainsi le grand rêve que Shiva fait du monde depuis nous-mêmes. Tout dans l'Univers procède de la grande conscience, de cette seule énergie ? Seul l'obstacle du moi crée la diversité, l'oubli de soi.

## Alter Ego

La parole peut être une semence faisant porter le rêve de celui qui la profère vers le monde et le transformant avec ceux qui l'habitent. Il faut pour cela aimer l'altérité, vouloir que verbe qui jaillit s'incarne dans les actes. Le verbe qui est son propre objet est stérile, il ne décrit ni ne libère ni celui qui le laisse s'échapper et le nourrit, ni celui qui le reçoit. Il commente les faits mais sans donner de fruits.

## Epreuve des yeux

La miniature indienne réussit le miracle de résister à l'abstraction : lorsque l'œil s'approche suffisamment de l'œuvre, le sujet disparaît pour laisser la place au matériau : peinture étalée, grain de la pierre... Dans la miniature indienne, l'œil se trouble avant d'avoir dissous la forme, il cède le premier sans que les lignes de la peinture ne se soient abolies dans le point d'encre. Comme une musique qu'on peut écouter et écouter encore sans qu'elle perde sa magie. Comme un diamant qu'on échoue à rayer. Les corps des personnages sont blancs : les beauté féminines sont des lunes pleines entourées par leur noire, nocturne chevelure. Et ces corps sont comme du lait qui coule doucement dans l'innocence retrouvée des verts jardins de l'Inde de l'Eden où ni la connaissance ni l'immortalité ne sont plus interdits. Ici, Shiva et Parvati sont enlacés sur la peau du tigre du dieu. Hiérogamie, conjonction de leur incarnat lunaire sur le pelage solaire de l'animal.

## Bouddha gupta

La tête androgyne du Bouddha devient féminine lorsqu'on tourne autour, comme si l'homme universel qui a connu le paradis de l'ignorance, l'enfer des yeux qui s'ouvrent, la vacuité du cœur et de l'autre rive, comme s'il avait intégré ainsi sa part féminine qu'on découvre derrière son visage solaire. Et si... Et si le Bouddha « incarné » n'était que la face visible, solaire, de la noire matière femelle, le roi inspiré depuis sa chambre nuptiale intérieure, par la reine de la nuit ?

## Murs et paix

Tombeau d'Humayun. Humain Humayun, vie promise au pouvoir, comme une vierge au puissant, corps promis à la pourriture, âme promise à l'envol, après l'union contre nature. Les temples, les cathédrales et les tombes impériales sont les derniers poumons, cœurs ultimes habités de notre kali-yuga agité dans son sommeil aux foules unanimes inanimés. Forteresses vides, antimatière de notre société matérialiste, et antichambres d'un mystère à venir.



## Anti Babel

Il y a ceux qui font la paix en recevant le don des langues, pour plus tard son abandon au silence. Et il y a ceux qui font la guerre pour imposer une seule parole, un seul livre. Qutb Ud Din Minar, pôle de la foi, minaret. La tour s'élève, écrite de la foi révélée qui devait, doit peut être encore conquérir la Terre. Des caractères uniques pour un dieu unique régnant sur des hommes eunuques évoquant, révoquant la tour de Babel, origine de la confusion des langues. Troisième sévice, troisième amputation de ce dieu qui désire être craint, qui désire être écran entre l'homme et son être : d'abord, dans la Genèse, dans l'Eden, le châtement d'avoir goûté du fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, et l'exil avant d'avoir mangé de celui de la vie éternelle. Et puis, avec Babel, la tour foudroyée du grand rêve de toucher au ciel, tous unis par un même rêve, une même langue... Comme l'antique tour, le Qutb Minar fut tronqué. Mohammed, le sceau des prophètes, après lequel Yahvé n'a plus parlé aux foules, n'a plus parlé qu'aux fous. Un Empire pour que tous les homes se rassemblent, se ressemblent et parlent la même langue. Tour de Babel QutB Munar, Twin Towers. New-York, New-Delhi, New Babylones.

## Envols

La force des commencement et l'abandon du grand saut. La source et le delta. Le premier moment est l'abandon du soleil dans l'aurore. Le second est le baisser de rideau du couchant. Moments sacrés du souffle qui naît et puis s'éteint. Moments sacrés où l'homme s'enivre de l'horizon à atteindre et enfin se délivre. Espoir de des moments de vie où l'ailleurs est offert.

## Bio-logique

Si l'intelligence, les émotions, les rêves, les projets, si tout cela vient de nos cellules et réactions chimiques, alors c'est l'univers entier qui est intelligence, qui sent, voit et se projette.

## Holi

Holos : le « tout » en grec. Holika était la fille d'un roi qui se prenait pour Dieu. Elle résista aux flammes du bûcher probatoire. Les couleurs qu'on se jette au visage pour cette fête du printemps en Inde, lors de la pleine lune du signe des poissons, après la lune noire de Mahashivaratri, sous le même signe astrologique, , ces couleurs représentent la nouvelle année après l'annihilation shivaïste qui la précède. Mort et renaissance. Les habits tâchés révèlent l'attachement aux

habitudes, demandent qu'on les change, qu'on les offre au feu ou bien à l'eau. Comme le serpent, éternelle image du changement éternel, ligne immuable à travers ses mues, ses spirales, ses sphères, l'homme changera de vêtements et de peaux. Comme l'arbre aussi, dont le tronc évoque le corps reptilien rectiligne, perd ses feuilles, laisse sa sève descendre sous la terre le temps d'un hiver dans le rêve du temps.

Holos, Holi, Tout, comme le blanc de la pleine lune dans toutes les couleurs des poudres des hommes, ces couleurs qui ne sont que le frémissement ici-bas de la lumière du soleil. Poudre et eaux jetées, soient soleil et lune, feu et eaux mêlées. Comme, après la lune noire de la prunelle, toutes les couleurs de l'iris avant la pleine lune du fond de l'œil. Dernière lune des poissons, dernière lune avant que la lumière, dans l'équinoxe, ne prenne le dessus sur l'ombre en rendant à la terre toutes ses teintes. Alors les hommes jouent à laisser leurs voiles, leurs corps se teindre, dans se laisser atteindre eux-mêmes, sans se laisser éteindre ce feu qui éclaire le monde, qui s'y mire, s'y immisce, pour ne pas oublier que la Terre ne fut jamais qu'un éclat, un éclair de lui-même. L'astre et l'homme se commettent sur terre pour se connaître, se connecter – se reconnaître soi et se reconnaître liés à tout ce qui est.

### Holo-gramme

Le corps est la forme de l'esprit. Non comme l'œuvre et l'artisan ou l'artiste, mais comme l'arc en ciel est la forme de la lumière. Tel est l'un des profonds enseignements de l'astrologie : ma blessure, mon point fort ou faible sont l'esprit même se manifestant : ce n'est pas l'esprit qui se manifeste par le corps, c'est le corps qui se manifeste par l'esprit. Tout est esprit et tout est épris de tout. Si je me blesse au talon, tel Achille ou Krishna, si j'en meurs comme eux, c'est que le poisson en moi, signe associé au pied, est défaillant, c'est que mon esprit échoue à être en sa totalité, négligeant un aspect. Holi signifie tout, signifie aussi « saint ». Être saint, ce n'est pas rester pur, réflexe de peur et d'orgueil où je me crois différent et supérieur, où j'aime mon prochain s'il reste mon lointain. Être saint signifie être, d'abord, se sentir, se savoir relié à tout et à tous. L'univers physique est un holo-gramme, écriture sacrée, rêve en deux dimensions auquel le souffle et la foi firent l'enfant divin d'une troisième, notre monde, physique fils du Père qui est en secret et d'une jeune femme voilée. Texte en deux dimensions par la lumière projetée par l'esprit de l'homme qui le croit qui le crée, qui lui permet de croître. « Holo-gramme » : « tout est écrit ». Mon corps est un corpus, parchemin se déroulant en suivant le programme écrit depuis toujours, tout au long des années. Et chaque geste accompli accomplit le texte d'avant que le rideau ne se lève, ce texte que nous avons tous écrit.

## Laine originelle

Tapis. La laine depuis le corps de l'animal. Le corps de l'animal depuis la terre, ses éléments, l'éther, le tout depuis l'éternité. Les troupeaux de brebis qui peuplent les paraboles christiques en appellent à la douceur du tempérament et de leur manteau, moisson que le berger récolte, comme celle de blé renaissant chaque année. L'épi de blé, le fil de laine pour nourrir et vêtir l'homme. Dans le fil de laine du tapis, on distingue en s'approchant trois fils tressés. C'est le lieu de départ de l'œuvre, et lieu d'arrivée du regard qui échoue encore à voir le point dans la ligne et l'espace dans le point. Ce fil de laine est la spirale originelle, l'ADN accomplissant le code écrit dans l'invisible. L'art du tapis est d'essence initiatique. Comme le mandala de sable ou de beurre, comme la poésie ou la sculpture, cette œuvre révèle l'invisible, celui qui médite dans le souffle et le silence, cherche la source et l'océan, l'espace, ne sait ce qu'il advient au dehors de son corps, dont les témoins admirent ou craignent les extases. Celui qui tisse ne connaît instant après instant que le fil qu'il retourne sur lui-même, et en répétant ce geste, il répète l'universelle vérité : l'infini est dans le point, et dans le poing ouvert se lisent les lignes de la vie, du cœur et de la chance. Tisserands sitaristes répétant sur la double rangée de cordes et leurs doigts, toutes les notes de toutes les musiques, tous les tons de tous les paysages. Miroirs à l'infini, déclinant les amours de la ligne et de l'espace, comme encore les calligraphes racontent les voyages du verbe dans l'encre incarné, dans le désert blanc des pages et des marbres, comme l'ombre des caravanes que le soleil projette en laissant son regard s'abaisser vers la terre. Et puis l'œuvre se détache de l'artiste comme le fruit de l'arbre. Le tisserand contemple le tapis, temple parfait à l'image de l'âme qui le rêva, à l'image du geste qui l'accomplit. Seule la distance qui ne laisse l'espace s'emplier de la vision, de la lumière du tapis dont la beauté, la raison, la folie d'être se révèlent.

## Explorés

Infinies dans le sans issue sont les voies que tu pourras explorer en laissant éplorée ton âme hanter votre demeure. Suivre un chemin peut être se bâtire un couloir aveugle, creuser une tranchée. L'ouverture sans limite à l'instant fait de toi le cœur même battant de l'univers où affluent tous les êtres d'ici, tous les astres d'en haut, tous les dieux entre eux, désirant se fondre dans le mystère de l'origine.

## Attraction

Les indiennes qui passent sous leurs voiles monochromes dans leur peau brune sont un appel à se fondre dans le corps de la déesse, à travers le voile de nos vies de surface. L'impulsion est celle-là même des spermatozoïdes s'unissant à l'ovule dans le savoir qu'il est le véhicule de toutes les métamorphoses, le vaisseau de tous les voyages pour tous les désirs du moi et tous les désirs du monde, de toutes les vies à venir, de l'incarnation, de l'expérience universelle. Face à la femme, c'est le même rêve qui émeut l'homme pour être réalisé, et c'est la même matière qui appelle le rêve pour le vivre avec lui.

## Plantes exotiques

Les sculptures de Khajurao, plantes grimpantes sur le temple, arbre cosmique. Corps exotique, courbes érotiques, lierre amoureux, voile minéral animé de sa volonté propre par le désir de celui qui l'a tissé et l'attise de son mystère.

## Éléphant

La tête de l'éléphant, de face, est semblable au naja : sa trompe est comme la queue du reptile et ses oreilles sont comme sa tête. Ces animaux sacrés en Inde disent le stade premier et dernier de l'évolution animale, la force originelle, dressée puis maîtrisée. Shiva, aux serpents enroulés autour du cou, et Ganesha, son fils à la tête d'éléphant. L'Aleph, cette longue barre verticale au début du mot « Allah » en arabe, a la forme du serpent dressé et le sont de l'éléphant. Il est la ligne dont l'ignée nature, inscrite entre les lettres dansantes, offre le sacrifice des flammes dans la langue. L'écriture n'est autre que la trace de ce feu, sa marche sur la terre.

## A l'épreuve du feu et de la terre

Il n'y pas si longtemps, les anciens réservoirs du Rajasthan tenaient les hommes à l'écart, sinon de la soif, du moins de la mort qu'elle procure. Faits de terre et d'ombre, l'eau s'y tenait, refuge calme, prélude et délice à l'extinction véritable de la soif, outre tombe attendue, versée par les houris, hypothétiques hypnotiques. De même, les bâtisses cachemiries ne s'écroulèrent pas sur ceux qui les avaient construites, ou sur leurs descendants, lors du tremblement de terre de 2005. Aujourd'hui, quand les dieux n'ont plus assez de larmes pour pleurer sur les hommes, la terre se dessèche, épouse délaissée, et son cœur qui se fend dans le schisme désamoureux se fait séisme.

## Points, art tribal

Les « peuples premiers » et les enfants dessinent, sculptent souvent les mêmes formes. Mais, chez les artistes tribaux, la forme s'emplit de points et s'amplifie en cercles concentriques. La vision de l'enfant ne s'est pas éteinte avec l'âge et sait que tout ce qui existe vit et que tout ce qui vit est fait de points et d'ondes, comme le poing qui s'ouvre libère la main qui se fait don de soi.

## Retour

La livre ouvert, la feuille blanche, comme deux ailes recueillant l'encre distillée par la plume arrachée à l'oiseau et au vol, attachée à la main, à la terre et à l'homme. Comme le roseau fait flûte par le musicien disant pour la réparer l'harmonie dont il fut séparé, la condition qui est la sienne, l'exil de la plume du ciel, du roseau de sa terre écriront dans l'espace de sa distance le livre des vies parallèles et celui de l'union.

## Partage

Dans l'ouverture silencieuse du cœur, l'individu absorbe la matière de l'univers et prend une part de tout ce qui existe, y compris le souffle des astres et la souffrance des autres. Cela n'arrive pas dans la dépression et l'identification à ses pensées et désirs qu'augmente au contraire l'entropie.

## Eidolon

Les idées grecques. Socrate disait que notre monde est la projection tremblante et dense à la fois du monde idéal, c'est à dire, à la lettre, du monde des idées. Le mot grec idées signifie image : idoles, idolatrie. Car les idées socratiques et platoniciennes sont les « archétypes », anciennes marques, matrices, anciens caractères », de notre présent. Cette antiquité de la pensée, ancienneté des idées, a pourtant sur nous l'avance d'une éternité. L'adoration des idées, l'adoration des idoles est une même choses, lorsqu'on prend les symboles pour le but et non la voie de l'Absolu.

## Dissolution

Nicolas Roerich, Bénarès Hindu University, toile sans nom. Un homme au blanc chignon, longue barbe, marche dans hautes herbes jaunes et verts au bord d'une corniche, face à des cimes blanches. Il est peint par dessus les herbes et les montagnes, et la peinture part en carrés qui ne laissent que la nature dessous, le souvenir en nous. Apparition en marche vers la dissolution de l'être magnifique.

## Flûte, soie

Les cartons de la soie, les roseaux de la flûte. Dans l'ombre des ateliers de Bénarès, des hommes accroupi percent à coup de pointes de fer et de maillets, un par un, les trous des cartons qui seront les guides des fils de soie. L'homme est une orgue aux organes irrigués de souffle ou irrités d'absurde. Ce corps... l'âme usée qui espère, encore, entendre la musique des sphères au corps tendre, céleste. Celles qui dansent et essaient de faire que tout porte le sens. Celui qui joue et révèle que l'univers entier est dans les quelques cordes sous ses quelques doigts et un peu de bois. Il y a à chaque instant une musique qui passe, dans l'air, et le traverse, et dont tu es une note et l'auteur. Tu ne peux pas l'entendre. Comme tes paroles t'assourdissent quand le silence ou un air te demandent l'écoute. Mais il est toujours là.

## Musique vers les sphères

Quand les notes se succèdent si vite qu'elles se fondent les unes dans les autres, c'est comme si elles assumaient la rotondité des sphères. Comme l'argile qui tourne, comme les corps célestes ou les galets des rivières. La danse vive et un peu d'eau et la douleur de la pesanteur se fait douceur du vol.

## Non loin de Dasashwamedh Ghat

Lire en braille sur le sitar, les yeux fermés dans l'infini, l'incommencé et l'incommensurable. Devant moi une tasse blanche et un thé brun dedans. Sous ma main le sitar, bois brun décoré de fleurs blanches. Goût du sitar et son du thé. Synesthésie pour une sitar anesthésique extase. Il faut prendre le pli, jouer les notes de la gamme et, quand on entend autre chose, l'âme s'inquiète et cherche les notes apprises où elle est prise. Telle est l'éducation qui exige l'exiguïté de la marche dans les pas des prédécesseurs prédicateurs.

Apprendre l'instrument, c'est apprendre toute la vie, revenir, retrouver, savoir comment tout s'est fermé en nous, s'offrir une nouvelle chance.

## Théorie du cosmos

Bénarès. Chaque chose est à sa place parce que rien n'a été planifié. Lalita Ghat dans la poussière, les murs lépreux, les affiches des dieux, les enseignes peintes des échoppes, l'enseignement brûlant des éclopés. Rien de cela ne prétend à durer, et se grave à jamais dans la mémoire. Peut-être parce qu'on peut apprendre, savoir que la chose disparaîtra, mais l'esprit en dessous en fera réapparaître une autre. Quel est l'arbre qui s'émouvrait de la chute de ses feuilles ? Peut-être est-ce la raison de la confiance qu'ont les indiens dans les lois qui les gouvernent, et de leur détachement quant à la finitude des formes qu'elles revêtent. Ces détails dont la cité éternelle de toutes les morts sont fragiles : un peu de peinture sur un peu de ciment, mais ce qu'ils disent nous dit que c'est le temps et l'espace qui ne sont qu'un songe au regard, dans le regard de notre conscience.

## Aveugles éblouis

Les yeux levés vers le vide, les doigts lisent en braille entre les lignes du sitar, la partition de l'univers. Cet instrument est un livre qui élit les aveugles et leur vie et vue. Sitara : double déesse : Sita, Tara : beauté et compassion infinies du son qui appelle les hommes. Comme ce soir, ce ciel de Bodh-gayâ sur les bouddhas de miel doré et les jeux sur le parvis du temple de l'Eveil des enfants de la polio. Ils courent en rampant et courent et nous appellent. Leur journée de mendiants est finie. C'est beau et ça me met la larme à l'œil. Parce que c'est l'espoir ou parce que c'est dérisoire ? Mais ne suis-je pas plus dérisoire qu'eux à tourner autour du temple en pensant à la fin de la pensée, à rêver d'une vraie vie ? Bihar. Ce mot signifie monastère. Cette terre déshéritée est le premier enseignement offert à ceux qui viennent y songer un peu plus à l'Eveil. Entre le mystère révélé de ses cieux nocturnes étoilés, la misère des gueux qui rappellent, main ouverte, que le Bouddha et ses moines étaient mendiants et voyaient la nature de l'Eveillé en chacun, ou bien étaient aveugles à jamais. Mondes des astres inaccessibles, corps des mendiants intouchables. Il y a des enseignement du Dzogchen qui viennent de sept systèmes solaires différents. Il y a des enseignement qui viennent des yeux que l'on croise des corps terrestres dans la poussière. Tant que nous n'auront pas embrassé, sondé ces deux ailleurs, de haillons ou de flammes, que saurons-nous ? Que serons-nous, sinon semblables à ces stupas qui ceignent le grand temple de la Mahabodhi et l'arbre de l'Eveil. C'est parce qu'il est vivant qu'il perd ses feuilles chaque jour, que les hommes vendent. Sur cette feuille verte ou sèche est écrite cette très noble vérité : les lignes qui me parcourent comme celles de la main disent que l'immense est inscrit dans l'infime et la partie et à l'image du tout. Les stupas stupéfiés des vénérables morts, ou des vœux pieux sont autour du sanctuaire où ils ne rentrent pas. Car le culte de la mort et les souhaits de vie enlèvent sa sève à l'homme le privent du présent, le seul précieux joyau, le très joyeux présent.

Vénéneux vénérables, gravement gravés de rides et de rites, où la peau parchemin et par voies sans issue, s'ils enseignent le savoir sans enseigner à voir, sans enseigne

r l'instant où l'homme, crucifié entre les six directions de l'espace, saigne et enseignent à ceux qui ne savent pas qui ils sont ni qu'ils souffrent. Le sitar enseigne cet instant, la Passion, la Compassion. Sita, Tara, l'amour conjugal et l'amour conjugué par tous les temps, tous les modes. Dans cette pièce du vieux, éternel Bénarès, cette ville qui est peut-être, la plus anciennement peuplée, de la terre, où le feu qui allume les bûchers ne s'est pas éteint depuis des siècles, ce feu que les parias entretiennent on nous amène un thé, noir dans sa tasse blanche, comme le bois brun du sitar dont je tire des notes maladroitement est entouré de fleurs blanches. Et du thé et du sitar sort la saveur qu'attend l'âme pour croire en cette vie. Comme le dit un jour un maître : le zen et le thé ont le même goût. C'est le goût du voyage, celui des doigts funambules sur la lame de rasoir des cordes du sitar, pour dire quelques routes pour retourner à soi. Il n'y a rien de nouveau sous le soleil, ni sous la lune, ni les étoiles. Mais ce qui est depuis toujours attend la vie nouvelle. Comment se fait-il que cette matière qui a plusieurs milliard d'années, engendre des nouveaux-nés, des créatures plus jeunes que leurs pères ? Parce que cette matière est la forme de l'esprit qui, revenant à sa source, hors de l'espace et du temps, la forge comme à l'aube de la création, car il est le créateur perpétuel, instant après instant, de tous les univers.

### Fourches

Chaque symbole, ou plutôt chaque situation, peut être vue comme l'expression d'un monde voué à la finition et l'absurde, ou comme un grand rêve à interpréter avant l'Eveil. Ainsi les stupas autour du temple de Bodh-gayâ : comme des montagnes quand on les voit de profil, des yantras quand on les voit du ciel. Comme les spectateurs figés du grand arbre de l'Eveil, tombeaux faits par des pour des morts, ou bien répliques, comme des arbres autour d'un soleil, des sutras que le Bouddha délivrait pour délivrer ses disciples, fractales fraternels. Ainsi, à chaque instant, ce que nous vivons peut-être vivant et magique, résonnant, ou bien éteint, selon que nous verrons ou non l'esprit à l'œuvre et serons dans l'accueil total de ce qui est et puis dans son oubli.

### Poses

J'aime la pose qui est prise quand nul ne la suppose, surprise, moue, regards inspirés, signes vers l'ailleurs, lâcher prise, vol libre s'évadant de la marche forcée. C'est quand l'image dit tout ce qui la précède, prédit ce qui succède, qu'elle est la plus sublime. Comme la lumière du couchant résume tout le jour, exhume les étoiles de l'éblouissement bleu, donne un baiser sur le front de la terre avant la nuit



Celui qui se donne à voir cherche l'avoir, s'exile de l'Etre. C'est simplement cela, perdre l'âme : entrer dans le fleuve, le laisser nous balloter pour n'aller qu'à la mer des échecs.

### Brahmjuni

Drapeaux de prières dans le vent, se défont comme les voiles du méditant, défunt souriant dans son souffle.

### Purana Lingam

Dans cet ancien temple aux si nombreux lingams, constellation de sanctuaires de quelques pas de large, un lingam noir, sur un autel poussiéreux. Deux fleurs jaunes au sommet, cendres d'encens à la base du socle. Le lingam est le lieu du sacrifice. Sur son dôme léger, le long de ses parois lisses, tout s'accueille et s'écoule. C'est un lotus de pierre qui image pour l'homme l'essence de l'atman pure conscience au centre de tout ce qui existe : dans l'océanique vacuité de ton esprit ouvert, tout prend le large, dérive et trouve l'île rêvée, toutes peines dissoutes, toutes illusions emportées. Axe et axiome absolu. Tout se brise en apparence sur le lingam, l'atman et le diamant, toutes les tentations sur l'amant véritable. Mais en réalité, c'est son baiser qui fait que les fers sont brisés, dans la reconnaissance des êtres de leurs chaînes, dans l'outre-mort de sa pupille, miroir et nef vers le chœur de son temple. Ce qui se noue se dénouera, et dans le dénuement qui le permet, l'être libéré appelle grâce ce dénouement. Mais quel châtiment de quel forfait avait-il mérité pour en arriver là ? Dieu ne punit personne. Il parle avec la voix du fond des âges. Et l'espace et le temps infinis que l'homme y devine lui font peur : il sait que celui qu'il croit être devra changer, mourir dans l'aventure de sa vie s'il la veut à l'image de l'univers. Et, au lieu de l'explorer, il implore le pardon de sa peur. Son existence en cachot se heurtera à ses murs, et il finira triste et seul ou entouré de lâches et de rires sans joie. Mais nul dieu n'est à l'œuvre en cela : seule son absence, l'absence de la quête sans limite de liberté et connaissance, brille derrière les brouillards de nos fuites.

### Non séparativité

Les temples et cathédrales, les monastères, ne sont jamais aussi enseignants, imposants, que lorsqu'ils s'effacent et se taisent, dans leur ruine au milieu des déserts, des landes ou des jungles. Car on ne sait plus alors s'ils sont quelques limites, et où. Plus rien ne les sépare du tout dont ils sont issus, et celui qui les voit peut comprendre l'origine, l'horizon, le voyage.

## Oil Lamp

Temple tibétain, Bodh-gayâ. Une lampe à huile, rouge, brune, brûle au milieu d'autres, jaunes. Nectar immobile de l'huile où la flamme blanche se reflète. Vase argenté sculpté, magnifique. Peut-être ceci donne-t-il une idée du délice de l'union, des noces, de l'esprit et du monde, quand l'un et l'autre, l'huile, la mèche, se consomment dans la flamme et le lit de leur vase. Mais cette lampe au lac de cire merveilleux miroir, est le Bouddha au milieu des disciples : leur huile est leur robe et leur flamme est leur soi.

## From body to Bodhi

La conscience, l'esprit éveillé en tout être est appelée en Inde Bodhi. Elle attend notre venue, nous espérons sa vision. Immatérielle par essence. De l'autre côté de la terre, où le soleil se couche, body signifie corps. Union des opposés et fusion des extrêmes : le corps et l'esprit unis en un même mot, même son, même souffle. Les anglais et leur langue conquièrent les corps et les langues indiennes depuis Calcutta. Le bengali et l'anglais se mêlèrent dans le delta du Gange. Mais les anglais ne comprirent guère, et de guerre lasse s'en furent, en laissant leur langue en hommage, en arbitre, peut-être, à la terre-mère de tant de peuples. Esprit et corps sont en réalité, au delà des mots et de ceux qui les disent, une seule et même lumière et un même soleil, qui dans leur course de l'Extase Orient à l'Extrême Occident apportent à tous les hommes l'espace de leur rêve.

## Mahabodhi Tree

Fleuves des courants bouddhistes pour traverser le samsara : « couler avec ». Ici, tous les véhicules se jettent dans l'invisible vacuité, dans les chants qui résonnent de différentes langues : tibétain, japonais, vietnamien, tamoul. Polyphonie, comme le grondement des eaux aux bouches du voyages.

Il y a une beauté dans la répétition, comme celle des vagues, des soupirs dans l'amour, du souffle dans le zen, où l'esprit s'approfondit dans le temps de son rythme reflété, répété. Tout n'est-il pas cela, dans la nature ? des couleurs répétés, saisons après saisons, sur les mêmes arbres, les mêmes cieux, les mêmes eaux, les mêmes peaux pour qu'enfin l'âme se comprenne et s'éprenne de tout.

## Tri-amour-thé

Notre corps est le rêve des étoiles, lui qui fut génésé par les dieux et les cieux. Notre rêve est le corps des étoiles, car il n'est de matière que d'esprit en lequel on a cru.

## Darjeeling, thé

Aller vers des plantes toujours plus fines, des doses toujours plus subtiles jusqu'à l'ivresse intérieure qui ne connaît ni prix ni vente. L'alcool, le café, le thé, l'opium, l'héroïne, la cocaïne... Plus on approche l'essence de la fleur, du pollen, de la sève, plus on approche du noyau de l'être, plus la pulpe de notre chair en éprouve de l'extase, comme la cavité, vacuité tendre de la femme ressent l'extase d'être comblée. Et puis au delà de la « poussière d'ange », des vapeurs du pavot, la matière échoue à aller plus loin, et l'homme qui s'obstine s'occit. Alors il faut chercher, trouver ce qui n'a pas de valeur, ce qui n'a pas de prix et ne connaît ainsi ni volé et ni pris. Dans le noyau du souffle, dans le cœur de la cellule, dans l'espace à l'intérieur du son.

## Kali, troisième œil

Le troisième œil de Kali, à l'avant de notre taxi Ambassador, n'est pas le tika, simple point des femmes mariées ou des hommes pieux. C'est un véritable troisième vertical au sommet de son front, comme une vulve dans le mur cérébral, célébrant la brèche dans le labyrinthe du cerveau, le délice de l'évasion du caveau. Troisième œil, deuxième sexe, vision contre raison de l'unité de toutes choses. Le monde entre à flots, submerge notre désert, noie tout désir en lui, les réalise tous. Les contours de cet œil sont comme deux mains joints pour protéger une femme, garder le feu vivant au charbon de la pupille. Ananda est la béatitude, la joie divine née de la fusion à l'unité. Le troisième œil est l'organe de l'orgasme cosmique, cette vulve est de lumière, vase précieux de la vue et de la vie éternelles. Les chants du sexe et des extases résonnent du plus profond et vers le plus lointain. Kali tire la langue, signant l'amour pour Shiva son amant, dont le lingam émerge et s'émerge dans la yoni comme la langue dans la bouche et un corps dans l'autre corps, et l'âme dans l'attente de l'aimée, et Majnoun dans la tente de Leïla son amour dans la nuit. Le temple de Kali, à Calcutta, est un coït ininterrompu où tout le corps perd ses frontières entre soi et l'autre, entre la chair, l'eau et le feu. Toutes les odeurs se mêlent dans la moiteur, telles deux moitiés élancées puis enlacées : fleurs, sucre, encens, lait, bois, toutes les couleurs et toutes les douleurs convergent pour demander à durer ou à cesser, viennent implorer du noir de l'icône de la déesse, le repos. Tout ce qui souffre s'offre et frappe à la porte, à la plaie de son sexe pour se reproduire à l'identique ou s'anéantir dans la régression sans regret ab utero, dans l'inceste contre son âme. Et tout frappe à la porte de son cœur et son œil alors qu'ils sont ouverts depuis toujours. Trou noir, antimatière, Kali met fin au temps et laisse passer l'espace de l'univers dans le point du présent. Après Calcutta le déluge, le Delta et le Gange, là où l'Inde finit, où le grand fleuve de

l'hindouisme s'abolit dans l'océan indien et invite à renaître au bouddhisme outre-mer, outre-mort, où les yeux sont bridés et les sourires calmes.

### Vision lointaine

La photographie, l'astronomie enseignent ceci : on ne voit pas loin dans l'espace parce que notre regard porte loin, on voit loin parce que le verre de l'instrument est épais, et la lumière qui vient vers nous depuis les choses ou les êtres - mais les choses sont des êtres et nous sommes peut-être des choses pour d'autres êtres – en traversant les ères, puis le verre, s'en trouve grandie et rapprochée. Et l'homme aussi en est grandi et rapproché du monde. Cela signifie que celui dont le corps par l'esprit se fera diaphane, celui dont l'âme entière deviendra ce verre transparent, celui-là, verra cet univers vers lui affluer en lumière.

### Digha Beach

Une seule ligne d'horizon. Une seule respiration. Et toutes les vagues qui dessinent toutes les vies. La voie lactée, mêlée de miel au levant, au couchant de la bande d'écume entre le rivage et l'océan. C'est le voile de l'épouse où le blanc se tisse et se défait, noces et puis nocturne. Si tout est issu de la mer, alors tout est soutenu, sous-tendu, permis en permanence, par le souffle et perméable de lui. Lorsqu'on revient à la mer, même lorsqu'on croit qu'on y vient pour la première fois, on peut se souvenir que rien n'existe, ne se meut, ne pense, sans que le souffle de la mer ne soit derrière. Comme en nous dans notre vie, il n'y a rien qui n'ait pour condition le souffle qui nous traverse et sur lequel nous traversons la vie.

### Plaine du crâne

Kalikut, village de Kali, devenu Kolkota après que Job Charnok en a fait la plus grande ville indienne de l'empire britannique. De la Compagnie des Indes à l'Indus-strie, l'Empire prospérait, le peuple transpirait, empirait. Si le Gange ici ouvre ses bras en Delta, c'est pour faire le saut de l'ange vers l'océan. Et c'est que l'homme y est chaque jour crucifié sur la plaine du crâne, comme le Christ mourut en pardonnant aux hommes sur le mont Golgotha, c'est à dire du crâne. Et puis ressuscita dans le caveau du cœur. Kolkota est la cité de Kali, elle qui se fait des colliers des crânes après avoir coupé les têtes de ceux qui s'opposent en nous à l'unité, pour épouser l'unique, Shiva. Ici, comme à Jérusalem, le voile se déchire quand l'œuvre est accompli. La Passion, la patience et le pardon des humbles paraissent sans fin ici où les nantis paressent. Le rêve plutôt que la révolte même si ceux qui sèment et souffrent auront les vers et non pas la récolte. Aussi adorent-ils Kali qui sait donner et puis tuer la mort, estuaire d'espoir.

## Shakti

L'énergie qui coule dans les hommes en Inde depuis la source de la nécessité de survie biologique, depuis l'idéal de vie mythologique, parmi le samsara ou parmi le paradis des dieux, cette énergie paraît sans mélange ni doute. La mort qui talonne, le rêve à l'horizon font de chaque être une ligne qui ne plie pas, sinon pour se redresser plus fière. Et puis elle finit, dernière mue, dernière peau, dont elle ne sortira pas.

## Hijra

Le sens sacré du travesti indien, hijra, est la sortie de la dualité. Les hijras portent bonheur, ils sont invités dans les mariages et les fêtes, comme cette part d'ombre, ou de lumière qui demeure dans l'ombre, à laquelle il faut penser, faute de l'intégrer encore.

Lorsqu'on se trouve face à un être dont on ne peut déterminer le sexe, que se passe-t-il ? L'impossibilité de polariser l'esprit sur cette première séparation, celle des sexes - et que signifie sexe sinon justement sectionner, séparer? - et première des sectes, celle des hommes contre celle des femmes - et c'est peut-être là la raison de l'opposition des religions à lui, elles qui devaient « relier » l'homme à lui-même, l'homme à l'humanité, l'humanité à la féminité les unir ensemble vers l'universalité. Et la première section donne aussi la première sécurité car certitude : « savoir » à qui l'on parle, qui « est » l'autre. Quand son sexe nous échappe, quand on ignore à qui l'on s'adresse, alors l'autre risque de nous perdre, c'est à dire de nous faire perdre pied face à nos repères. Il y a comme un risque, celui d'un retour à... Il y a comme quelqu'un qui ne joue pas le jeu. Si nous avons tous été hermaphrodites dans les premiers temps de notre gestation, alors peut-être qu'être pleinement homme ou femme fait-il partie du rôle à jouer ici, de l'œuvre à accomplir et du choix à poursuivre. En même temps,

En deçà du souvenir de ce que nous fumes in-utero, le mental fait l'expérience de la non dualité, de l'indifférenciation primordiale avant la manifestation, manichéenne, dualiste, duelliste, sexuée. Flottement plutôt que frottement, et l'on n'avance ici-bas que sur ce qui nous résiste. Alors l'esprit, s'il ne veut pas rester dans le doute, doit admettre l'existence de l'androgynie et sa raison d'être : l'origine des deux sexes, la plénitude universelle, de la divinité première et de l'œuvre accomplie par ceux qui connaissent l'Eveil: les dieux et bouddhas tels qu'ils sont souvent représentés. Ils connaissent l'Eveil, c'est à dire que, dans le sens biblique du mot connaître, ils font l'amour avec l'univers. Mais, pour la matière, l'androgynie n'a de sens que si elle permet les deux sexes et la jouissance qu'ils s'apportent.

## L'India dice

L'India dice che la sposa ama l'atman nascosto nell'amante, mascherato nel maschio, e per lui si sposta. ( L'Inde dit que l'épouse aime l'atman caché dans l'amant, masqué en masculin et pour lui elle se meut. )

## Salvatrices tentatrices

Les textes anciens indiens racontent comment les dieux envoyaient une apsara aux ascètes menaçant de les dissoudre en même temps que l'univers dans le sel et les vagues de leur esprit océan. A l'apparition de la danseuse divine, la semence des « saints hommes » jaillissait et leur force s'en allait. Mais l'ascète restait-il la victime d'un autre que lui-même, de ses propres illusions et de son échec à transformer, sous la pierre tombale de ses paupières closes, la pulsion sexuelle en amour mystique? Et cette chute fracassante ne se faisait jamais que du haut de leur exaltation. Salvatrices, tantriques tentatrices tendant aux yogis, avec leurs seins, les deux hémisphères de la totalité pour un monde uni.

## Danseuse, Mohenjo-Daro

Première femme nue de l'humanité peut-être. Avant elle, cette statuette, on n'avait retrouvé que des os. Elle est mince. Ce n'est pas une déesse-mère. Plusieurs dizaines de siècles après, le David, homme nu dans la même assurance qu'elle, pour la Renaissance du corps.

## Derrière les cordes

Comme le tisseur de tapis derrière son double rideau de fils verticaux où il nouera les couleurs de l'œuvre, le sitariste se tient derrière l'instrument et son double voile de cordes, le sitariste se tient derrière son double. Chaque note de sitar est le nœud d'un tapis et ce qui les suivra expliquera leur sens. Et il est cet artiste qui se dit et se chante et se joue que toutes les mélodies qui parcourent son mental devront courir avec ses doigts sur le métal des voies tracées le long des cordes. Car à quoi bon sinon ? Corps cambré du sitar, sphère adoucie en bas, ligne fière vers le haut. C'est comme la première goutte qui, en tombant dans le lac, dessinera des ondes vers les rives des hommes. Lorsque le jour sera où le sitar sera tari, l'espace se refermera pour laisser les notes se dissoudre dans l'humus de la nuit comique et attendre le premier souffle du jour suivant.

## No fun, no pain

L'Inde n'offre pas de divertissement au sens que Pascal donnait à ce mot : détournement de l'angoisse existentielle. Pas plus qu'elle ne détourne de la vraie joie. C'est ce qui rend cet espace, cette terre insoutenables et irremplaçables : la souffrance et la beauté qu'on trouve ici sont telles qu'elles laissent leur trace et leur nostalgie dans tous les autres voyages et surtout, et c'est là le propre des initiations qui amènent à l'âge d'homme dans les sociétés traditionnelles : l'ouverture des yeux et du corps, et l'ouverture du cœur si on prétend survivre à ces deux ouvertures, face à la douleur et la beauté qui composent le monde, qui composent ensemble sa musique infinie. Lorsqu'on a touché à l'océan de la douleur, à celui de la beauté, les fleuves qui nous parcourent ne nous entraînent plus de la même façon, les corps qui nous percutent tendent à se dissoudre en touchant au vertige qui s'est fait jour en nous. La réalité de la souffrance et de la grâce est telle que toute fiction y apparaîtrait fade. Céder au pessimisme, c'est la mort assurée. Ici, on survit par le rêve quelques années de plus ou on s'éveille pour l'éternité. Car l'Inde est un grand rêve et un long cauchemar un réveil permanent dans son omniprésente impermanence. Il y a le cinéma, où l'irréalité du scénario est si évidente que le réel n'est pas mis en cause ni inquiété : pure évasion bouffée d'opium momentanée entre danses, héroïsme, romantisme, érotisme exacerbés. Comme il n'y a que quatre émotions tolérées dans la musique classique indienne : héroïsme, érotisme, pathos, beauté. Tous les arts sont pensés et censés être ici au service du sacré, tous les actes aussi ou ils seront censurés. En Occident, la désacralisation du quotidien et des arts, en même temps que le culte des objets, font que le beau est passé du côté du profane, mis hors la loi dans l'esthétique officielle. La frontière entre le luxe et l'art se brouille et les arts qui se veulent modernes sont bruts ou pauvres mais les artistes sont riches et raffinés. On est passé du chef d'œuvre anonyme à la valeur en soi du nom ou de la signature sur une œuvre quelconque, et qu'importe ce qu'on signe. Les seuls garants de la qualité de l'artiste arrivés sont les sacrifices qu'il a fournis de sa propre originalité. Si on se soumettait à une vision de l'univers à travers la philosophie, la religion, ou à la nature elle-même, on se soumet aujourd'hui à la hiérarchie, aux propres et auto-référentes vaticinations des faiseurs d'art et d'or. Les artifices et les fards ne font pas long feu face à l'incendie toujours brûlant de la beauté, de la brutalité de Bharat, l'Inde. Tout y est plus raffiné, plus précieux, plus puissant, plus rapide, plus vaste, plus complexe, plus évident, plus inextricable, plus précaire, plus éternel, plus éphémère. La pensée et la non-pensée y sont portées à leurs extrêmes, l'intuition et la raison y sont sollicitées et employées en même temps et sans limite. Les problèmes posés, les issues proposées sont reliées et ainsi relativisées, à l'infini comme la ficelle de la barque est reliée à la corde, et la corde à la chaîne et

la chaîne à la nef. Tout ne tient qu'à un souffle, qui tient un peu de chair au dieu de l'univers. Ce souffle ne meurt jamais, seul l'homme cesse d'en être le fragile pèlerin et porteur en voyage.

## Sitar

Comme on apprend à révéler les sons et les songes endormis dans le sitar, le doigt qui appuie sur les cordes devient noir, alors que celui qui les pince est ceint de fer. Age noir, age de fer. Double point insensible, ou plutôt douleur double du sang qui quitte la pointe de l'index gauche et de l'index droit. Mais l'insensibilité de ces deux points est la condition de l'aisance, de l'envol du virtuose. Tout résonne et vibre alors que ces deux doigts glissent. Le centre de l'œil, sans lequel nulle lumière n'est dedans, est noir et n'offre que son propre reflet à celui qui veut le percer. Et ce soir est la source de toute couleur. Ainsi l'Esprit, pure conscience, pur regard au cœur de toute expérience, sacrifie un temps l'action avant la grande immersion, le grand oubli et la grande espérance. Celui qui fait danser la femme, la noce ou l'univers, ne danse pas tant qu'il est verbe. Il ne le peut d'abord, puis ne peut plus ne pas le faire, car s'il dansait d'abord, il perdrait, et s'il ne dansait pas après, il se perdrait aussi. La corde du sitar qui rentre dans la chair y laisse un sillon noir qui révèle les ondes que nous portons écrites. C'est la signature de notre océanique, origine, trace laissée par le retrait des eaux. C'est le souvenir du destin de nos mains musiciennes, inspirées depuis la double spirale à l'extrême centre digital. Quand la goutte - do - du ciel rencontre l'eau du lac, des vagues en naissent, parfaites depuis l'impact. Ainsi nos yeux depuis la pupille, et nos lèvres, et nos doigts. Les lignes de la main disent le destin unique et individuel. Les cercles de nos doigts disent la destinée universelle et indivisible. Il n'est de droite qui ne s'incurve et n'espère être sphère pour revoir un jour le point d'où elle fut, comme le saumon sacré revient réengendrer son peuple là où il partit. Et chaque droit aspire à se faire spirale et rejoindre la danse et tout ce qui coule et tourne.

## Belle au bois dormant

Le corps inerte de l'instrumentale amante. Le désir d'éternité par l'étreinte du musicien. Le silence du sitar quand on ouvre le cercueil noir au velours rouge. Ainsi est le pavot et ainsi est la femme et ainsi sont ces voies d'Eveil et d'Evasion dévoilantes. Beauté sculptée, à la voix occultée encore, le sitar est une Belle au bois dormant dont le charme qui l'enclôt n'est que l'ignorance du prince charmant de lui-même. Où sont les sons qui se révéleront depuis les chaînes de métal devenues cordes vers le ciel, et depuis le coffret de bois devenu cœur de résonance ? Les sons se libèrent-ils de la matière ou de l'espace autour ? Ou de l'espace dans la matière ? Ou bien est-ce que ce sont les sons qui soutiennent l'un et l'autre ? Il est dit que Shiva, plus que les rites et les prières, aime les ragas et les



dances de ses adorateurs. Il n'est pas seulement le grand Noir, ou le Destructeur de la Trimurti indienne. Il est Maha Deva, le Grand Dieu qui soutient l'univers hors de toute tripartition. Mais pourquoi le Grand Dieu attend-il quelque chose de qui que ce soit ? Il attend de se ressouvenir. Pour l'Absolu, l'Univers est déjà du passé, et l'enjeu est celui-ci : quand le Créé dont nous sommes se rappellera-t-il de son avenir ? Tout « l'univers » est écrit dans « le souvenir ». Mais peut-être les notes d'un sitar sont-elles nécessaires au Dieu lui-même dont la Création est l'image sans cesse renouvelée, ressurvenue, ressuscitée. L'écho de sa voix est pris partout et par tous en egos parce qu'il s'est épris de tout. Et écoute bien ceci : ce n'est que la caresse de tes doigts, le baiser de tes lèvres qui ouvrira les paupières, délivrera les soupirs, les plaintes et les chants de celle qui dort. Tes lèvres sur la flûte, tes doigts sur le sitar. Tu les révéles à eux-mêmes, ils te révèlent à toi dans l'attention au moindre son qui émane d'eux, au moindre souffle qui émane de toi. A travers vous, c'est le mystère même qui se cherche lui-même, que vous cherchez. Tous les sons sont déjà dans l'instrument que tu tiens dans tes bras. Et les découvrir en lui, c'est les découvrir en toi. Il faut que tu laisses vibrer les cordes de ton âme. Musicien, tu es entre deux voiles, entre deux chutes d'eau : le rideau des cordes de l'instrument et celui des cordes de ton âme. C'est ce qu'enseigne la double rangée des cordes du sitar. Et notre peau, nos nerfs ne sont que ceci : les cordes dont la vie voudra jouer si nous voulons jouer avec elle. « Les nerveux sont le sel de la terre. » a dit Proust. Notre corps est là entre l'infini univers extérieur et l'insondable univers intérieur. Image à la fois de l'un et de l'autre, ligne de rencontre des eaux, delta, alpha et omega.

### Mise en abîme

Terre de tous les abîmes où l'univers met bas, l'Inde offre par le son du sitar à nos sens saturés tous les Orient et, face à ses désastres, le baume, les astres. Si Tara, déesse bouddhiste de la compassion, signifie étoile en sanskrit, si elle est celle qui sauve, alors le corps du sitar est la forme qu'elle revêt et dont l'homme rêvait. Car le jeu est ainsi : il faut ne pas toucher toutes les notes de l'octave, le saptak, pour que la mélodie advienne. Il faut que l'imparfait, l'inaccompli se fasse entendre pour que l'esprit s'éprenne de ce chant d'ici-bas qui n'est pas le chant de la sirène, mais celui des possibles. The sitar is the sister of the stars and the mistress of the heart here on earth. Les cordes du sitar sont les lignes de ta main: la vie, le cœur, la chance et tes doigts pour écrire ces lignes, le temps d'une existence. Sache que lorsque tu caresses ces cordes, tu es le guérisseur ayurvédique qui applique ses mains sur le corps qui s'abandonne à lui suivant les méridiens ancestraux pour libérer la vie, sache que tu es encore l'amant du sutra du désir s'explorant par le sexe en implorant l'extase, et le navigateur par des routes entourées de brumes et d'horizons, déboussolantes, éblouissantes. Mais surtout, chaque note est un astre, et celles qui composent les ragas composent des constellations. Qu'est-ce qui

permet dans la nuit de reconnaître les étoiles, sinon l'irrégulière harmonie de leur dessin, la danse du corps de Nout, ou quel que soit son nom. Statiques doivent être dans leur équilibre, les temples indiens, comme éternel est le Dharma, comme immuables sont les lois du changement continu. Le sens du sacrifice est en cela : laisser de côté quelques notes, comme on laisse en jachères des terres, et comme on laisse quelques pétales joncher le sol du temple, pour se pencher sur l'histoire que racontent les autres, comme des dieux qui tombent amoureux de mortelles pour se ressouvenir de la saveur de l'innocence, de l'ignorance salvatrice du printemps, et mourir pour renaître. Les devadasis qui dansent devant les dieux assis en tailleur, entaillés dans leur indifférence par la grâce incarnée comme un ongle dans leur chair qui les inquiète et leur redonne sens, ces maîtresses servantes, ces saintes prostituées, ces épouses de Shiva nous disent ce dont les pierres du temple où elles officient sont faites : de poussières en mouvement, d'émouvantes, éprouvantes étoiles danseuses.

L'inspiration est cette évidence qui vient de loin et de dedans quand tu pousses un soupir et éteins tes certitudes et ravives tes rêves. Soumission, permission au réel de passer tes frontières dérisoires hérissées de désespoir et tissées de tes histoires. Les mots, les notes, les couleurs se parlent les unes aux autres, tu ne fais que témoigner de ce qui se passe en toi, partout, sous tes vagues et tes rides.

## Histoire

Sitar, Histoire. « Instrument tale », récit de l'instrument. Les ragas disent toutes les histoires des hommes , et l'Histoire de l'Homme, depuis l'AUM premier jusqu'à l'ultime atome lancé depuis le ciel, depuis les rois ragas jusqu'à Nagasaki.

## Sitar tantra

Le doigt droit de Shiva, l'immuable rythme, toujours à la même place, du cœur qui bat, de l'Atman, du Purusha. Le doigt gauche est l'infini des émotions de Shakti sur le saptak de la raga, Maya ou Parkriti sans laquelle l'Atman est asthmatique, le Purusha aveugle.

La corde qui vibre seule par le doigt droit a besoin de sa négation, du doigt gauche pour se connaître, se briser, savoir et savourer sa diversité, comme la pluie arrête l'invisible lumière et la force à se manifester, arc-en-ciel.

Kali-yuga... les quatre âges cosmique s'étalent, s'étagent sur le sitar par le rythme qui accélère dans un même temps donné : deux coups, quatre coups, huit coups, seize coups. : dogun, chargin, atthgun, solahgun... Ainsi de l'âge d'or, à l'âge d'argent, à l'âge de cuivre, à l'âge de fer, le monde s'accélère, donnant accès, excès, à tout.

Comme le temps qui passe, passe relativement à la vitesse de son voyage.

## Sacrificielle

La loi du raga indien est de laisser une note à l'écart, ou deux, dans le saptak, l'octave : sa, ré, ga, ma, pa, da, ni, sa. C'est aussi la loi de la création qui accepte le déséquilibre, le saut, l'absence pour se réinventer. La note qui manque révèle la mélodie imparfaite contenue dans la gamme, mélodie qui veut être explorée, qui le demande comme une mortelle éplorée au dieu qui la découvre. Et l'absolu explore son propre ventre, le voyage en cours, mais à rebours pour lui, de l'onde en évolution qui n'est autre que lui. Il y a dans le rapport à la musique le même rapport que celui à l'amour. Ce n'est pas un hasard si game - femme - et gamme – sont homophones, comme le sont l'Om et l'homme qui les cherchent et les aiment. Anima mundi et harmonia mundi existent dans les sphères qui tournent et dans l'atome intime, s'éclipsent sur cette terre. Le coït et le concert, sont des sables mouvants ou une plage ouverte sur milles labyrinthes ou bien le grand voyage. Le souvenir que donnent l'amour et la musique à l'esprit de lui même est qu'il est une vague oublieuse de son pèlerinage. La plaie ouverte par le son et le sexe, mousson comme désert, exige la fin d'une ère, une nouvelle vie. Les notes libérées des ragas sont des chevaux sauvages qui savent où ils vont, que nul maître ne dressa et sont fidèles au vent. Ils se fondent dans les rivages de ton être et y ouvrent des brèches pour que raison défaille. Et ce sont mille lèvres apposées sur les failles de nos terres éprouvées et ce sont milles doigts sur des lèvres apaisées.

## Sarangi

Ne vois-tu pas que cet univers est saturé de sens, depuis la lumière fossile des galaxies jusqu'aux doigts qui deviennent fous sur les cordes des sitars ou des sarangis. Et nos voyages oscillent toujours entre le coup et la caresse, le point, la ligne, le saut, le vol, le coup de cœur, la rage au cœur, des coups d'épées dans l'eau sans le cœur à l'ouvrage, la foudre, le feu. Quand un seul son déchire mille années de désir, et qu'il le peut parce que l'ont porté d'abord tant de fièvres lucides, de fières solitudes, de rêves funambules, sur nos sables mouvants. Sarangi, arbre sec, noueux mais qui mouille nos yeux.

## L'alap et l'OM

Au commencement, le son comme une mer s'ébroue, quelques vagues émergent de l'uniforme unité. Chaque instrument est une galaxie qui distille des étoiles et ses notes sont un brasier où s'immole, immobile phénix à nos yeux, le sitar étincelant. Des vagues émanent du cœur de ce grand large, et des astres y voyagent, et tout cela s'émeut sous les doigts du musicien, qui forge en l'offrant, à chaque instant, un monde. L'alap, première partie lente et matricielle du raga, est l'alpha et l'aleph. Sa musicale anamnèse nous souffle, dans la respiration des originelles

constellations, comment Sa paupière s'est ouverte un jour sur Son premier regard. Et lorsque la mer tremble sous cet œil du frisson primordial, elle devient paradoxale duelle et individuelle psyché brisée d'où partent nos genèses, et elle s'éprouve alors dans les temps qui émergent et les tempêtes à venir.

### Désinspirés

Nous sommes des Occidentaux accidentés sur la route de notre humanité. Désespérés parce que coupables de l'abattage de nos pères coupables eux-mêmes de l'assassinat de leur âme, puis de Dieu. Désespérés surtout parce que désinspirés. Désinspirés parce que désorientés, depuis l'Asie soumise à nos lois du marché.

### Indo-européens

L'Inde passe de la perfection de sa métaphysique et de ses méthodes spirituelles, après le creux de la vagues des invasions musulmanes et européennes, à la conquête des sciences et des technologies. Inversement, l'Occident acceptera-t-il de quitter sa « perfection » - le parfait indique ce qui est fini, et c'est un temps du passé en grammaire... - scientifique et technologique, pour commencer humblement la conquête – amoureuse - du seul continent qui lui manque : son âme.

### Ashramas

Les quatre âges indiens de la vie individuelle : enfance et études, vie de famille, retrait progressif des affaires du monde, renoncement dans la forêt, permettent à la fois de perpétuer la création physique et de connaître le spirituel. Ils concilient l'évolution dans notre plan matériel de conscience – art, technologie, amour, sexualité – et son apprentissage, avec la réalisation du spirituel qui dépasse tout.

### Déesses

En 1996, sous l'impulsion du Shiv Sena, parti nationaliste hindou, Bombay, la « Bonne baie » portugaise, devenait Mumbai, du nom de l'ancienne déesse protectrice des premiers habitants de la ville.

Si Calcutta est la ville de Kali, estuaire du Gange, et cité de la dissolution, Mumbai est le pôle de la création et de la prospérité matérielle : cinéma, commerce, bâtiment : la shakti, partie dynamique du dieu, est ici plus qu'opulente, et elle ne danse pas sur le cadavre de Shiva comme Kali à l'autre bout de l'Inde, face au Levant. Elle est ici tournée vers l'Occident et le Couchant. Culture et musique classiques au Bengale, modernité au Maharastra. Mais sur les deux côtes de l'Inde, c'est toujours la déesse qui baptise le lieu et bénit ce que les hommes y font.

## Réveil de l'Inde

Nous parlons en Occident du réveil de l'Inde lorsque le pays commence à oublier sa plus grande vérité : que ce monde, que l'histoire sont un rêve.

## Temps résonnants

La sanskrit et le hindi sonnent et soufflent, alors que nos langues européennes ont souvent perdu cette allure entre la marche, la course, le vol, la parabole.

Les « h » sont ici expirés, les « m » et les « n » sonnent, les « r » roulent, les voyelles viennent de plus profond, les « j » sont projetés. Il y a dans ces langues comme une troisième ou quatrième dimension qui les gardent incantatoires ou les laissent enchanteresses, selon que les prêtres ou les actrices veulent plaire à leurs dieux ou à leur public. Ainsi ces langues semblent-elles le signe d'autre chose : à la fois fins en elles-mêmes, dans leur esthétique, et outils presque oubliés du rite, lorsque les syllabes, hermétiques à ceux seuls qui ne les écoutaient pas, et prononcées par les brahmanes, traçaient dans l'air les géométries ouvrant des voies au magique.

## Baga, Calangute

« Kala » : le Temps. « Kalachakra » : la roue du temps. Sur cette plage, cette roue est une vague. Elle résume en résonnant le son premier et puis le songe de l'univers où nous vivons. D'abord le large. Est-ce que l'espace préexistait à l'émanation primordiale, ou bien la conscience qui émana le monde étendit-elle, dans un premier temps avant les temps, l'espace, comme le rouleau de son texte, le tapis de sa danse, le drap de ses amours ? L'espace et l'eau ne sont que les invisibles matrices des formes à venir. La vague vient du large et ondule jusqu'au moment où son élévation l'entraîne dans la chute. Alors la transparence, retournée sur elle-même donne le blanc. Et le blanc avance, comme mille chevaux s'échouant en un seul voile fin sur la grève, voile qui se retire. Les restes de l'écume se dissolvent peu à peu, mais avant elles disent qu'elles sont des galaxies sans cesse s'éteignant et remplacées par d'autres, et que le sable qui les suit porte preuve en chacun de ses grains que la matière ne fut jamais qu'une onde. Le ciel étoilé est à la fois les braises du feu originel et l'écume de la première vague.

## Croix sur le monde

Le catholicisme, en interprétant et diffusant selon sa compréhension les paroles « Mon royaume n'est pas de ce monde » et « Nul ne vient au Père que par moi » a fait une croix par sa foi à la fois sur le monde des hommes et le monde des dieux. La mise en coupe réglée du naturel et du merveilleux, de la Terre et du Ciel, a

grandement contribué au désenchantement du monde, que Rome avait amorcé dans ses cirques et ses cités, dans son pain et ses jeux. L'autre Rome, la catholique, n'a guère plus gardé que le pain et la sueur. Dans les lieux chrétiens d'Inde, la prospérité et l'égalité semblent aller de pair avec un bienheureux ennui. Lorsqu'on n'a pendant des millénaires prié et lutté que contre la faim, la maladie ou les ennemis, il faut un certain temps pour que l'inquiétude spirituelle rallume un peu de feu dans nos regards.

### Moisson après mousson

La mousson précède la moisson comme les eaux ont précédé la Terre. La saison des pluies recrée la phylogénèse chaque année, rejoue les ères et les déluges. Mais avant les grandes eaux, c'est le feu de l'été, comme les tapas de Prajapati qui engendra les êtres.

### Commencement et fin des temples

Au début, les peuples nomades avaient des idoles qu'ils installaient dans quelque lieu naturel adéquat pour célébrer leur culte. Puis, en se sédentarisant et en se tarissant, ces peuples et le flux qui coulait jusque là sur la terre érigèrent des temples qui devinrent parfois des villes représentant le cosmos. La forêt devint le mandapa : salle hypostyle aux mille colonnes, la caverne devint le Garbha Griha, le lac devint le sarovar, bassin sacré des ablutions. Si l'Inde n'oublia pas que toute la nature est sacrée, elle la détruit pourtant sans douter d'elle-même. L'Occident, en revanche, nia avec le catholicisme officiel l'omniprésence de Dieu dans une nature qui devait être soumise à l'homme. Mis à part quelques mystiques tels Saint François d'Assise.

Au bout du compte, le simple souvenir que l'idole devait apporter au milieu de la nature, que la divinité est au cœur de la création, ce souvenir se perdit dans les immenses sanctuaires dont on oublia qu'ils étaient le moyen et non la fin pour se relier à celui qui les avait faits : l'homme, à celle dont ils étaient l'image : la nature, et à celui qui les avait tous deux émanés : Dieu, toujours présent en chacun d'eux.

### Hampi Darshan

Il y a autant de beauté dans un caillou qu'on sait regarder, puis oublier sans baisser le regard, que dans les merveilles du monde extérieur. Mais celles-ci offrent à l'homme un miroir avec un aperçu des cieux.

Au dessus de l'énorme sculpture monolithique d'Hanuman, la colline d'Hémakuta porte quelques anciens temples qui fixent et reflètent à peine le soleil couchant dans leur pierre. Je découvre soudain le paysage et en reste ébloui. Au dessus

d'Old Goa, l'église de Notre Dame du Mont médite ainsi sur le fleuve Mandovi sur la lente dissolution tropicale des cathédrales et basiliques. Ici, à Hampi, ciel voilé à peine, colonnes de granit essentielles, portiques impassibles, fleuve immense doré, cocotiers, bananiers et rizières dont le trait fin des plants évoque celui du pinceaux des miniatures. Force et finesse, espace, c'est immense et ça enseigne tout.

### Sous le rocher de Shiva

La vraie beauté est sans désir, elle est teintée de mort douce et d'éternité, elle ignore la peur, ne connaît que l'espace.

Ce qu'elle fait, ce qu'elle sait, elle l'oublie aussitôt, car elle sait que tout acte porte sa propre fin avec son apparition.

### Descendants de la nymphe et du sage

Les indiens appellent leur pays Bharat, car tel était le nom du fils de la nymphe Menaka et du sage Vishvamitra, par leur fille Dushyanta et le roi Shakuntala. Aussi l'Inde est-elle la terre de tous les plaisirs et de leur renoncement, des devadasis aux 108 poses dans leur danse et trente six positions amoureuses, et des ascètes assis des ères immobiles, et des eunuques auto-mutilés, et des mille épices et de ceux qui ne mangent que ce qu'accueille leur écuelle, ou bien le sol de la forêt qu'ils foulent de leurs pieds nus... et ainsi à l'infini depuis toujours, le vide des saints hommes, anti-matière, inspire les apsaras pour déployer leur art de la séduction que les saints hommes aiment. Et toute l'Inde oscille entre les deux, et sous ses latitudes tropicales ou ses glaciales altitudes où il y a trop de tout et où trop manquent de tout, la lassitude guette dans sa quête, chacun à chaque instant, avec la tentation de l'oubli par la chair, les livres, et même l'extase.

### Montagnes bleues

Elles sont vertes et ont le goût du thé, le parfum de l'eucalyptus. Nilgiri Hills. Les chevaux seraient l'âme, dans son vol, symboles, des éléments. Ils sont, dans les védas, le signe de l'inspiration. On les voit quand on regarde les flammes, on les voit dans les flammes au rivage, on les sent dans le vent. Et lorsqu'on laisse glisser le sable entre ses doigts, c'est leurs crinières qui nous caressent. Qui sait quelle est la voix du vent, celle de Dieu ? Les feuilles et les hommes entendent, comme les rocs, leur propre son révélé par le souffle. Le vent et Dieu eux-mêmes savent-ils sans l'obstacle, qui ils sont, ce qu'ils disent ?

## Les tributs des vaincus

Rome avait salé les terres de Carthage, rasé la ville. Vae Victis ! Malheur aux vaincus. Il semble que de tous temps, les femmes et les terres des conquis soient destinées au viol, à l'esclavage, et à porter les fruits des conquérants. Sucre, cacao, café, tabac aux Amériques et en Afrique. Blé et vigne au Maghreb. Thé, sucre, eucalyptus en Inde. Les sols d'ailleurs accouchent dans la douleur de nos douceurs d'ici, et les colons aiment faire des jardins en Eden, dont les fruits sont défendus à ceux qui les cultivent, où les hommes déportés, sauvés par la sueur de leur front ou les indigènes convertis, pourront planter une croix sur leur monde enchanté qui n'enfantait pas assez. Et le tribut est lourd à payer pour les visages bruns. Les tribus écrasées survivent en brodant des châles sur du coton que les femmes achètent.

La loi des vainqueurs veut humilier par sa foi, à la fois et l'humain et l'humus et éteindre cette ancienne lumière, astre ancestral qui brille dans ses yeux bien droits, comme il l'a d'abord éteinte dans les siens sous les légions et les logions de cette Rome qui avait crucifié son Dieu. Telle est la chaîne de l'exil et de l'aliénation. La Genèse nous dit comment Adam et Eve furent chassés d'Eden par leurs démiurges irrités, de la terre et du labeur hérités. Les peuples de la Bible qui devinrent puissants par la folie furieuse de leur force de travail chassèrent à leur tour de tous leurs paradis les primitifs qui avaient l'impudence et l'imprudence de vivre pauvres et nus, et sans âmes et sans armes, et sans larmes de culpabilité, ou trop peu.

A Ooty, quelques Todas habitent au dessus du jardin botanique. Le symbole est puissant. Comme les aborigènes d'Australie, comme les Hopis ou les Kogis des Amériques, ils se disent les gardiens de la Terre, de droit divin, car leurs dieux la leur confièrent. Ceux qui nuisent à la Terre, qui l'agressent ou l'engraissent contre nature, nuisent à eux-mêmes et à ceux qu'ils aiment, par ce qu'ils sèment. Il y a en permanence, sous les images et sous les mots, dans les images et dans les mots, un double signification : le physique et le symbolique, que la poésie met en même temps à jour, en révélant le double sens : moins l'infini, plus l'infini, qui en spirale part de toute origine à tout instant. Nous habitons un beau jardin botanique en tristes jardiniers. Chez les Todas il y a un temple de bois sombre décoré de la Lune, du Soleil et de Vénus, d'autres étoiles, et du buffle. Beauté des femmes aux visages ouverts, regard sans peur, léger sourire. La beauté et la force de ceux qui n'ont plus rien à perdre, car ils sont tout perdu, sauf eux-mêmes, et ils ont tout pardonné. Le « beau peuple », comme ils s'appellent eux-mêmes – ne cultivait pas la terre, leur mère. Les Todas ne se donnaient que des devoirs et de l'amour envers elle. Comment peut-on vouloir faire porter à sa mère des fruits ? Et comment oser croire qu'il y a quelque chose à ajouter à la Divine Création ? Inceste agricole pour eux. L'inceste ferait partie d'ailleurs des interdits universels des peuples premiers, lesquels ne labouraient le sol, comme Adam et Eve avant la chute. Tous les



peuples ont le même âge, mais non la même mémoire, ni le même horizon. Le buffle qu'ils aimaient, donc qu'ils ne mangeaient pas, leur donnait grand part de leurs besoins. De cette source noire, paisible, ils tiraient le lait blanc, et tant d'autres produits. Les arbres complétaient, d'autres tribus échangeaient des céréales avec eux.

Les Anglais mirent fin à cet équilibre aujourd'hui baptisé « écosystème », et il y a un siècle « animal état de nature ».

### Bleu outre feu

Lorsque le soleil vient de disparaître, le ciel est pareil à une mer après la grande vague : d'un bleu uni et calme où s'étirent des nuages dépolis, comme l'écume parés l'acmé du rivage ou de l'horizon. Et ce bleu ataraxique est aussi peut-être celui du souffle qui s'est dissous après l'expir. A-dvaïta, non dualité où l'on touche par le sens de l'âme que ce fil qui nous relie au monde et fait de nous ses fils et filles du souffle, c'est une corde tressée d'un côté par l'inspir, de l'autre par l'expir, et il ne fait lui-même que passer sur l'espace de notre regard intérieur.

Et puis il y a le rose. Cette couleur décriée par un monde qui refuse la douceur et la paix, en même vendue par les marchands de régressions érotiques ou infantiles. Le rose se diffuse du soleil disparu. Or, l'éros qui s'écrit en toutes lettres dans le rose, ne s'éveille-t-il pas lui-même avec la nuit, quand l'enfant s'endort sur le sein blanc et rose de sa mère ? Lorsque le soleil plonge, lorsque la Terre lui tourne le dos, l'homme a le choix de le suivre dans son parcours souterrain, en explorant son ombre, ou bien de l'oublier dans le sommeil. Comme l'amour physique t'ouvre les portes du ciel ou de l'enfer.

### Tombée du jour, village

Les viles et les villages indiens, dès la tombée de la nuit, plongent dans l'obscurité. On peut en ressentir de la tristesse et de l'écrasement, un malaise primitif devant les ruelles, les échoppes, les maisons à peine éclairées. Mais cette pauvreté laisse aux mouvements, aux respirations de la Terre, aux paraboles des astres, l'espace et le temps d'être ressentis par les homes. Quand on éteint son feu, les étoiles apparaissent par myriades.

### Coromandel

Le vent est une seule onde avec mille inflexions. La mer en même temps gronde et apaise, dans le son de la vague qui s'écroule et de l'écume qui se retire, l'homme, dont le monde souffre et se débat, dès le sable, dans l'oubli fou du souffle océanique. La plage est ce lieu où rien ne pousse encore, pour laisser tout l'espace et le temps d'y voir s'y allumer et éteindre nos insensés incendies. Un seul rythme

éternel, comme le souffle de celui qui dort et rêve, et puis l'indescriptible éclatement de l'humaine magnitude en six milliards de servitudes, avec pour seules frontières l'amnésie et la fuite.

### D'Asoka à Gandhi

Empereur triomphant au prix d'un terrible charnier en Orissa, Ashoka se convertit au bouddhisme et diffusa largement cette sagesse dans toute l'Inde. C'était au troisième siècle avant Jésus Christ, et sous-continent était quasiment unifié pour la première fois sous un souverain devenu sage. Puis, au seizième siècle, Akbar le Moghol, entouré de soufis, essaya de répandre partout la Din Al Lahi, religion universelle et synchrétique. En vain. Enfin, Gandhi qui portait avec lui La Bible, le Coran et la Bhagavad Gîta, avec le parti du Congrès, unifia à nouveau l'Inde, mais après les anglais et amputée du Pakistan... par le satyâgraha, la « force de la vérité ». Le drapeau indien ne pouvait faire allusion à Akbar, le musulman venu d'ailleurs. On pensa d'abord au rouet de Gandhi, mais ce fut la roue bouddhiste, le chakra du Dharma, qui fut au centre des trois couleurs indiennes. D'un empereur maurya à un fakir nu, comme Churchill nommait Gandhi... l'a-himsa, la non-violence complétait son cycle. Curieux paradoxe qui voulut aussi qu'Ashoka mourut dans son lit alors que Gandhi périt assassiné. Mais le père de la nation indienne ne fut-il pas à sa façon un bâtisseur d'empire ayant commencé par lui-même ?

### Lithothèque

Mahabalipuram, temple de Mahishasuramardini, c'est à dire de Durga mettant à mort le démon buffle qui menaçait l'univers. C'est une minotauromachie, puisque l'asura, le démon, porte une tête de buffle sur un corps d'homme. Cette caverne, « cave » comme on dit ici, est le lieu non pas de l'illusion et de l'enchaînement, comme celle de Platon, mais celui des révélations. Et tout d'abord du rêve : celui de Vishnou qui, allongé sur le serpent Ananta, émet le monde de son nombril. Peut-être devrions-nous comprendre par là que Vishnou, le second terme de la trimurti indienne, celui qui préserve le monde, est d'essence féminine, et d'ailleurs un mythe le fait figurer déguisé en femme aux côtés de Shiva. La gnose de ce songe de Vishnou nous est dite depuis le granit monolithe, monolithographique, comme sans gravité, comme ces vieux et pieux brahmanes content les mythes ancestraux en sachant que leur mémoire s'effacera à peine un peu plus tôt que les lignes de la pierre. Et il y a du respect et de la profondeur et du détachement dans leur voix et leurs mots, car, derrière, l'Esprit sait que lui ne mourra pas. En effet, le démiurge et le dramaturge ne sont pas sur la scène, et pourtant ce qui s'y passe est leur œuvre et leur passion. Et si Vishnou émet le rêve de l'univers depuis son

inaccessible monde, il aime aussi que l'homme, entre autres créatures, s'y reconnaisse libre, aimant infiniment, et égal à lui-même.

Taillé dans la roche, ce temple qui oppose sur ses murs sud et nord, le dieu Vishnou et la déesse Durga, ce temple n'est pas grand. Quelques colonnes devant, aux chapiteaux gracieux, à peine plus hauts que celui qui les admire. C'est depuis Alexandre qu'on creuse ou qu'on bâtit des temples avec la pierre en Inde. En passant distraitement, on pourrait manquer le lieu, comme on croise sans le savoir un livre qui pourrait changer notre vie. Comme on passe aussi à côté de soi. Mais quand on entre d'abord dans ce petit espace, et puis dans les reliefs sur les côtés, c'est une autre dimension qui s'ouvre, où se reflète et réanime notre mémoire intérieure.

A gauche, au sud, Vishnou rêve, allongé, entouré comme de veilleurs attentifs,. Qui saurait toucher au monde du grand rêveur, et ausculter l'occulte source du fleuve ou de l'artiste ? Il semble que le dieu soit à jamais plongé dans cette indienne indifférence, puisque tout est rêve et qu'il est au delà.

Pourtant, en face, à quelques mètres, Durga, dont le nom signifie « l'inaccessible » sauve la Création, à l'intérieur du rêve, contre la léthargie ténébreuse du buffle. Nous rêvons tous, mais il est capital de le savoir, et de ne pas nous endormir à l'intérieur du rêve. Merveilleux paradoxaux sommeils, énigmes, silences et koans asiatiques !

Et Durga, la shakti, la « puissance », triomphe de l'apathie, car elle la femme solaire, montée sur un lion à la crinière flamboyantes, armée d'un arc dont les flèches en rayons percent l'obscurité du bovidé amant des sommeils aquatiques et boueux. Vishnou que Durga sont en définitive tous deux inaccessibles mais pleinement présents, luttant au cœur du monde comme de cette pierre représentés. Et quand on est dans ce temple entre ces déités, on peut contempler les trois mondes - cieus, terre et enfers - contenus dans le rêve, sans cesser de rêver. Et on peut aussi voir tgravé l'histoire de toute vie. Au sud, Vishnou, c'est l'onirique origine dorée depuis le fleuve du sommeil qui coule en permanence. Au ord, Durga c'est un delta, une apocalypse parmi d'autres dans une ère lointaine qui nous parle de nous ici et maintenant.

### Crépuscule

L'aube te dit, si tu as veillé, qu'elle ne porte l'espoir que si tu n'as oublié, si tu ne veux plus recommencer et si tu peux tout pardonner. Le jour passe. Il te presse et t'écrase et t'aliène. Lorsque le crépuscule pose sa main sur ton épaule, et avant que la nuit ne mette un baiser sur tes paupières, tu peux comprendre qu'il n'y a pas de vraie beauté sans la distance et le détachement qui laissent l'autre être dans sa totalité. Il n'y a dans la beauté aucune séduction, aucun désir d'exister dans l'autre, car elle est cette ligne de mélange, de partage des eaux, et de vertige où l'être s'est livré à la vue de ce monde et à la vie dans l'autre, et ne refuse rien des vents, du

souffle, qui l'agitent et qui l'habite. Sculpté depuis dedans, battu depuis dehors, l'être perd peu à peu la force qu'il croyait la sienne, l'homme prend peu à peu la forme de ce qu'il a connu. La grâce de l'enfant, inconsciente d'elle-même, l'enfant ne la goûte pas. L'adulte, qu'elle touche, touche ainsi à son sens : la puissance ne sert qu'à abriter la grâce, comme le temple ne protège, en définitive, qu'une seule flamme, d'une seule chandelle, qui vacille, fragile. Et cette flamme elle-même n'a de sens que comme symbole de celle qui brûle en nous. Seule la nostalgie de l'origine et l'horizon de l'autre rive adoucent doublement l'instant tout en exigeant de lui l'oubli, tel le sacrifice que fait le fils, malgré lui-même, du père.

Et l'abandon du Beau, comme la parabole d'une aile dans le ciel qui se laisse glisser, ou celle dans ses bras qui se laisse guider, ose une mort contre la vie et, contre l'avis des morts, se connaît au-delà. Et le pardon du Beau, qu'on ne lui pardonne pas, parce qu'il est signe qu'il est libre, lève et jette des poussières d'étoiles dans sa marche et son vol, qui brillent pour ceux qui l'aiment, et brûlent pour les autres. On lit de temps à autre que l'Art à venir est encore pour nous inconcevable, pour nous qui sommes encore incarcérés sous la somme de nos savoirs, parce qu'incarnés sans joie.

Lorsqu'on suit le filon qu'on a d'abord trouvé à force de désir et de rêve, qu'on le suit comme un fleuve et comme une promesse, comme l'effluve d'une promesse, on se laisse émerveiller jusqu'à ce qu'on comprenne que la merveille est la loi qui a créé, qui soutient, qui patiente et qui, par amour portera le coup de grâce à l'univers. Et les éclats qui errent encore de ci de là dans notre densité, sont les étincelles échappées d'une danse qui fut, dont nous ne voulions plus. L'art à venir sera le souvenir que tout danse en dessous et au dessus de nous. Souvenir... en ce mot est écrit : « o univers ! », parce que tout l'univers est coulé, contenu dans notre souvenir. Quand on laisse les mots, et les notes et les tons, et les poses et les lignes, dirent ce qu'elles aiment, à qui elles veulent s'unir, quand on les laisse se donner les unes aux autres, et s'ordonner, alors l'harmonie est comme les flammes qui s'allument les unes aux autres. Monde relié. La vraie Beauté emporte les postes frontières de nos peurs. Quand on la suit, elle nous mène d'êtres en astres et nous montre que tout se tient et tout est libre, que les abîmes ne servent qu'au vol. L'Art à venir est déjà en nous-mêmes parce qu'il est déjà dans le créé. Il obligera l'homme à renoncer à ses limites, à la croyance à sa solitude et à un univers aveugle, et il l'obligera aussi à acquiescer à sa voyance.

## Estampe

L'art japonais oscille entre les porcelaines maniérées dont l'apparente perfection ne masque pas la fiction figée et bientôt explosée, et les estampes magnifiques, jets de poésie pure. Il y a dans l'estampe, la thérapie : les lignes qui ne se veulent pas droites ni tranchées, le détail est oublié, et celui qui la contemple comprend ces lois : la Beauté est indifférente à elle-même, et elle ne pose pas de frontière entre

les êtres et le monde. La dilution des formes de cet art annonce notre dissolution à venir, que nous la choisissons par l'amour et l'extase, ou que nous la subissons par la vieillesse et la mort. Les estampes nous disent : laisse sécher ton fard, décharge ton fardeau et dépose les armes sous tes larmes coulées.

### A l'Orient des sens.

Les premiers occidentaux qui poussèrent vers l'est durent vite se rendre compte que leurs fastes étaient fades. Les couleurs, les saveurs, les parfums, les odeurs sont ici plus nombreux et plus vifs, plus profonds. La soie enchante le toucher, et il y a des instruments dont le sens est inouï. Le raffinement des sens, porté à son extrême, allié à une référence constante aux plaisirs célestes d'Allah ou d'Indra, créèrent en Orient des lieux paradisiaques. L'Occident est la civilisation du vin et de la bière. Et le vin fait sortir l'homme de lui-même et lui rappelle aussi le sang versé pour lui, par sa faute, par son dieu. Alors que l'Orient est la terre du haschisch et de l'opium qui achèvent de plonger l'homme, dont les sens sont saturés d'optimisme, dans l'abandon, le lâcher prise, vers d'autres mondes, loin des luxes raides et austères et des banquets bruyants de l'Occident.

Mais surtout la Création, donc le corps, est dans le monde hindou et bouddhiste un rêve, une magie créée pour se connaître par Dieu. Maya, d'essence féminine, est le miroir et le voile de Brahmâ. Aussi les sens, sans permettre de l'atteindre, sont-ils l'expression du spirituel, et le monde physique est aussi nécessaire que le métaphysique. Nul mal n'y est attaché sinon l'attachement à ne connaître que lui, ou à s'y opposer, comme le fit successivement Siddhârta, lors de ses vingt-neuf années de palais et ses sept années d'ascèse, avant de devenir le Bouddha. Dépasser la tentation du sommeil et de l'agitation et la peur du grand saut.

### Le nom et la chose

Aurangabad. Cette ville porte le nom de l'empereur Aurangzeb qui la fonda comme sa capitale. Homme intolérant, violent, iconoclaste non dans le sens subversif qui est le nôtre, il massacra au sens littéral de la parole une grande partie des expressions du sacré non musulman, et interdit les images tout en multipliant ses portraits. Aujourd'hui, Aurangabad est le point de départ ou d'arrivée des visiteurs des temples d'Ajanta et d'Ellorâ, pures merveilles bouddhistes, hindoues et jaïnes, où la forme du Beau fait toucher le royaume du sublime au-delà et donne tout son sens à l'art.

Ni le baptême, ni l'anathème ne sauvent ni ne damnent. L'histoire est écrite par les hommes, dictée depuis eux-mêmes par des voix et des voies qu'ils ont choisis d'ignorer.

## Boue

La répulsion qu'exerce la boue, son attraction sur les enfants, vient du fait qu'elle est le mélange de deux éléments : l'eau et la terre, et qu'elle renvoie ainsi à l'indifférenciation fœtale. Image de la régression qui révèle à l'homme son désir inné de se libérer de la matière première et de voir clairement chaque chose à sa place. Ici en Inde, la boue est omniprésente en période de mousson, comme la beauté des couleurs et la légèreté de l'air. Le raffinement traverse en permanence le cloaque et l'Inde offre en un instant tous les états de la matière et ceux de l'âme mise à mal ou émue jusqu'aux larmes.

## Ajanta, les cavernes du mythe

Ici, à Ajanta, les philosophes bodhisattvas allaient chercher la lumière dans la caverne, tournant le dos un temps au soleil extérieur qui éblouit les hommes en leur cachant l'infini des étoiles, sous le voile bleu du ciel. Et puis ils repartaient arpenter nos sentiers et dire leur quatre, mais nobles vérités, aux ombres attelées à la roue du samsara.

De l'Occident à l'Orient, la caverne s'inverse et enseigne depuis l'ombre. Leçons des ténèbres. La première est que les yeux discernent, avec le temps, l'or de l'obscur. Et toutes les autres la suivent. La statue du Bouddha est de pierre brute, au fond, face à l'entrée, dans une alcôve. Et notre cécité est telle au début qu'on ne sait pas qu'elle est là. Comme on parcourt les peintures une à une, car tout finit par apparaître, on rencontre alors l'Éveillé, en retrait, gris, aux formes arrondies, en veilleur bienveillant. Dernière leçon des ténèbres, peut-être, donnée depuis le cœur du chœur : la source est cachée, mais non pas interdite. On retrouve sur les peintures, dans l'inclinaison des têtes des Bouddhas et les pigments, l'ataraxie des canons des icônes byzantines et, dans la succession des peintures et des corps, la Crête et dans les colonnades ou les nefs, l'Égypte et la Grèce. Les poudres encore vives nous parlent comme des astres à la lumière fossile depuis la toile de fond de la pierre. Comme pour en voir sortir des constellations, il faut lever la tête, être patients. Sagesse introspective du regard intérieur. La roue qui orne le drapeau indien est aussi la roue du Dharma, et l'œil, car la vision juste est une des nobles qualités du méditant, ce roi déçu et déchu de lui-même, et mendiant de lumière.

D'autres grottes sans peinture ont le plafond sculpté comme une cage thoracique, un buste squelettique qui évoque la mort mystique et les années d'ascèse extrême du Bouddha. Et la porte de ce torse et de la mort est donc le sexe et la statue du Bouddha en est le cœur. L'amour, la mort sont les deux rives entre lesquelles vont et viennent les bouddhas. Non qu'ils oscillent entre elles, mais les hommes les habitent et les éveillés sont là où les hommes sont et souffrent.

Mendier, méditer, méditer, mendier. Quand les jours se succèdent et les deux se confondent, alors le moi n'est plus et le moine ne connaît plus que l'amour dans sa mort. Mendiants, méditants et amants. Le centre des mandalas et ses couples enlacés n'oublie pas l'Eros, même s'il est le symbole de l'union de l'Atman et la matière.

Car on ne peut rêver d'un monde bouddhiste qui dure, si tous ont l'extinction comme unique horizon. Aussi la Terre comme la chair sont-elles les champs de Mars et de Vénus pour que ni Eros ni héros ne désertent nos désirs, déshéritant nos enfants de toute beauté, toute épopée. Si les dieux ne descendent de leurs cités célestes, Dieu et les Bouddhas remettent tout en jeu à chaque création, à chaque incarnation, car ce qui est atteint, s'éteint comme toute chose et tout être qui l'étreint. Le Nirvana ne peut être qu'un séjour où comprendre qu'ici-bas est le but de tout art, tôt ou tard, que ce soit art d'aimer, arts martiaux ou beaux arts, pour que l'âme s'éprouve dans le corps de tout oubli et de toute réminiscence. Peut-être les échelles de cordes entre les mondes sont elles inversées et la descente est-elle aussi dure pour ceux de l'autre rive que la montée l'est pour nous. Et ils se souviennent en s'incarnant de ce qu'ils sont aussi, comme nous le faisons, en quittant le corps.

Au centre de l'hémisphère des grottes, s'avance une falaise depuis la montagne opposée. Des grottes, elle est semblable à un mont isolé, comme un axis mundi qui monte en spirale légère à travers les arbres. Merveilleux paysage taoïste, comme le lingam dans la yoni. En bas, deux ponts traversent la rivière et mènent au pied du mont. Architecture sacrée du paysage qui dut inspirer les hommes d'alors pour reproduire l'univers et les bouddhas autour du mont Kailas ou Méru. Vert calme, paix de la roche, ciel gris clair. L'eau qui coule ou qui se dépose par gouttes sur les herbes et le chemin réunit les éléments et l'homme comme une bénédiction.

La sueur se mêle à la pluie, rencontre des eaux salées de l'homme, douces du ciel, sur la plage de la peau. Et les frontières du corps et de l'esprit s'estompent, scène d'estampe orientale. Les nuages bas imitent les plafonds des grottes et on se sent plus près du ciel, tout en se rappelant qu'il fut, finalement, toujours à portée de notre main, comme une grâce ouverte, car l'amour et l'écoute sont l'éternité présente sous nos instants et nos destins pressés.

Vert Deccan, immense plateau de l'Inde centrale. On roule des dizaines et des dizaines de kilomètres sur une route gris sombre qui ondoie, et c'est des champs, des arbres semés de ci de là, des vaches, des chèvres, des buffles dans les champs ou autour des maisons. Les hommes sont vêtus de blanc : pantalons, chemise, chapeau à la Nehru, moustaches. Des musulmans aussi. Mais l'étendue est telle que les bêtes et les hommes semblent n'être que le peuple ancien et hors du temps – le nôtre – d'une Inde immobile dans celui de ses gestes.

Les luminaires – soleil et lune – mesurent le temps qui passe, jour après jour, an après an. Quand les nuages les cache, qu'aucun vent ne les agite, quand seuls le

vert et quelques pierres sont là sous le ciel, que les villes ne témoignent pas d'un monde en guerre contre lui-même, alors la fusion avec la nature est là, tendant ses bras, comme une enstase hypnotique menace le méditant. La Terre offre l'anesthésie, l'euthanasie sur un plateau de jade et d'émeraude semé de perles de pluie fraîche sous un voile de coton gris clair. Les moines retraitants d'Ajanta durent affronter l'ennui se présentant tout à tour comme amie et ennemie. Et ils durent comprendre qu'il leur fallait descendre du plateau, dépasser les nuages du Deccan, pour trouver l'océan et le ciel, la lune et le soleil, sentir se remettre à tourner la grande roue du Dharma juste aux côtés de celle du Samsara, attelées toutes deux au grand véhicule, Mahayana.

### Age du départ

Vingt neuf grottes à Ajanta pour les vingt neuf ans qu'avait le Bouddha quand il quitta le palais de son père ?

### Chants

Tout oscille, dans ce peuple docile, entre le Dharma et le drame. Les hommes et les femmes chantent sur des tons dont on ne sait s'ils disent le rêve ou la révolte, si les femmes se pâment d'amour ou de chagrin ? Soumission aux parents, aux castes, aux prêtres, aux métiers, aux dieux et au destin des astres, voies de Dieu. Patience, patience, passion, passion, passion. Les musiques qu'on entend partout mélangent le miel des rêves d'amour fou avec le fiel des amertumes quotidiennes. Les tintements de clochettes sont suivies dans les chansons de quelques notes tragiques qui rappellent qu'on ne décide ici rien de soi-même, sinon quelque fois de son suicide.

Voix suraiguës des femmes, impatiente douceur des hommes, tous dans la même fièvre de se perdre enfin l'un dans l'autre. La langueur est la loi, mais la violence n'est jamais loin, si un droit supérieur l'autorise, écrit ou pas.

Les lynchages sont fréquents pour les voleurs pris sur le fait. Meurtres domestiques ou intra-utérins, la femme paie le prix de la paix apparente des hommes, de leur nuque et de leurs bras baissés au quotidien face à leurs chefs, bras et nuques qu'ils relèvent chez eux, contre elles. Les couleurs des saris, la douceur des visages, nous leurrent sur les douleurs de celles qui les portent. Le voile de Maya n'est nulle part ailleurs aussi beau et cruel qu'en Inde, et son laboratoire d'extases et de supplices n'est nulle part ailleurs aussi labyrinthique. Quant à nos frères musulmans de plus en plus barbus, de blanc vêtus, on peut voir leurs noires sœurs au grand jour toujours plus, cheminer quelques pas derrière eux, témoignant que notre ombre prospère dans l'oubli tandis que désespère notre autre part manquante, amante. D'autres femmes encore ont le visage pris dans une longue écharpe, semblables à des momies. Peut-être la boucle est-elle ainsi bouclée? Les



femmes momifiées, et les hommes que leur barbe et leurs cranes rasés font ressembler trait pour trait aux prêtres babyloniens. L’Egypte et Babylone, tant honnies par les peuples du livre. « A force de combattre le dragon, on devient dragon soi-même » a dit Nietzsche.

### Mondes soufis

Les lieux soufis sont semés depuis l’Atlantique noir et maure du Couchant jusqu’au pacifique jaune et bridé du Levant. Organisés autour des tombes des Cheikhs, Khans ou Pirs – les maîtres – ces espaces sont des mondes de paix, dont la demeure ultime est l’astre central. Les sépultures adjacentes sont des corps célestes de pierre abritant les corps terrestres en poussière des enfants, épouses, disciples ou princes que le chef spirituel connut.

Les lois, dans l’enceinte, ne sont pas les mêmes que les nôtres : silence, respect, lenteur, prière. Tout communie. Et, sur la route soufie, un lieu n’est jamais si loin d’un autre. S’il est vrai que l’Islam est la foi des déserts qui s’étend de la Mauritanie à Gobi, Mongolie, alors ces tombes ne sont pas des tombes, mais des puits que suivent les caravanes de ceux qui ont soif de l’Esprit. Et les soufis épris des vraies ivresses creusaient leurs tombes de leur vivant, veillaient la nuit, trouvaient la source sous l’obscur. Et comme on suit les étoiles dans les étoiles, comme les routes vont de puits en puits, on peut aller de lieu soufi en lieu soufi en écrivant sur terre une autre constellation, pour réécrire ou accomplir sa destinée. À l’entrée du mausolée du maître d’Aurangzeb, dernier des « Grands Moghols », on donne à manger des pétales de roses... Et quand on sort on nous offre des pépites de sucre blanc avec d’autres pétales. Qui fut ce conseiller spirituel d’Aurangzeb, je l’ignore. Aurangzeb fut violent et meurtrier et sur son lit de mort il était conscient de ses excès, de son échec. Mais la tombe qui n’abrite plus aujourd’hui que la mémoire de son « maître » est l’œuvre des artistes et des hommes et femmes qui viennent y prier, et ce lieu est beau. Quelle est cette espérance qui pousse l’homme à croire en ce que rien ne lui montre. L’origine de cette espérance est aussi son but : c’est l’âme en quête de l’homme à travers et malgré lui-même. La tombe d’Aurangzeb, de l’autre côté de la route, est une pure merveille de marbre blanc, aux parois de dentelle, ouverte au ciel. L’Empereur lui-même ne voulut pas de sépulture et il fut enterré à même le sol. Ce furent les anglais qui lui firent sculpter ce sépulcre en respect de l’étiquette, sinon de son éthique.

Il y a aussi les tombes des premiers Nizams d’Hyderabad. En gré ocre, le temps les a davantage attaquées, mais ils s’accordent parfaitement aux roses qu’on y dépose chaque jour et qui se flétrissent doucement dans la chaleur des après-midis, où on a portant l’impression ici que le temps n’existe plus.

Les hommes sont surpris de voir un occidental ici. Ils semblent observer la raison de ma présence. Le monde musulman partout ce moment, se sent plutôt méprisé et isolé. Et l’intérêt qu’on porte à leur culture est accueilli avec beaucoup

de gratitude. De plus la bienveillance est encore la règle en ces lieux. Le Christ a dit : « Il faut laisser les morts enterrer les morts. » mais aussi : « Vous ferez ceci en mémoire de moi. » Ici la communion est sans pain ni vin. Elle est l'horizon que le maître a montré. Et face à l'horizon, quand on ne le craint pas, qu'il soit de mort, qu'il soit de mer, chaque être respire plus humblement, plus amplement, comme dans ces cours et ces jardins spacieux et silencieux où chaque détail voulu ou non par l'homme, semble à sa place. Peut-être parce que rien ne lui a fait obstacle. Les pèlerins passent de l'orbite d'une tombe à une autre, sous les regards des gens d'ici, assis par terre, entre les colonnes de la madrasa, de la mosquée, en prenant un peu du feu invisible, de l'eau de vie, aux miroirs sans tain des sépulcres, tendus de voiles colorés, qu'ils franchiront un jour aussi.

### Irradiées

L'Occident essaie de survivre sur et sans le Beau, le Bien, Le Vrai, enterrés vivants sous quelques livres qui paraît-il nous délivrèrent. Mais nous sommes éteints. Momentanément tels l'autodafé monumental de nos textes sacrés intérieurs, où la cendre commence à dominer sur la braise. Et nous sommes les tristes sires en exil de nôtre Eden interdit. L'Occident est tondu, l'Occident est honteux de la Beauté, de l'Amour et de la Vérité. Grands mots devenus gros mots car dépassant les systèmes de quelques cerveaux qui font la loi et le hors la loi. Dans ce compartiment de train, dans la nuit du Deccan, peaux couleurs de thé noir ou de chai des femmes, yeux brillants, sourires, rires et voix claires.

Même si on les trahit jour après jour, on sait encore ici que le joie et le rêve, qu'être belle et pure, qu'une vérité ultime... que tout cela existe. Et tout cela irrigue encore ce peuple et irradie depuis ses femmes.

### Passages

Vers l'île d'Elephanta, on fait le voyage pour un visage, ou trois : Shiva qui crée, porte et détruit le monde. Seule, cette grande tête, composée de la face et des deux profils de Maha Deva, le Grand Dieu, regarde l'homme venir depuis la mer, depuis l'allée du temple entre les cyclopéennes colonnes. Visage bienveillant qui pourrait demander au visiteur : que viens-tu faire ici ? Et seuls les yeux et les lèvres, les oreilles peut-être, à peines incisés dans le roc, disent en quelques lignes la réponse divine : harmonie et puissance.

Au delà de la mer, Shiva regarde Bombay, ses quinze millions d'habitants, et connaît toutes leurs âmes, car il les contient toutes. Les Anglais qui construisirent le Gateway of India pour accueillir le Prince de Galles au début du Xxème siècle ont laissé un arc sans triomphe. L'omphallos de Bombay est en effet au milieu des lingams, la tête de Shiva sur l'île d'Elephanta. Axis mundi, Axis Mumbay, axis Sindhi, le Shiva d'Elephanta est l'Aleph est le Tau, l'Alpha et l'Omega, le début et

la fin, et aussi l'anté et l'anti Aleph : ce qui était avant la première lettre : l'être avant la lettre, et l'être qui suivra la dernière lettre. Shiva, le seigneur du sommeil et semeur de soleils, au sein duquel s'éveillent, et demeurent et se meurent toutes les sphères célestes et les souffrances terrestres, et les fausses espérances. Bombay, baby city et Babylone, est prévenue depuis cette île, depuis toujours, elle la grande Maya, avec ses décors, ses écrans, ses gratte ciels et ses salles obscures. Les vautours qui dévorent les cadavres exposés au sommet des tours du silence parsies, et les oiseaux de proie qui peuplent les tours de béton se disputent les corps des habitants d'ici. Shiva, le Purusha, le grand mâle, laisse la prakriti de ce Kali Yuga danser. Les vagues de la mer lui renvoient par bateaux les derniers hommes, échos de l'AUM premier qu'il émit et maintient encore par amour. Et les tours de Bombay évoquent une autre île, d'autres têtes et un océan : Pâques et le Pacifique. Peut-être lorsque Shiva, encore par amour, donnera le coup de grâce, du pied gauche, dans sa danse, à ces denses cités désertées d'âme, ces colonnes qui veillent de leur mille yeux vitrés sur l'horizon, en gardiens dressés par leur maîtres, ne resteront debout que par pans magnifiques, par moitiés et moignons témoignant de notre ère.

### In nomine nostro

In nomine pater, in nomine matière, in nomine impero. Matérialisme et paternalisme pour le bien des peuples primitifs justifèrent l'Impérialisme et firent la justice qu'il rendit. Ouvrir les yeux des autres sur le réalité de Dieu ou de la Terre, et leur montrer comment tirer profit et de l'un et de l'autre.

### Main dans la mer

Bombay serait établie sur sept îles. La pointe de ce qui ressemble davantage aujourd'hui, sur un plan, à une péninsule, a la forme d'une main tendue vers le couchant et l'Occident. Tel fut d'ailleurs le destin de cette ville, à la richesse bâtie sur le commerce avec l'Ouest lointain.

### Renaissance indienne

Les édifices coloniaux de Bombay : université, haute cours de justice, musée du Prince de Galles, ou Shivaji, imposent un certain respect. Peut-être parce qu'ils ne sont plus dirigés par l'oligarchie raciste anglaise, et sont à même de parler par l'art seul de cette période où l'homme occidental croyait à un progrès et un empire sans fin et à sa propre image. Enseigner le savoir, rendre la justice, explorer sas obstacles le monde, diffuser la culture... faire de cette Terre le jardin ordonné à l'anglaise de nos résidences. Les temples du Blanc de la fin du XIXème siècle sont immenses, précis, détaillés, rationnels, et pas encore assez modernes pour être

dépourvus d'ornements. On sent une ferveur contrôlée, une absence de doute, une haute idée de soi, une grande richesse, et du sérieux, dans ces architectures impassibles laissant passer les indiens, le trafic, la mousson, la misère, le bruit, la pollution et l'opulence de ceux qui passent aussi. Tels devaient être, tels nous sont décrits les anglais depuis leurs « Cantonments » : plus grands, plus lourds, plus immobiles, plus silencieux, plus graves, plus justes, plus savants, plus évolués que les indigents et indigestes indigènes.

Mais en même temps que la fatuité coloniale, il y a un ordre, une paix dans ces constructions, qui sont peut-être une part du génie de l'Occident. Ce qu'il y a de meilleur dans les peuples et leurs époques, demande toujours à se connaître et à aller plus loin ensemble, loin des conflits militaires ou commerciaux des chefs. Et il y a quelque chose de vénitien et florentin aussi dans les formes et les pierres des lieux, qui annonçait peut-être la Renaissance de l'Inde : sa langue, sa culture, son unité, en cette fin du XIXème siècle où l'Italie vivait son Risorgimento et son indépendance.

### Entre deux îles

Deux pôles, deux points, deux hauts-lieux sont au Sud et au Nord de Bombay : l'île d'Elephanta avec la tête aux trois visages de Shiva, et l'île reliée à la terre par une digue, du mausolée du saint Ali Hajj. Tout commence et finit par les eaux où plane l'esprit de Dieu. Entre les deux, la ville sous tension, dont le flux, samsara électrique, brille et brûle entre les deux nirvanas. Nirvana originel et dernier de Shiva, dieu du feu et des cendres, et fana, annihilation d'Ali Hajj, La grotte de l'hindou, la tombe du musulman, trous noirs où la lumière vers l'autre rive va en pèlerinage aux sources, au souffle. Et entre les deux demeures mâles et obscures, le temple de Mahalaxmi, la grande déesse de la richesse, l'opulente épouse de Vishnou, à laquelle Bombay rend un culte par ses actes et sa hâte à produire, amasser, consommer chaque jour.

Comprendre, quand on est en bateau vers le Shiva d'Elephanta, sur la mer d'Arabie déserte, ou quand on marche sur cette digue vers la tombe d'Ali Hajj, digue où s'égrènent les aveugles, les manchots, les culs de jatte, les lépreux, les veuves, les orphelins, les vieillards borgnes ou voyants, ceux qui pèsent les hommes pour une roupie sur une balance portable et ceux qui soupèsent ton âme dans leurs sourires et leurs soupirs du fond de leur pauvreté, et ceux qui ne tiennent plus qu'allongés sur le dos, parce qu'ils n'ont plus ni bras ni jambes, mais qui chantent les louanges d'Allah à gorge déployée, pour quelques pièces et la pitié de ceux qui passent... Comprendre dans cette brève navigatio, que tout et tous veulent à la fois vivre et mourir, et s'étendre et s'éteindre. Si la rose est le symbole soufi par excellence, alors cette digue vers le mausolée d'Ali Hajj est une tige vers le cœur de la fleur, et chaque médiéval, antique, éternel misérable est une épine qui nous blesse, nous saigne et nous enseigne, nous retient et nous entretient des misères et mystères de

notre incarnation, sur la route que bordent une boue sale ou des vagues salées, selon que la marée est haute ou basse. Et quand on a franchi les questions et les miroirs de ces maîtres de vie, on arrive à la corolle de marbre du mausolée. Et au cœur de la corolle de marbre, il y a la corolle des hommes qui se pressent autour de la tombe du saint et de ses voiles colorés sur lesquels un serviteur dépose pétales et sucreries venues de cette Inde qui souffre, pour que le saint transforme la douleur en douceur, lui le grand faiseur d'or. Et au cœur de ces voiles, au delà des couleurs, des douleurs, des douceurs, et des leurres des vœux que l'on veut voir éclore pour vivre et vivre encore comme on l'a toujours fait, de notre vie de morts, comme on l'a toujours fait, qu'y a-t-il, si la quête brûle encore ? Il y a tous les voiles de ces vœux que nous fîmes, et qui errent en peine, dans l'attente d'être exaucés ou dissous. Et au delà il y a la quiétude, flamme infime mais infinie où ta quête s'entend demander à elle-même : « qui es-tu ? » Et si tu peux répondre, comme Majnun « le fou » à Leila, « la nuit » : « Je suis toi. » Alors cette flamme nue t'introduit aux secrets des extases, dont les pluies de pétales et les vents de parfums sont l'aumône en promesse de promesse laissée en ce bas monde aux amoureux de l'autre. Derrière le mausolée, il y a des rochers, une plage, des enfants qui se baignent et qui touchent déjà, dans le soir qui vient, un peu du ciel, plus proches de lui que ceux qui peuplent les gratte-ciels en face.

De l'autre côté de Bombay, quand on marche depuis la jetée de l'île d'Elephanta vers la grotte de Shiva, pas de mendiants, mais des marchands et des singes inquiets. Dieu ici a une tête, trois visages, cent-huit noms, toutes les formes du monde et il a la couleur du roc nu, sans offrande ni fleurs. Mais il redonne la mémoire, dans le miroir de ses traits calmes, comme l'amour du saint Ali.

## Raga

D'abord poser l'espace en ne plus s'opposant à la paix, à l'appel de l'immense immanent. Lorsque tu es parti là où tu t'appartiens, tout ce qui adviendra n'obtiendra qu'un sourire de joie ou bien de compassion aux portes de ton temple.

En écoutant et regardant ce joueur de sarod, il m'apparaît clairement que la musique n'est pas « jouée » par le musicien, ou alors elle est jouée dans le sens où on joue avec le sable, l'eau, le feu ou la lumière : tout est déjà présent dans l'instrument, dans un peu de bois et de métal... Mais ce bois et ce métal qui réunissent avec l'homme les trois règnes de la nature, sont la création de l'univers... L'artiste ausculte ses cordes, les caresse et leur fait dire leur secret. Les maîtres de musique indiens interdisent qu'on enjambe l'instrument ou qu'on le touche avec les pieds. Superstition, idolâtrie ? Non, l'instrument est l'essence de la nature sacrifiée et sanctifiée par l'homme, le sanctifiant à son tour, qui raconte et la Terre et le Ciel.

## Dust Peace

Poussière du soir sur la cité bleu, Jodhpur. Je descends du fort avec le soleil à travers la vieille ville. Une immense paix mêlée à une solitude déchirante réunit tout ce qui est, et nous rend à nous-mêmes, infimes, infirmes, parfaits et éternels. Cette poussière qui est le signe de cette terre, l'Inde, et par-dessus tout de cette terre des rois, Rajasthan, cette poudre aux yeux les blesse et les rouvre, les couvre et les guérit. Dans ce voile léger posé sur chaque chose, chaque être se souvient d'où il vient et ce dont il est fait : étoiles palpitantes suspendues, dansantes ou endormies, mais tenues par les champs d'amour magnétiques, invisibles du regard du Créateur. Un espace infini mais aucune distance entre chaque astre calme, parcouru de silence et de l'ultime pardon.

## Source cachée

Fontaine obscure. C'est dans la crypte, sous le cénotaphe, qu'était le corps de Mumtaz Mahal. Aujourd'hui : poussière et souvenir.

Au dessus, le cénotaphe, tombeau vide, puis tout autour, le mandala blanc du Taj. Tel Vishnou allongé, endormi, émane une image de lui-même, laquelle émet Brahma, qui manifeste le monde.

Tel est le message caché de l'architecture du Taj : de la crypte noire au marbre blanc, toutes les formes taillées ou fixées dans la pierre.

Aujourd'hui on défend les couleurs de la crypte, comme celles des parois du tombeau, de la même lumière qui célébra leur gloire. Nous venons de la lumière, vivons par elle et nous refusons à elle au moment d'y retourner, parce que la porte est sombre, ou que notre œil n'a pas appris à fixer nos ténèbres du temps où nous vivions...

Lorsque Shah Jahan le bâtisseur fut vaincu par son fils Aurangzeb le destructeur, il passa la fin de sa vie dans la prison du Fort Rouge d'où il voyait le Taj blanc. Ainsi un prisonnier déchu fixait-il la poussière d'une défunte. Mais quel est cet amour qui traverse et la vie et la mort ?

## Ghazal

Kamancheh horizontal : l'errance centrasiatique des extatiques traces.

Sitar vertical qui fait descendre les étoiles sur la Terre comme jadis Baghirati par cent ans de sacrifices appela la Voie lactée – déesse fleuve Ganga – au risque de nous anéantir tous.

Tabla, cœur qui respire, poumons qui battent à la croisée de ces routes sans pitié pour ceux qui eurent l'audace d'invoquer leur détour.

Les tablas qui battent trop fort, c'est l'émotion immédiate qui prend le dessus sur la quête de l'éternel, comme un soleil trop fort oublieux des galaxies. Mais lorsqu'ils ponctuent le galop des solistes, ils sont les satellites amoureux des soleils en voyage et de leurs paraboles.

### Vers la pupille

J'ai rêvé de Vishnou. Et il rêvait de moi. Au réveil je souris, baissai les yeux et commençais à vivre sans nostalgie, et sans oubli.

### Ombre enceinte

Lorsque le miroir reste assez longtemps ouvert, l'ombre devient lumière et s'écrit sur l'icône. C'est l'une des choses que l'art révèle, lui qui baisse le regard, tend l'oreille et la main à la poussière du monde, aux anathèmes, dont le tamis ne garde que le souvenir de l'or, n'emporte, que le courant. De feu est le noyau de ta Terre, de tout être et leur mère est lumière. Ne clôt pas la paupière, laisse le temps à la lune d'être pleine et enceinte du soleil, pour dire dans la nuit de nos veilles qu'un rêve que tu cloîtres attend que tu croies en lui pour croître à l'infini.